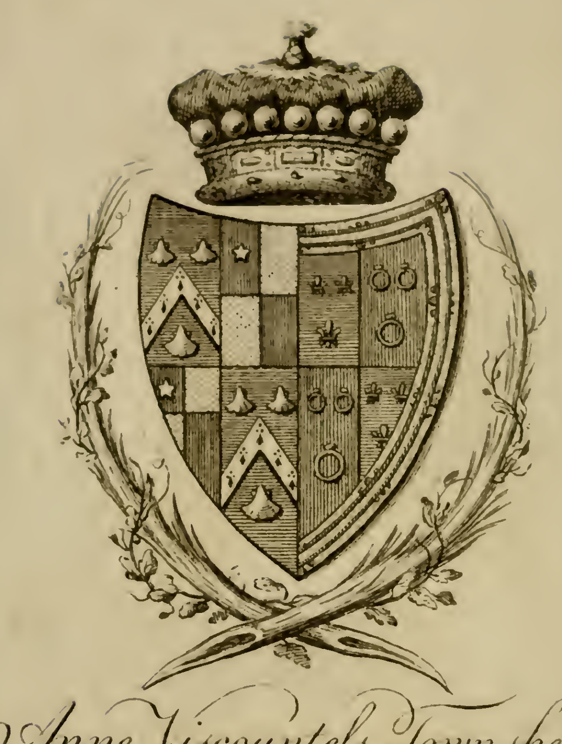



Anne Viscountess Townshend

Prevost, Antoine François

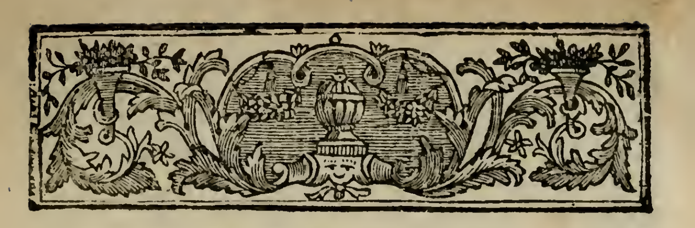
LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME QUATRIE'ME.



A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1744.



LE PHILOSOPHE ANGLOIS, *OU* HISTOIRE DE MR CLEVELAND FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE SEPTIE'ME.



E ne me hâtai point de retourner auprès de mon Epouſe plus promptement qu'à l'ordinaire ; un air de trouble & d'empreſſement l'auroit trop allarmé. Je ne la vis que le ſoir, après avoir viſité mes malades & les avoir informez de la perfidie de leurs Compagnons, qu'ils aprirent avec une indignation furieuſe. Ils furent ſi vivement touchez de la promeſſe

que je leur fis de demeurer avec eux que leur reconnoissance éclata par mille témoignages. Je me crus payé dès ce moment de tout ce que j'avois fait pour eux. La nuit étant venuë, je me rendis auprès de Fanny, qui ignoroit encore le départ de nos Infidèles, parce que le lieu de sa demeure étoit extrêmement à l'écart. Il étoit couvert d'une petite Colline qui le séparoit de la Prairie, & qui étant ombragée d'arbres épais, arrêtoit jusqu'à une certaine hauteur la communication du mauvais air. Je lui avois construit une Cabane de branches & de feuillages, où elle pouvoit être commodément avec ses femmes; de sorte que sans être fort à son aise, elle n'avoit du moins rien à souffrir des injures de l'air, ni rien à craindre de la Contagion. J'observois exactement la coutume que j'avois prise, de me mettre nud dans la Riviére à quelque distance de sa Cabane, & de changer d'habits avant que de m'en aprocher. Quoique je me fusse replongé dans mes tristes méditations en quittant le Quartier des malades, & que je n'eusse point cessé de m'affliger jusqu'au moment que je la vis, je pris une contenance paisible en entrant dans sa Cabane. Elle me demanda de mes nouvelles, & de celles de mes Compagnons. Ils sont partis, lui répondis-je tranquilement. Il n'en seroit point échapé un, s'ils étoient demeurez ici plus long-tems. Nous serons obligez nous-mêmes de retourner à l'habitation, aussi-tôt que nos Malades seront morts ou guéris.

L'air calme de mon recit n'empêcha point que sa surprise ne fût extrême. Elle me regarda fixement, pour démêler ma disposition dans mes yeux, comme si elle se fût doutée qu'un événement si subit & si peu attendu avoit une cause extraordinaire. Madame Riding ne manqua pas moins d'étonnement, & elles s'efforcérent toutes deux de me faire expliquer davantage. Je demeurai ferme à leur cacher la vérité : je convins même, qu'il y avoit de la justice dans le reproche qu'elles me firent, d'avoir manqué de prudence en ne retenant pas du moins un certain nombre d'Abaquis pour nous servir d'escorte. Ce fut ainsi que tout le poids de cette terrible avanture tomba sur moi seul, & que je m'accoutumai plus que jamais à prendre un front de Philosophie, au milieu de mes plus cruelles douleurs.

Avant que la Maladie des Sauvages parût se relâcher, il se passa cinq semaines, qui furent pour moi cinq années d'un cruel martyre. Les réfléxions continuelles que je faisois sur mon sort, mes allarmes qui ne pouvoient diminuer tant que je ne verrois point de ressource assurée contre les périls de notre retour, la violence que je me faisois pour les cacher, me firent sentir dans ce court espace plus de tourmens réünis que je n'en avois éprouvé dans toute ma vie. Enfin, la Contagion cessa tout-à-fait; & de plus de cinq cens Abaquis qui étoient demeurez malades au départ de leurs Compagnons, à peine

nous en resta-t'il soixante. Je pensai néanmoins à partir avec ces tristes restes qui étoient échapez du courroux du Ciel. J'en fis la proposition à mon Epouse Elle versa des larmes en la recevant. Je crus comme elle, que sa douleur ne venoit que de la nécessité où nous nous trouvions d'abandonner l'entreprise que nous avions formée pour le salut de Mylord. Cette raison sans doute justifioit assez sa tristesse & la mienne. Mais elle m'a confessé depuis, qu'il se passoit alors dans son cœur des mouvemens plus vifs encore que ceux qui devoient y être excitez par nos malheurs presens; soit que ce fût l'obscurité de notre sort qui lui causât des agitations qu'elle ne pouvoit démêler, soit que ce fût en effet un pressentiment de l'horrible catastrophe où le Ciel vouloit nous conduire avant que de nous faire quitter l'Amérique.

C'est un recit simple que je promets ici. L'événement tragique que je suis au moment de raconter, n'a besoin ni de préparations ni d'ornemens pour émouvoir un Lecteur qui n'est pas né barbare, & qui n'a point honte d'être homme, c'est-à-dire, sensible aux mouvemens d'une juste compassion. Qu'on ne s'attende pas même qu'en raportant ce qui m'est arrivé, j'entreprenne d'exprimer ce que j'ai senti. L'expression de la parole n'est qu'une invention de l'art; image infidèle, qui répondroit trop mal aux sentimens les plus vifs & les plus intimes de la Nature.

Nous

Nous partîmes. Mon Epouſe trembloit en ſe mettant ſur le brancard. Elle portoit ſa Fille dans ſes bras. J'embraſſai tendrement ces deux chers objets de mon affection, & je les recommandai intérieurement aux Puiſſances ſupérieures qui ſont chargées du ſoin de l'Innocence. Quelque foible que fût encore la ſanté de mes Abaquis, ils ne ſouffrirent point que je miſſe la main au brancard. Ils partagérent entr'eux cette fatigue, & ſe relevérent ſucceſſivement. Madame Riding fut portée de même. Je marchois près de mon Epouſe, occupé de tout ce que j'avois à eſpérer & à craindre; mais ſur-tout de la réception à laquelle je devois m'attendre dans l'habitation des Abaquis. Notre marche duroit depuis deux jours, & nous ſuivions ſans difficulté la route par où nous étions venus. Quelques uns de mes Sauvages, à qui j'avois fait prendre les devans par précaution, avec ordre d'avoir ſans ceſſe les yeux ouverts pour obſerver les environs, s'arrêtérent au ſommet d'une Colline. Après quelques momens d'une conſidération fort attentive, ils retournérent bruſquement vers nous, en courant avec une vîteſſe extraordinaire. Comme ils étoient à plus de mille pas de diſtance, je m'arrêtai pour les attendre, dans l'eſpérance que s'ils nous aportoient quelque nouvelle fâcheuſe, j'aurois le tems de m'écarter à droite ou à gauche avec toute ma ſuite. J'avois les yeux tournez continuellement vers eux. A peine furent-ils au bas de la Colline, que je vis paroître

au ſommet qu'ils venoient de quitter, vingt ou trente perſonnes qui ſembloient les pourſuivre, & qui ceſſérent néanmoins tout-d'un-coup d'avancer, lorſqu'ils eurent aperçu ſans doute le gros de mes gens qui s'étoient réünis autour de moi. Vingt ou trente ennemis n'étant point un nombre que je pûſſe craindre, je ne crus pas devoir donner le moindre ſigne de frayeur; d'autant plus qu'ils nous avoient découvert, & que notre fuite ne pouvoit être aſſez prompte pour leur ôter le moyen de nous joindre ſi c'étoit leur deſſein. Je réſolus même après un moment de délibération, de faire marcher une partie de mes Sauvages au-devant d'eux, ſous la conduite des deux Anglois, pour prévenir leur attaque s'ils venoient avec de mauvaiſes intentions; & de demeurer auprès de mon Epouſe avec quinze Abaquis, que je retins comme un Corps de réſerve. Pendant que je faiſois cette diſtribution, je remarquai que le ſommet de la Colline, ſe couvroit de nouveaux venus qui arrivoient comme à la file. Le nombre s'en accrut tellement, que je ne doutai point qu'ils ne fuſſent déja plus de cinq ou ſix cens. Je ſentis auſſi-tôt que j'avois beſoin du ſecours du Ciel, & que ni la valeur ni la prudence ne pouvoient me tirer heureuſement d'un pas ſi dangereux.

O Dieu! vous ſçavez avec quelle ardeur je vous invoquai. Autant de ſoupirs qui ſortirent du fond de mon cœur, autant de priéres enflammées qui ſollicitérent votre

puiſſante aſſiſtance. Je conjurai mon Epouſe de demeurer ſur ſon brancard, & je lui confeſſai en deux mots, que nous étions à l'extrêmité du péril. Cependant, lui dis-je, rendez-vous maîtreſſe de votre crainte; ne faiſons rien avec imprudence : c'eſt quelquefois dans le dernier danger que le Ciel fait éclater ſon ſecours, & peut-être eſt-ce à ce moment qu'il nous réſerve. J'avois le cœur ſi ſerré en lui tenant ce diſcours, qu'il n'étoit point capable de s'ouvrir à l'eſpérance. Je l'embraſſai. Elle me pria de ménager ma vie, & de penſer que je me devois à elle & à ma Fille. Je ne lui répondis point, de peur d'augmenter ſon trouble en lui laiſſant voir le mien, je la quittai, réſolu d'aller en perſonne au devant de nos Ennemis.

J'avois deux raiſons qui me portoient à prendre ce parti; l'une étoit la crainte que le combat ſe livrant trop près des Femmes, elles ne fuſſent expoſées à l'atteinte des fléches; l'autre, une envie preſſante de tenter le caractére des Sauvages, avant que d'en venir aux mains, & que de leur laiſſer le tems de s'aprocher davantage. Mes Avant-coureurs n'avoient point d'autre éclairciſſement à me donner, que celui que je pouvois prendre par mes propres yeux. Ils s'étoient mis à fuir, comme j'ai dit, auſſi-tôt qu'ils s'étoient vûs pourſuivis. N'ayant donc plus un moment à perdre, je laiſſai les deux Anglois avec mon Epouſe, & me faiſant ſuivre de mes ſoixante Abaquis, je marchai aſſez fiérement vers nos Ennemis, qui s'avançoient avec plus

d'ordre que je n'en euſſe attendu d'uneTroupe deSauvages.Surpris peut-être de nous voir une contenance ſi réſoluë, malgré notre petit nombre, ils s'arrêtérent à cent pas de nous. Je continuois d'aller vers eux, & mon deſſein étoit de me détacher ſeul pour les aborder avec des ſignes de paix & de ſoumiſſion. Mais lorſque nous eûmes fait quelques pas davantage, un Abaqui me dit que nous étions perdus, & qu'il reconnoiſſoit les Roüintons. Ce nom me pénétra d'horreur juſqu'au fond de l'ame. O Dieu ! les Roüintons ! Je demeurai comme immobile ; ſans ſçavoir à quoi me déterminer. Eux, qui reconnurent preſque auſſi-tôt mes Compagnons pour des Abaquis, ne tardérent pas un moment à décocher ſur nous une grêle de fléches. Les Abaquis avoient été ſoutenus juſqu'alors par la confiance qu'ils avoient en moi ; mais ils me tournérent le dos, lorſqu'ils virent quels Ennemis ils avoient à combattre. Si leur petit nombre rendoit leur fuite excuſable, elle ne leur en fut pas moins inutile ; car leurs cruels Ennemis les pourſuivirent avec tant d'ardeur, qu'il n'y eut point un ſeul de ces miſérables aſſez heureux pour leur échaper.

Au moment qu'ils commencérent à fuir, j'étois encore à trente pas du moins des Roüintons. Peut-être aurois-je pris auſſi le parti de la fuite, ſi je n'euſſe eu que ma vie à conſerver ; mais j'étois réſolu au contraire de la ſacrifier mille fois, pour un intérêt qui m'étoit bien plus cher qu'elle ; & ſi je ne pouvois la rendre utile à mon Epouſe & à ma

Fille, le ſeul bonheur que j'euſſe à ſouhaiter étoit de la perdre. Un inſtant de réflexion me fit comprendre que je ne devois rien eſpérer de la réſiſtance. Je jettai mes armes à terre, pour ôter aux Roüintons la penſée que j'euſſe deſſein de m'en ſervir. Quelques uns ſe ſaiſirent de moi, pendant que leurs Compagnons étoient à la pourſuite des Abaquis. Ils reconnurent aiſément que je n'étois point de la Nation qu'ils haïſſoient, & ils demeurérent quelque-tems à examiner la maniére dont j'étois vétu, ſans faire paroître qu'ils euſſent deſſein de me maltraiter.

Quoique leur langage ne fut pas tout-à-fait le même que celui des Abaquis, j'y trouvai aſſez de reſſemblance pour eſpérer qu'ils pourroient m'entendre. Braves Amériquains, leur dis je d'un ton humble & ſupliant, je ne ſuis pas votre Ennemi. Je ſuis un malheureux Etranger, que le hazard a conduit dans ce Deſert, & qui ne venois à vous avec les Abaquis que pour vous demander de la protection & de l'amitié. J'implore votre pitié, pour ma vie, & pour celle de ma famille qui va tomber auſſi entre vos mains. Laiſſez vous toucher par la miſére d'un homme qui ne vous a jamais offenſé. Ces impitoyables Sauvages ſe regardérent les uns les autres, en riant, ou plûtôt en grinçant les dents d'une maniére effroyable. Leurs regards étoient vifs & brillans, mais de cet air cruel & malin qu'on repreſente ordinairement dans les yeux d'un Tigre. Leur taille étoit courte & ramaſſée, & preſque tous

 avoient

avoient la bouche d'une grandeur démesurée. Je jugeai qu'ils n'avoient point encore aperçu mon Epouse : car ayant tourné les yeux de son côté, lorsque je leur eus parlé d'elle, ils prirent leur course vers le lieu où elle étoit. Les plus prompts la joignirent en un instant, tandis qu'un petit nombre me conduisoit après eux en me tenant les deux bras. Je me sentois défaillir de crainte, & je me croyois au mortel moment d'éprouver tout ce qu'un Pere & un Epoux ont à redouter de plus funeste.

J'arrivai néanmoins auprès du brancard. J'y trouvai Fanny sans connoissance, & ma Fille dans ses bras, en danger de se tuer en tombant. Peut-être les Sauvages crurent ils mon Epouse morte, car ils la laissoient seule sans le moindre secours, & ils s'occupoient à considérer Madame Riding & les deux Femmes, qui sans être tombées évanoüies, avoient perdu la parole de frayeur & de saisissement. N'ayant rien à ménager dans une si terrible circonstance, je me dégageai assez violemment des mains de ceux qui me tenoient, & je me jettai sur le visage de mon Epouse, avec des mouvemens trop confus pour être representez. Je soutins ma Fille d'une main, tandis que je m'efforçois de ranimer sa malheureuse Mere, en serrant mes lévres contre les siennes, pour lui communiquer une partie du peu de forces qui me restoient. Elle ouvrit à la fin les yeux. Où est ma Fille ? dit-elle dans son premier mouvement ; & voyant que je la tenois entre

mes bras : Oh ! Cléveland , s'écria-t-elle avec un ſoupir qu'elle avoit à peine la force de pouſſer, donnez moi mon Enfant ; ne me quittez pas, je ſens que je n'en puis plus : nous ſommes perdus, n'eſt-ce pas, & il n'y a plus rien à eſpérer ? Je n'eus le tems de lui dire que deux mots de conſolation. Je la conjurai de prendre un peu de courage. Le Ciel, lui dis-je, ne peut nous abandonner ſans cruauté. Soutenez-vous un moment. Ils ne m'ont point encore maltraité, & peut-être ſe laiſſeront-ils fléchir.

Pendant ce tems-là, ceux qui avoient pourſuivi les Abaquis n'ayant point tardé à leur couper le chemin & à les arrêter, revenoient triomphans avec leur proye, & s'aprochoient de nous en pouſſant des cris qui me glaçoient d'horreur. Ils furent à nous en un inſtant. La foule de ceux qui eurent la curioſité de voir mon Epouſe, m'écarta d'elle en me preſſant de tous côtez. Ils ne lui firent point d'inſulte ; mais elle eut à eſſuyer les regards d'une multitude d'hommes affreux, qui augmentoient ſa frayeur en prenant ſes mains pour les conſidérer, ou en fixant leurs yeux féroces ſur les ſiens. Je continuois de tenir ma Fille dans mes bras. Il n'y avoit point moyen d'employer les priéres, ni même de les faire entendre, dans l'agitation où je voyois cette Troupe furieuſe, & parmi le bruit confus des cris continuels de leur joïe. A qui d'entr'eux me ſerois-je adreſſé ? Il ſembloit qu'ils me mépriſaſſent & qu'ils me comptaſſent pour rien, en me voyant porter

ma Fille d'un air abattu. Ils ne faiſoient plus d'attention à moi. Je vins à bout de me raprocher de mon Epouſe, & la foule diminuant autour d'elle, je m'aſſis à terre près de ſon brancard. Je ne ſçai point encore, lui dis-je, à quoi nous devons nous attendre. Eſpérons que le Ciel fera quelque choſe en notre faveur. C'eſt déja beaucoup, qu'ils nous ayent épargné dans le mouvement de leur premiere furie. La malheureuſe Fanny étoit dans un abattement qui ne lui permettoit guéres de répondre. Elle me demanda ſa Fille. Ses larmes, que la frayeur avoit comme étouffées juſqu'alors, commencérent à couler lorſqu'elle eut ſon enfant entre ſes bras. Elle l'embraſſa mille fois. O Dieu! s'écria-t elle, je ſerois trop heureuſe d'être morte; mais ſauvez mon Epoux & ma pauvre Fille. Elle eut quelque conſolation en voyant auprès d'elle Madame Riding & ſes Femmes, à qui l'on n'ôta point la liberté de s'aprocher.

J'étois tremblant d'inquiétude, en attendant à quoi tous les mouvemens des Sauvages pourroient aboutir. Ils s'étoient aſſemblez en cercle à quinze pas de nous, avec les Abaquis au milieu, & ils paroiſſoient délibérer ſur le ſort de ces miſérables Priſonniers. Enfin la foule s'ouvrit, & ſe partagea en ſix Bandes. Les ſoixante Abaquis furent diviſez dans le même nombre, & chaque Bande en eut une part égale. Auſſi-tôt l'on ramaſſa du bois de toutes parts, & l'on fit d'autres préparatifs qui devoient être vrai-ſemblablement

ment les préludes d'un funeſte ſacrifice. Je ne doutai point que les Roüintons n'euſſent pris le deſſein de faire périr leurs Ennemis par le feu. Je plaignis amérement ces malheureuſes victimes, & je m'affligeai de la néceſſité où j'étois d'être témoin de leur ſuplice.

Mais ce qui me ſurprit au dernier point, fut de les voir non-ſeulement fermes & tranquiles, mais gais même juſqu'à chanter & à donner des témoignages de joye, eux qui m'avoient paru conſternez de crainte un moment auparavant, & qui ne pouvoient ignorer le ſort cruel où ils étoient deſtinez. Il ſembloit qu'ils vouluſſent inſulter à leurs Ennemis, & qu'ayant perdu toute eſpérance de ſe ſauver de leurs mains, ils euſſent pris comme de concert la réſolution de braver leur cruauté, & ne pas marquer la moindre foibleſſe. Je les entendis qui ſe vantoient hautement d'avoir fait à pluſieurs Roüintons le même traitement qu'ils alloient eſſuyer, & d'en avoir maſſacré ou brûlé un grand nombre dans leurs derniéres Guerres. Enfin les feux étant allumez, les Roüintons de chaque Bande prirent trois ſeulement de leurs Captifs; & au lieu de les jetter au milieu des flâmes, comme je me l'étois imaginé, ils les liérent à des pieux qui en étoient extrêmement proches, de ſorte que ces pauvres Abaquis ſentoient les plus vives ardeurs du feu, qui fit changer en un moment leur peau de forme & de couleur. Ils furent ainſi rôtis peu-à-peu, ſans rien perdre de-

de leur conſtance. Leurs Compagnons, qui s'attendoient au même ſort, ne laiſſoient pas de les exhorter à la patience & au courage ; tandis que leurs cruels Ennemis pouſſoient des cris de joye & ſautoient autour d'eux en leur faiſant toutes ſortes d'inſultes.

Ce n'étoit que le commencement d'une ſcène, dont la fin devoit être infiniment plus affreuſe. Lorſque les trois Abaquis dans chaque bande eurent enfin perdu la connoiſſance & enſuite la vie, les Roüintons les détachérent de leurs pieux, & ayant achevé de les rôtir, ils s'aſſirent en rond pour faire la diſtribution de cette horrible viande. Les cadavres furent coupez en morceaux. Chacun en reçut ſa part, & ils commencérent avec mille marques de joye le plus effroyable de tous les feſtins. Nous avions eu juſqu'alors la force de les regarder ; & nous nous étions livrez à la compaſſion en voyant brûler les malheureux Abaquis ; mais l'horreur de ce dernier ſpectacle nous fit baiſſer la tête & fermer les yeux Nous demeurâmes dans cette ſituation pendant tout le reſte de cet abominable repas ſans pouvoir même ouvrir la bouche pour exprimer notre conſternation.

Je ne ſçai quelles étoient les penſées de mon Epouſe. Les miennes étoient ſi confuſes, qu'il me feroit difficile d'en rendre compte. Un Lecteur pénétrant s'imagine bien que mon trouble ne venoit pas uniquement de la vûë d'une ſcène ſi barbare, & que dans le tems que le ſimple mouvement de l'huma-

nité

nité me faisoit prendre tant d'intérêt au sort des Abaquis, j'étois en proye à des allarmes d'une autre sorte. Quoique la maniére dont les Roüintons avoient commencé à nous traiter, ne nous menaçât de rien de funeste, & que je sçusse certainement que n'étant point Antropophages d'habitude, mais seulement dans les occasions où la plûpart des Sauvages d'Amérique le sont comme eux, c'est-à dire, à l'égard des Prisonniers ennemis qu'ils font à la guerre, je ne devois rien conclure d'effrayant pour nous de la barbarie avec laquelle ils traitoient les Abaquis; cependant je ne me sentois point aussi rassuré par ce raisonnement, que j'étois tourmenté par mes craintes. L'esprit a beau s'armer de force; ce n'est pas toujours sur la grandeur du péril que se mesure l'épouvente; c'est pour l'importance des choses qu'on peut perdre. Ne devois-je pas trembler pour tout ce que j'aimois? N'étions-nous pas au pouvoir d'une troupe cruelle de Sauvages? Pouvions-nous nous défendre contr'eux, si l'envie leur prenoit de nous insulter? Elle ne leur prendra point: Ah! raison trop foible pour calmer une si terrible & si juste inquiétude. En suposant d'ailleurs, avec l'assurance même la plus parfaite, que l'exemple des Abaquis ne nous annonçât rien de trop affreux, voyois-je clair de moment en moment dans celui où j'étois près d'entrer? Entre mille choses que je pouvois craindre: s'en offroit-il une qui pût m'inspirer un favorable sentiment d'espérance? Le plus heureux tour de notre fortune,

fortune pouvoit il être autre chose qu'une extrême misére ? Je considerois ainsi mes maux sous toutes leurs formes. Loin de chercher à me flâter, je me representois successivement tout ce qui pourroit m'arriver de plus redoutable ; & après m'être si peu ménagé dans ce triste examen, il se trouva que le coup dont j'étois menacé, fut plus affreux que tous mes pressentimens, & plus horrible que toutes mes craintes.

Les six bandes de Roüintons s'étoient postées de telle sorte, que nous en étions comme environnez. La plûpart se livrérent au sommeil, après leur exécution inhumaine. Il me parut néanmoins qu'ils n'étoient pas si dépourvûs de raison & de bon sens, qu'ils ne sçussent se conduire avec quelque ordre ; & prendre certaines précautions. Je remarquai qu'ils avoient nommé des Gardes pour veiller sur les Prisonniers. Quelques-uns s'aprochérent de moi. Je pris ce moment pour les prier avec douceur de s'expliquer sur la maniére dont ils se proposoient d'en user avec nous. Mais, soit qu'ils n'entendissent pas assez bien mon langage, soit que notre tranquilité leur inspirât du mépris pour notre petite Troupe, ils ne daignérent point me répondre autrement que par des grimaces & des éclats de rire. Je tentai inutilement de les toucher par mes priéres & mes instances. La nuit étant venuë, nous fûmes gardez avec autant de soin que les prisonniers Abaquis. Le lendemain, nous vîmes avec le même effroi recommencer la fête cruelle,

qui

qui devoit durer autant qu'il y auroit d'Abaquis à dévorer. Elle fut terminée le quatriéme jour. Nous avions heureusement les provisions dont nous nous étions munis pour notre route. On nous les laissa. J'eus beaucoup de peine à persuader à mon Epouse de prendre quelque nourriture pour se soutenir.

Enfin, nos Ennemis n'ayant plus rien qui dût les retenir dans le lieu où nous étions, j'attendois avec une frayeur inexprimable quel parti ils prendroient par raport à nous. J'observois tous leurs mouvemens. Ils se disposérent à partir, & vingt cinq ou trente d'entr'eux s'étant aprochez de moi, me firent entendre qu'il falloit nous lever pour les suivre. Nous obeïmes sans difficulté. Mon dessein étoit de faire porter le Brancard de Madame Riding par mes deux Anglois, & de me charger avec Rem de celui de mon Epouse : mais les Barbares, voyant que nous nous y disposions, nous ôtérent les brancards, les mirent en piéces, & nous contraignirent de marcher. Je pris ma Fille sur un de mes bras, & je prêtai l'autre à mon Epouse pour lui servir d'apui. J'ordonnai aux Anglois de rendre le même service à Madame Riding, qui étoit d'un âge & d'une grosseur à ne pouvoir faire cent pas sans secours. Nous marchâmes environ une demie heure dans ce triste état. Il fut impossible à Madame Riding d'avancer davantage. Elle se laissa tomber en poussant un profond soupir, & elle me dit que ne pouvant aller plus loin, elle étoit résoluë de mourir dans ce lieu. Un mouvement

secret

ſecret ſembla m'annoncer tout-d'un-coup ce qu'elle avoit auſſi à craindre. Je l'exhortai en vain à prendre courage & à rapeller toutes ſes forces, rien ne pouvant l'engager à ſe lever, ou plutôt, ſes forces ne ſuffiſant plus pour cela, les Sauvages s'aprochérent d'elle. Ils s'arrêtérent quelque-tems à la conſidérer. Enſuite s'étant mis à délibérer enſemble, ils pouſſérent un grand cri lorſqu'ils eurent pris leur réſolution, & la plûpart s'aſſirent autour de nous. Je m'étois ſenti malheureuſement le bras ſi fatigué d'avoir porté ma Fille, que ne pouvant plus la ſoutenir, j'avois pris ce moment pour me ſoulager en la remettant à une des Femmes de mon Epouſe. Les Roüintons s'en aperçurent, & ce fut aparemment ce qui leur fit enveloper cette malheureuſe petite Créature dans la ſentence portée contre Madame Riding. L'envie qu'ils avoient de marcher promptement, leur fit naître celle de ſe délivrer de tout ce qui pouvoit retarder notre route.

Je cherche des raiſons pour juſtifier leur barbarie. Hélas ! j'en cherche ; car qui croiroit ſans cela que ſous une figure ſemblable à la nôtre, il y ait eu des Monſtres capables de ſe porter volontairement au dernier excès d'inhumanité ? Madame Riding fut d'abord ſaiſie brutalement par une douzaine de ces cruels. Elle jetta des cris, que le bruit de ceux qui l'environnoient ne me permit pas d'entendre long-tems. Je la perdis même de vûë dans la foule. Un inſtant après, quelques Sauvages arrachérent ma

Fille

Fille des bras de la Suivante. Ah ! trop certain de leurs intentions, je me précipitai ſur eux avec tranſport ; j'en abattis pluſieurs qui s'opoſoient à mon paſſage ; j'allai, je parvins juſqu'à ma Fille. Mais quel fruit pouvois je attendre de mes efforts ? Elle fut enlevée à mes yeux. Je fus retenu & terraſſé. On arrêta de même mon Epouſe, qui s'étoit élancée ſur nos barbares ennemis avec autant de furie que moi. On arrêta mes Anglois, les deux Femmes ; & ma réſiſtance ne diminuant point contre ceux qui me tenoient à terre, ils prirent le parti de me lier les pieds & les mains, & de faire enſuite la même choſe à tous ceux qui m'apartenoient.

Je demeurai hors d'état de faire le moindre mouvement. Ma raiſon, comme obſcurcie par l'émotion de tous mes ſens, m'abandonna juſqu'à un tel point, que je mordis la terre dans ce premier tranſport, & que ne ſongeant pas plus à ce que je devois à mon Epouſe, qu'à ce que je me devois à moi-même, je ne fus capable pendant quelques momens ni de penſer ni de réfléchir. Une violente palpitation de cœur m'ôta même le pouvoir de pouſſer des cris & des plaintes. Il m'échapoit à peine quelques mots, foibles & entrecoupez : O ! ma Fille ! O ! mon Enfant ! O ! barbares qui me la raviſſez ! Mon viſage, que je ſerrois contre la pouſſiére, étoit couvert de pleurs ; & je ſentois dans le fond de mes entrailles des déchiremens plus cruels mille fois qu'on ne ſe repreſente les douleurs de la mort.

Cependant,

Cependant, mon Epouſe étoit à quatre pas de moi, dans une poſture à peu près pareille à la mienne. Plus heureuſe que moi dans ce premier moment de ſaiſiſſement & d'horreur, elle avoit perdu toute connoiſſance, & la mort ne l'auroit pas renduë plus immobile. Je ne tardai point à tourner ma triſte attention ſur elle, & à penſer au beſoin qu'elle pouvoit avoir de mon ſecours. J'ouvris les yeux; je la vis dans l'état que je viens de décrire. Qu'on s'imagine, s'il ſe peut, quel fut le mien, partagé comme j'étois preſqu'également entre les mouvemens de la tendreſſe paternelle, & de l'amour conjugal. Je rampai juſqu'à elle. Je retrouvai la voix, pour lui adreſſer mille choſes tendres & touchantes, elle étoit pâle & ſans chaleur. Son évanoüiſſement fut très-long-tems à finir. Les Roüintons qui étoient autour de nous, nous regardoient ſans paroître émus & ſans nous offrir le moindre ſecours. Ne lui voyant nulle aparence de ſentiment & de vie, je la crus morte en effet, & je formai auſſi tôt la réſolution de ne pas lui ſurvivre. Je m'étendis auprès d'elle le plus décemment qu'il me fut poſſible; je conjurai le Ciel d'abreger mes peines par une prompte mort; & je fermai les yeux, avec le deſſein obſtiné de ne les r'ouvrir jamais.

En priant le Ciel de m'ôter la vie, c'étoit une faveur que je lui demandois; & il n'avoit pas deſſein de m'en accorder. Il eût été trop heureux pour Fanny & pour moi, que la Terre ſe fût ouverte pour nous recevoir

énſemble

enſemble & nous cacher éternellement dans un même tombeau. Nous étions condamnez à vivre long-tems, & à ſouffrir toujours. Je demeurai plus d'un quart-d'heure dans la ſituation où je m'étois mis à ſon côté. A force de ſouhaiter la mort, je m'étois perſuadé vivement qu'elle ne pouvoit être éloignée ; & la penſée que mes tourmens alloient finir, contribua peut être un peu à les diminuer. Cependant un leger mouvement de mon Epouſe m'ayant fait connoître qu'elle reſpiroit encore, je ſortis de cette douloureuſe léthargie, pour lui être de quelque ſecours. Je l'apellai par ſon nom. Elle me répondit par le mien ; & un inſtant après, elle me demanda triſtement ce que je croyois que ſa Fille fût devenuë. L'Amour plus fort que tous les maux, me fit comprendre auſſi-tôt qu'elle ne ſe figuroit point notre malheur auſſi terrible qu'il l'étoit. Je réſolus d'aider à ſon erreur, en détournant ſa crainte du côté ſur lequel elle dévoit tomber : & m'aplaudiſſant de ce deſſein qui pouvoit lui épargner un renouvellement de mortelles douleurs, j'en tirai aſſez de force pour affermir le ton de ma voix, & pour imaginer une réponſe conforme à ſa penſée. Vous le ſçavez, lui dis-je, le Ciel a permis que les barbares Roüintons nous l'aïent enlevée. Quelque part qu'ils la conduiſent, eſpérons qu'il ne lui refuſera point ſon ſecours. C'eſt un malheur qui eſt maintenant ſans remède. Ils ont emmené avec elle Madame Riding. Aparemment que voulant

nous

nous conduire plus loin, ils ont jugé à propos de les envoyer toutes deux dans quelque habitation voisine, parce qu'ils apréhendent qu'elles ne nous causent de l'incommodité sur la route. Ah! s'écria-t'elle, qu'ont-ils fait de ma Fille? Je ne veux point vivre un moment, s'ils ne me la rendent. Je l'interrompis, pour la confirmer de plus en plus dans l'opinion où je continuois d'apercevoir qu'elle étoit. Je lui fis un reproche tendre, de ce qu'elle parloit de mourir si on ne lui rendoit sa Fille. Vous la préférez donc à moi, lui dis-je, & vous ne voulez pas regarder mon amour & ma presence comme deux fortes raisons qui vous obligent de vivre? Nous retrouverons notre enfant: un heureux hazard, tel que nous en avons éprouvé mille fois, peut nous la rendre au moment que nous y penserons le moins. Mais que deviendrois je, si vous alliez vous obstiner à haïr la vie? & que dois-je penser de votre amour, s'il ne vous fait pas préférer à la mort le plaisir de vivre avec moi. J'ajoûtai quantité de raisons aussi pressantes, sans lui laisser le tems de répondre; & je lui fis confesser enfin, que de quelque maniére qu'il plût au Ciel de disposer de notre Fille & de tout ce qui nous apartenoit, nous devions chercher notre consolation dans l'assurance d'etre aimez l'un de l'autre, & dans la faveur que les Barbares nous faisoient de ne pas nous séparer.

Il n'y avoit qu'un secours extraordinaire du Ciel, qui pût m'inspirer la fermeté dont j'avois

j'avois besoin, pour arrêter ainsi le desespoir de mon Epouse; car ayant tourné la tête dans le tems même que je lui parlois, j'aperçus à cinquante pas de nous, la flâme qui s'élevoit au dessus du Cercle des Sauvages; & je ne pus douter que ma Fille & Madame Riding ne servissent alors de proye aux flâmes, pour servir ensuite de pâture à nos cruels Ennemis. Qu'un Pere, s'il en est d'aussi tendre que moi, se transporte un moment dans ma situation, qu'il pése mes tourmens, qu'il en juge; & s'il sent que la seule compassion l'emeut assez vivement pour l'interresser à cette funeste avanture, qu'il conçoive ce que j'ai du ressentir en l'éprouvant; & qu'il m'accorde le triste avantage auquel je prétens, d'avoir été pendant toute ma vie le plus malheureux de tous les hommes.

Je me fis donc assez de violence, non-seulement pour déguiser à Fanny l'excès de ma douleur, mais pour prendre soin encore de ne pas lui laisser apercevoir ces terribles flâmes, qui lui eussent peut-être fait naître quelque soupçon. Je m'assis de maniére, que couchée à terre comme elle étoit, il lui fut impossible de les découvrir. Je lui fis même entendre, que les Sauvages ne s'étoient assemblez à quelque distance de nous, que pour choisir entre eux ceux qu'ils destinoient à conduire Madame Riding & ma Fille jusqu'à l'Habitation la plus voisine. Ces liens dont elle voyoit ses mains chargées, aussi-bien que les miennes, & qu'on lui avoit mis dans son évanoüissement, je lui confessai

que

que c'étoit une précaution que les Sauvages avoient prise pour nous ôter la pensée de suivre notre Enfant, & pour m'empêcher de rien entreprendre pour sa délivrance. Enfin, je donnai un tour si aisé à mes discours, & à toutes les réponses que je fis à ses objections, que si je ne diminuai point sa douleur, je prévins du moins les transports où notre infortune l'auroit jettée, si elle en eût connu toute la tragique étenduë.

Nos gens étoient auprès de nous. Ils voyoient comme moi le feu du Bucher, & ce spectacle parloit si clairement, qu'ils ne pouvoient en ignorer le sens funeste; mais ils eurent assez de pénétration pour entrer dans le dessein de la tromperie innocente que je faisois à mon Epouse. Ce ne fut que deux mois après, qu'elle fut informée ouvertement de la mort de Madame Riding & de sa Fille, encore eus-je le soin de lui en cacher les horribles circonstances.

Je fis durer l'entretien que j'avois avec elle, & la situation dans laquelle nous étions elle & moi, jusqu'à ce que le retour des Sauvages me fit connoître que leur barbarie s'étoit entiérement satisfaite. Je leur tendis alors les bras, pour obtenir que nos liens nous fussent ôtez. Ils nous accordérent cette grace. Je fis prendre aussi-tôt à mon Epouse quelques rafraîchissemens, qu'elle consentit à peine à accepter. Je craignois que la foiblesse qui ne pouvoit manquer de lui demeurer après tant d'émotion, ne l'empêchât de marcher; & cette crainte n'étoit que trop capable

capable de m'en inſpirer une bien plus forte : mais il arriva heureuſement que les Sauvages prirent la réſolution de paſſer la nuit dans le même lieu. J'en employai une partie à lui remettre le cœur, je ne l'exhortai à prendre un peu de ſommeil, qu'après qu'elle m'eut promis de faire elle-même ſes efforts pour contribuer à ſa conſolation. Il paroîtra incroyable, qu'avec une ſanté foible & un corps des plus délicats, elle ait pû réſiſter à tant de douleurs & de fatigues, ſur-tout pendant plus de ſix ſemaines que nous paſſâmes ainſi avec les Roüintons, obligez de faire preſque tous les jours une marche pénible, & expoſez pendant la nuit aux injures de l'air. Mais de quoi n'eſt-on pas capable avec les deux motifs qui l'animoient, ſon affection pour ſon Pere, & ſon amour pour ſon Epoux ? Fanny m'aimoit. Hélas ! cette chére Epouſe avoit pour moi toute la tendreſſe de mille cœurs réünis. Un ſeul mot, une legére expreſſion de la mienne, eût ſuffi pour la raſſurer & la rendre intrépide dans l'extrêmité du danger. Elle n'aimoit guéres moins Mylord, ſon cher Pere. L'incertitude de ſon ſort, les périls où elle trembloit qu'il ne fùt expoſé continuellement, l'eſpérance quoique foible & éloignée de le rejoindre par quelque heureux coup de la fortune, la ſoutenoient tous les jours au milieu de ſes fatigues & de ſes peines. C'étoit notre unique entretien, juſqu'au malheureux jour où elle perdit ſa Fille ; & la douleur même qu'elle reſſentit de cette perte, ne put affoiblir ces

deux premiers ſentimens. D'ailleurs, tout barbares qu'étoient les Roüintons, ils ne m'empêchérent pas d'employer tous mes ſoins, ſur-tout pendant la nuit, & à lui procurer les douceurs & les commoditez que notre miſérable condition nous permettoit. Nous avions aporté quelques peaux de l'Habitation des Abaquis: elles nous ſervoient à lui compoſer un lit; & le ſecours de ſes Femmes & des deux Anglois qui étoient à veiller ſans ceſſe auprès d'elle, la garantiſſoit du moins de ce qui pouvoit bleſſer extraordinairement ſa ſanté. Si je le puis dire ſans diminuer le prix de ce qu'une ſi chére Epouſe à ſouffert & entrepris pour moi, j'étois incomparablement le plus à plaindre dans cette continuité de malheurs qui nous étoient communs. Je ne parle point des peines & des fatigues qui touchent le corps; le mien ſembloit s'y être endurci. Mais quelle idée n'aura-t'on pas des tourmens de mon ame, ſi l'on penſe que j'étois dévoré par mes peines, que je portois celles d'autrui; & que j'étois contraint non-ſeulement de les cacher toutes, mais de trouver encore aſſez de reſſources dans ma raiſon pour ſoutenir & conſoler les autres, moi qui avois beſoin à tous momens de faire les derniers efforts pour ma propre conſolation.

Les Sauvages ne s'expliquant point ſur les motifs de leurs courſes, nous marchâmes long-tems au gré de leurs caprices, ſans ſçavoir quels étoient leurs deſſeins ſur nous, & ſans la moindre aparence d'un meilleur ſort qui

qui pût nous conduire à la fin de nos miséres. Je passe sur mille difficultez que notre courage nous fit surmonter. La Providence, qui m'avoit traité jusqu'alors avec tant de rigueur, me ménagea du moins par l'endroit le plus sensible, en conservant la santé de ma chére Epouse. Elle me préparoit aussi quelques momens de repos, comme une espéce de délassement au bout de cette voye douloureuse où j'avois marché sans cesse depuis mon départ de France. Il fallut néanmoins le payer encore bien chérement, & subir ainsi, pendant toute ma vie, l'Arrêt par lequel elle m'avoit condamné à ne jamais goûter de plaisir qui ne fût empoisonné presqu'aussi-tôt par la douleur.

Après six semaines de marche, pendant lesquelles il me fut aisé d'apercevoir que les Roüintons ne tenoient point de route fixe, & qu'ils erroient de côté & d'autre en cherchant à faire des Prisonniers, ils commencérent à suivre plus directement la même ligne. Les voyant persévérer ainsi pendant plusieurs jours, je ne doutai point qu'ils ne se proposassent quelque lieu où ils avoient dessein de se rendre. J'observai qu'ils avançoient vers le Midi. Je le fis remarquer à Fanny, qui en eut de la joye, parce que nous étions persuadez l'un & l'autre que s'il y avoit quelque espérance de revoir jamais Mylord, c'étoit de ce côté là qu'il le falloit chercher. Les Captifs que les Roüintons avoient faits étoient en assez grand nombre, & leur dessein étoit effectivement de les con-

duire au lieu de leur retraite, pour l'ufage auquel ils les deftinoient. Ils prefférent donc notre marche avec tant de diligence, que nous arrivâmes bien-tôt dans leur nouvelle Habitation. Ils furent reçûs avec joye de leurs Femmes & de leurs Enfans. Notre Troupe fut gardée avec foin pendant quelques jours qu'ils employérent à fe délaffer de leur voyage. Auffi-tôt qu'ils furent en état d'en entreprendre un autre, ils nous obligérent de le recommencer avec eux, fans qu'aucun de nos miférables Compagnons fût inftruit de leur deffein. Cette nouvelle expédition dura peu. Nous gagnâmes en moins de deux jours une vafte Forêt dans laquelle ils nous firent pénétrer fort avant, & nous fûmes furpris de nous y trouver tout-d'un-coup au milieu d'une infinité d'autres Sauvages, qui nous reçurent avec de grandes acclamations. J'ai toujours ignoré quel étoit le nom de leur Nation, & quelle efpéce de commerce les Roüintons entretenoient avec eux: mais en réfléchiffant fur la maniére dont nous fûmes reçus, je jugeai alors que ceux-ci, après avoir quitté le voifinage des Abaquis, avoient choifi leur retraite dans la contrée où nous étions; & que leur petit nombre les obligeant à ménager leurs nouveaux Voifins, ils s'étoient engagez ou par quelque Traité, ou par un mouvement volontaire, à leur fournir des Efclaves. Ils demeurérent peu de tems avec nous, après nous avoir livré. Quelque pût être notre fort dans ce changement de condition, je remerciai

merciai le Ciel de nous avoir ſauvé des mains de ces cruels Maîtres. En rapellant les frayeurs horribles qu'ils m'avoient cauſé, je fis pour la premiére fois une réflexion qui les eût augmenté ſi je l'euſſe fait plutôt. A quel funeſte traitement aurois-je pû m'attendre de la part de cette affreuſe Nation, ſi quelqu'un d'entr'eux m'eût ſoupçonné d'avoir été l'inſtrument de leur ruïne, & le Chef qui leur avoit fait propoſer des conditions de Paix ſi dures par Youngſter & les Abaquis ? Le Ciel, qui ne vouloit point ma perte abſoluë, leur ôta ſans doute cette penſée. Ils m'avoient trouvé d'ailleurs avec un trop petit nombre d'Abaquis, & trop éloigné de l'Habitation pour me croire ce Gouverneur terrible dont la réputation les avoit fait trembler ; ſans compter que ne voyans point Youngſter, leur groſſiéreté leur avoit peut-être fait perdre des idées que ſa preſence auroit pû leur rapeller.

Quoiqu'il en ſoit, cet heureux changement fut une grace ſignalée du Ciel. Nous trouvâmes de la douceur dans nos nouveaux Maîtres. Ils nous enfermérent avec cinquante-trois autres Priſonniers dans un lieu environné de pieux hauts & épais, & couverts de branches qui nous mettoient du moins à l'abri des injures de l'air. La nourriture nous fut fournie avec abondance. Il eſt vrai qu'un traitement ſi doux me fut ſuſpect pendant les premiers jours, & qu'il me vint à l'eſprit que c'étoit peut-être dans quelque vûë funeſte qu'on vouloit nous faire prendre

des forces & de l'embonpoint. Mais la figure des Sauvages qui n'avoit rien d'abſolument féroce, & la tranquilité avec laquelle ils paroiſſoient devant nous, me raſſurérent entiérement. Je commençai même à me flâter dès-lors d'une eſpérance, qui fut à la fin remplie heureuſement. Je me ſouvins du raport qu'on m'avoit fait parmi les Abaquis, de certains Sauvages qui entretenoient un commerce d'Eſclaves avec les Colonies de l'Europe; & ne pouvant point donner d'autre explication aux ſoins avec leſquels on nous traitoit, je m'imaginai que notre ſort feroit d'être vendus avec tous ceux qui étoient Captifs comme nous. Je fis part de cette penſée à mon Epouſe. Elle n'eut point de peine à ſe le perſuader; mais je ne ſçai ſi je dois donner le nom de joye aux mouvemens que mon diſcours parut lui cauſer. Le ſouvenir de ſon Pere & celui de ſa Fille l'occupant toute entiére, elle me témoigna qu'elle ne pouvoit regarder comme un bonheur, ni ſouhaiter par conſéquent, ce qui ne pouvoit manquer de l'éloigner de plus en plus de ſa Fille, & de lui faire perdre, peut-être ſans reſſource, l'eſpoir de trouver ſon cher Pere & ſon cher Enfant. Je n'avois rien à opoſer à des ſentimens ſi juſtes. J'étois obligé de me réduire à des motifs généraux de conſolation que je tirois de la volonté du Ciel, & de la néceſſité où nous étions de ſuivre le malheureux cours d'une fortune qu'il n'étoit point en notre pouvoir de changer.

Enfin, le repos que nous prîmes pendant quelques ſemaines ayant paru ſuffiſant aux Sauvages pour nous rétablir, ils ouvrirent notre priſon, & ils nous firent connoître qu'il falloit nous diſpoſer à les ſuivre. Notre route ne dura que quatre jours. Nous arrivâmes au commencement du cinquiéme ſur le bord d'une Riviére médiocre, où nos Conducteurs nous firent arrêter. Quantité de branches & de troncs d'arbres, qui étoient répandus de côté & d'autre, nous aprirent que ce lieu étoit viſité quelquefois par des hommes. Nous y paſſâmes encore quelques jours, ſans y recevoir de lumiére ſur notre ſort. Je me confirmois ſeulement dans l'opinion que, ſoit à des Barbares, ſoit à des Européens, nous devions être vendus à d'autres Maîtres. Environ huit jours après notre arrivée, j'entendis les Sauvages qui nous conduiſoient jetter des cris de joye; & tournant la tête pour en chercher la cauſe, je vis cinq ou ſix grandes Barques qui s'avançoient vers nous ſur la Riviére. Je ne tardai point à diſtinguer les Matelots & à découvrir leurs habits qu'ils étoient Européens. Je l'avouë, un mouvement de véritable joye ſe fit ſentir à mon cœur; je levai les mains au Ciel, j'embraſſai mon Epouſe, & je crus du moins une partie de mes vœux exaucez. Les Barques furent à nous en un inſtant. Je reconnus les Matelots pour des Eſpagnols. De quelque Nation qu'ils puſſent être, c'étoit des hommes; ce n'étoit plus de ſtupides & impitoyables Sauvages; & dans

le moment où nous étions, notre plus grande satisfaction devoit être sans doute de nous revoir avec des Créatures capables comme nous de raisonner, & d'entendre notre langage.

Cependant mon Epouse prit ces aparences du changement de notre fortune dans un sens tout différent. Etant Fille d'une Mere Espagnole elle sçavoit la Langue de ces Païs ; de sorte que ne pouvant plus douter après quelques discours qu'elle entendit tenir aux Matelots, que nous ne fussions au moment de quitter les Sauvages, & de nous éloigner par conséquent plus que jamais des Roüintons, elle versa un ruisseau de larmes, sans que rien parut capable de la consoler. Nous étions assis à terre, & elle avoit la tête apuyée sur mes genoux. Je n'ignorois point ce qui l'affligeoit si vivement. D'ailleurs le nom de sa Fille qui lui échapoit mille fois me faisoit entendre ce qu'elle craignoit de perdre sans retour en s'éloignant des Sauvages. Ce fut alors que je crus à propos de lui aprendre que cette chére Fille ne vivoit plus ; persuadé, non-seulement qu'elle se réjoüiroit après cela de quitter les Sauvages, mais qu'elle regarderoit la mort de son Enfant comme un malheur beaucoup plus suportable, que celui de la laisser après nous parmi les Roüintons. Je lui dis donc, sans prendre même la chose de trop loin, qu'elle étoit moins à plaindre qu'elle ne pensoit ; qu'elle n'avoit plus rien à apréhender pour sa Fille ; que cette petite

Créature

Créature étoit dans le ſein de Dieu ; que ſi je ne lui avois pas annoncé plutôt cette nouvelle, j'avois été retenu par la crainte de lui cauſer trop d'affliction, mais que la voyant dans un état où elle devoit ſans doute m'entendre volontiers, je ne faiſois plus difficulté de lui aprendre que notre Fille étoit plus heureuſe que nous, puiſqu'elle joüiſſoit du bonheur qui ne ſe perd jamais.

Mon diſcours fit une impreſſion étonnante ſur l'eſprit de Fanny. Elle me regarda fixement, & je vis que ſa ſurpriſe avoit ſeché ſes larmes tout-d'un-coup. Mais, cher Cléveland, me dit-elle, ne me trompez-vous pas? Eſt-il vrai que ma pauvre Enfant ſoit morte? Je l'en aſſurai avec toutes les proteſtations qui pouvoient guérir ſes doutes. Pour les circonſtances, je les lui déguiſai avec ſoin, & j'en inventai quelques-unes, autant par raport à Madame Riding qu'à ſa Fille, que je crus propres encore à adoucir ſa peine. Elle m'écoutoit avec une attention extrême ; lorſque je ceſſai de parler, j'aperçus ſes pleurs qui recommencérent à couler. Elle joignit les mains, & les ſerrant l'une contre l'autre : O Dieu ! s'écria t elle tendrement, gardez mon Enfant dans vos bras. Tenez-lui lieu de Mere. Ne la laiſſez manquer de rien pour être heureuſe. Vis, ma chére Fille, vis dans le ſein de Dieu ; tu ſeras-là plus tranquile que ta malheureuſe Mere. Et puis ſe tournant vers moi, d'un viſage à demi conſolé : Ah ! voilà une mort, me dit elle, qui me rend la vie. En quelque lieu du monde, que

ce puiſſe être, je ne m'affligerai jamais de voir ce que j'aime aller au Ciel avant moi. Je ne ſuis plus inquiéte à preſent pour ma Fille. C'eſt-là que je ſuis bien aſſurée de la retrouver un jour. Je la confirmai autant que je pus dans ces ſentimens, quoiqu'il me fût aiſé de juger qu'une conſolation ſi prompte venoit moins de l'état heureux où elle croyoit ſa Fille, que de l'état miſérable, ſi je puis m'exprimer ainſi, où elle commençoit à s'aſſurer qu'elle n'étoit plus. L'image de cet enfant qui ne pouvoit ſe preſenter à elle ſans être accompagnée de l'horrible idée des Roüintons, & du ſouvenir de leurs cruautez, étoit un martyr continuel dont je venois de la délivrer; & en tournant, comme j'avois fait, ſes penſées vers le Ciel, où ſon imagination ne lui repreſentoit rien que d'heureux & d'agréable, je l'avois mis dans une ſituation délicieuſe, du moins en comparaiſon de celle d'où elle étoit ſortie. Je n'avois rien de ſi conſolant à lui propoſer par raport à ſon Pere; mais je n'eus pas de peine néanmoins à lui faire comprendre que de quelque maniére que les Eſpagnols puſſent en uſer avec nous, nous aurions toujours plus de liberté parmi eux que parmi les Sauvages, & qu'il nous ſeroit plus facile par conſéquent d'y prendre des meſures pour le ſalut de Mylord.

Pendant que j'étois avec elle dans cet entretien, les Marchands Eſpagnols traitoient avec les Sauvages du prix des Eſclaves. Ce marché ſe faiſoit entr'eux par ſigne. La Marchandiſe de part & d'autre étant preſente, ils pouvoient

pouvoient s'entendre & s'accorder ſans beaucoup d'explication. Tous les Eſclaves étoient prêts à être comptez & examinez ; & les richeſſes des Eſpagnols qui conſiſtoient dans un grand nombre de petits barils d'Eau-de-vie, en miroirs, en ſifflets & en petits coûteaux, étoient étenduës ſur l'herbe, comme pour exciter les deſirs des Sauvages par une ſi belle montre. Lorſqu'ils furent convenus de prix & que les Marchandiſes furent livrées, les Sauvages ſe retirérent avec de grands cris. Les Eſpagnols nous firent alors avancer vers le rivage pour nous faire entrer dans leurs Barques. Quoique je fuſſe couvert de peaux avec toute ma famille, ils étoient bien éloignez de s'imaginer qu'il y eût ſix Européens parmi leurs Eſclaves. S'ils nous euſſent connus, peut-être leur avarice leur eût-elle fait refuſer de nous acheter, parce qu'il n'y avoit nul profit à attendre de nous. Cette penſée qui m'étoit venuë d'abord, m'avoit fait ordonner à tous mes gens de ſe contenir dans un ſilence exact, juſqu'à ce que le marché fut entiérement conclu. Il y a des Sauvages de toute ſorte de ſtature & de couleur en Amérique ; & la fatigue d'ailleurs nous avoit tellement changez, qu'à la réſerve d'un peu plus de blancheur, nous n'étions guéres différens de nos Compagnons d'Eſclavage.

Ce fut donc au moment qu'on alloit nous faire entrer dans la Barque, que j'adreſſai honnêtement quelques mots aux Marchands Eſpagnols. Je parlois aſſez leur Langue pour me faire entendre. Mon Epouſe que je pris

par la main, ſes deux Femmes, Rem & mes deux Anglois, compoſans un petit cercle autour de moi, attirérent d'abord leur attention. Mais ce fut toute autre choſe lorſqu'ils m'eurent entendu. Leur ſurpriſe ſe déclara par leurs regards curieux, qu'ils jettérent longtems ſur nous ſans rompre le ſilence. Mon Epouſe, craignant qu'ils n'euſſent point compris mon diſcours parce que je ne m'exprimois pas exactement, reprit la parole & leur expliqua en peu de mots, que nous étions Anglois, & que nous avions une reconnoiſſance infinie du ſervice qu'ils venoient de nous rendre. Enfin ils ouvrirent la bouche pour nous demander par quel hazard nous nous étions trouvez dans une ſi miſérable condition. Je leur répondis, que nous leur donnerions la ſatisfaction d'en être inſtruits, lorſqu'ils auroient eu la généroſité de nous procurer un lieu de ſureté & de repos.

Quoiqu'il ne parut nulle trace de contentement ſur leur viſage, ils ne purent ſe diſpenſer de nous faire quelques civilitez, & de nous ſéparer de la troupe des Eſclaves. La premiére choſe dont je les priai de nous informer, fut en quel lieu & dans quelle partie de l'Amérique nous nous trouvions avec eux. Ils m'aprirent que nous étions ſur la Riviére des Conchaques, qui va ſe jetter dans la grande Riviére de la Mobile, & qui ſe décharge avec elle dans la partie la plus Septentrionale du Golfe du Méxique; qu'ils étoient habitans d'une Bourgade nommée S. Joſeph, qui eſt ſituée ſur la Côte du Golfe, à l'Orient
de

de l'embouchure de cette Riviére ; qu'ils avoient accoutumé de remonter ainsi dans les Terres plusieurs fois chaque année, pour entretenir différentes sortes de Commerce avec les Sauvages ; avec les uns Commerce d'Esclaves ; commerce de Pelleterie avec d'autres, & qu'ils en tiroient un avantage considérable. Je me contentai de cette explication qui convenoit assez à nos intérêts & à nos desseins. Ces Marchands ne paroissans ni riches polis, je comptai aussi peu sur leurs honnêtetez que sur leurs secours, & je résolus de ne m'ouvrir à eux qu'autant que j'y serois déterminé par les occasions. Ils ne furent pas long-tems néanmoins sans s'apercevoir que notre condition naturelle ne répondoit point à l'état où ils nous avoient trouvez. Cette découverte piqua extrêmement leur curiosité ; mais je ne jugeai point à propos de la satisfaire.

Nous fumes douze jours à gagner l'Habitation de Saint-Joseph. Il y avoit peu d'Espagnols dans ce Bourg qui valussent mieux que ceux qui nous y avoient amenez. On ne put nous y refuser la liberté ; mais on ne l'accompagna de nulle offre de service, & de nulles marques de générosité qui pussent nous faire estimer ceux de qui nous la recevions. A peine obtinmes-nous parmi eux dequoi satisfaire aux nécessitez les plus communes de la vie. Nous fumes contraints néanmoins d'y passer plus de six semaines, en attendant, pour les quitter, une occasion qui ne devoit pas se presenter plûtôt. Ce tems ne pouvoit nous

ſembler que bien long dans l'ardente impatience où nous étions d'entreprendre quelque choſe pour l'éclairciſſement de la deſtinée de Mylord. Après mille réflexions ſur tout ce qui pouvoit ſervir de fondement à mes conjectures, & de motif à mes réſolutions, je m'étois déterminé à prendre un parti qui m'avoit paru le plus ſolide, auquel je puſſe m'arrêter. J'étois deſtitué de toutes ſortes de ſecours ; il m'en falloit néanmoins de plus d'une eſpéce pour me rendre capable de ſervir Mylord. J'avois réſolu de gagner l'Iſle de Cuba qui n'eſt point à une diſtance extrême de Saint-Joſeph, & d'aller implorer l'aſſiſtance du Gouverneur, qui étoit mon Grand-Pere, depuis que j'étois l'Epoux de Fanny. Quoiqu'il eût refuſé autrefois ſon ſecours à Mylord pour faire la guerre à l'Angleterre, j'étois ſûr qu'il ſe hâteroit de me l'accorder dans une circonſtance ſi différente. Je comptois avec cela de laiſſer mon Epouſe auprès de lui, tandis que je retournerois au Continent avec tout ce qui me ſeroit néceſſaire pour ſervir efficacement Mylord. Mais cette réſolution, qui étoit aprouvée auſſi de mon Epouſe, je ne pouvois l'exécuter, faute de commoditez pour la route, avant un certain tems auquel les Barques de Saint-Joſeph ſe rendroient à Carlos, pour le commerce des Eſclaves. Cette derniére Ville étant ſituée vers la pointe de la Preſqu'Iſle de Tégeſte, je ne doutois point qu'il ne s'offrît là tous les jours des occaſions pour paſſer à la Havana.

Nous

Nous attendions donc ce tems avec une impatience & un ennui qui croissoient tous les jours. Le tendre cœur de Fanny, qui avoit été soulagé d'une partie de ses peines lorsque son inquiétude avoit cessé pour sa Fille, n'en étoit pas devenu pourtant plus tranquile & plus heureux : les mortelles allarmes où elle étoit continuellement pour Mylord ne lui permettoit pas de s'occuper un moment d'autre chose. De mon côté, je n'avois point d'autre occupation que de m'affliger de mes propres douleurs, & de la consoler dans les siennes. Nous passions ainsi des jours & des nuits, dont la longueur nous paroissoit éternelle. Un jour, quelques uns des Espagnols qui avoient marqué le moins de dureté pour nos peines, vinrent nous avertir qu'il étoit entré dans la Rade une Barque de Pensacola, & que celui qui paroissoit y commander ayant déclaré qu'il alloit à la Havana, il y avoit aparence qu'il ne nous refuseroit pas le passage si nous étions toujours dans le dessein de suivre la même route. Je me hâtai de l'aller trouver. La pauvreté de mes habits n'empêcha point qu'il ne me reçût honnètement, lorsqu'il eut reconnu que j'étois Etranger. Il parloit notre Langue. Je lui dis naturellement, qu'étant apelé à la Havana pour des affaires d'importance, & cherchant depuis long-tems l'occasion d'y passer, je lui demandois pour moi & pour six personnes qui m'accompagnoient, la faveur de nous recevoir dans sa Barque. Il me fit voir aussitôt, mais avec beaucoup de civilité, que si

nous érions ſept, ſa Barque étoit trop foible pour ſuporter un ſi grand nombre. Je ſuis porté en général, me dit-il, à rendre ſervice à toutes les perſonnes malheureuſes; mais particuliérement à des Etrangers. Le voyage même que j'ai entrepris, n'eſt qu'un effet de ce ſentiment. Mais, quoique j'aye deſſein de ſuivre les Côtes, comme j'ai fait depuis Penſacola, & que vous puſſiez m'accompagner peut-être ſans péril juſqu'à la pointe de Tégeſte, je n'oſerois riſquer de paſſer avec vous la Mer de Bahama. Je le quittai ſans le preſſer davantage. J'aurois pû accepter du moins l'offre qu'il ſembloit me faire, de nous prendre avec lui pendant une partie de la route; mais les Barques de Saint-Joſeph devans partir peu de jours après pour Carlos, je ne voulus point lui cauſer la moindre incommodité.

Etant retourné dans la petite Cabane qu'on nous avoit donnée pour demeure, je racontai à Fanny ce qui venoit de m'arriver, & j'ajoutai, que la phiſionomie du Commandant Eſpagnol m'ayant plû beaucoup, j'étois fâché qu'il n'eût pû nous recevoir dans ſa Barque. Comme nous continuions à nous entretenir, je le vis à quelques pas de notre Cabane, qui ſe la faiſoit montrer par quelques habitans de nos voiſins. Il fut à la porte en un inſtant, & il entra d'un air honnête. Après avoir jetté les yeux pendant quelques momens ſur notre logement & ſur nous, il me reconnut pour le même qui lui avoit parlé un quart-d'heure

auparavant.

auparavant. Vous êtes ſurpris de me voir ici, me dit-il; mais je vous avouë que dans le chagrin que j'ai eu de ne pouvoir vous accorder le paſſage, je me ſuis informé un peu plus particuliérement de ce qui vous regarde, & ce que j'ai apris de votre miſére m'inſpire une compaſſion dont je ſouhaiterois de pouvoir vous donner des marques. Je vais à la Havana. Avez-vous-là quelqu'un qui s'interreſſe pour vous? Puis-je vous en aporter des nouvelles, ou leur en aprendre de vous? Puis-je d'ailleurs vous être utile en quelque choſe? Il me fit ce compliment & toutes ces queſtions avec tant de naturel & un air ſi prévenant de générofité & de bonté d'ame, que ne pouvant m'exprimer aſſez facilement en Eſpagnol pour le remercier d'une maniére qui répondît à la faveur qu'il nous faiſoit, je priai mon Epouſe de prendre ce ſoin pour moi. Elle le fit avec grace, & comme elle parloit parfaitement l'Eſpagnol, il eut peine à la prendre pour une Angloiſe. Ce doute lui ayant fait naître l'occaſion de la conſidérer de plus près, il aperçut bien-tôt, malgré la difformité de ſes habits & l'altération que la triſteſſe & la fatigue avoient cauſée ſur ſon viſage, qu'il ne parloit point à une femme ordinaire. C'étoit un jeune homme de fort bonne famille, qui ayant reçu de la Nature un caractére tendre & généreux, & s'etant rempli la tête d'avantures extraordinaires, comme font la plûpart des Eſpagnols en liſant des Romans, rapeloit tout à ces idées, & ne reſpiroit

piroit que les occaſions d'exercer en Héros, ſon courage, ſa tendreſſe, & ſa générolité. Charmé donc de ce qu'il crut avoir découvert, il fit connoître à Fanny que ſes yeux ne pouvoient être trompez en la voyant, & que la fortune n'avoit pû la maltraiter ſi fort, qu'il ne fût aiſé de découvrir qu'elle n'étoit point dans ſa ſituation naturelle. Il ajouta à ce diſcours de nouvelles offres de ſervice. Mon Epouſe lui répondit, que le ſeul qu'elle eût à deſirer, étoit d'être tranſportée promptement dans l'Iſle de Cuba.

Le jeune Eſpagnol nous ayant marqué qu'il ſentoit redoubler ſon chagrin, de ne pouvoir nous donner ce témoignage d'eſtime & de bonne volonté, en prit occaſion de nous raconter la cauſe de ſon voyage. Je ſuis, nous dit-il, le Fils du Corrégidor de Penſacola. Quelques uns de nos Habitans qui font un commerce d'Eſclaves avec les Sauvages, nous en amenérent pluſieurs il y a quinze jours, & parmi eux un Européen, dont je ſuis encore à ſçavoir le nom & le Païs particulier. Il ſçait pluſieurs Langues, & les parle toutes en perfection. J'étois à le voir arriver avec les Compagnons de ſa miſére: je fus frapé de ſon air: & la curioſité me l'ayant fait aborder, je démèlai aiſément qu'il méritoit une meilleure fortune. Je lui offris une retraite chez mon Pere. Il n'y eut point été deux jours, que ce paſſage ſubit de la miſére dont il ſortoit, à la vie douce que je pris ſoin de lui faire mener, lui cauſa une maladie dangereuſe. Elle dure encore; mais n'en

n'en ayant pas eu moins d'affiduité à le voir & à l'entretenir, je lui ai trouvé tant de politeffe, d'efprit, & d'élévation d'ame, que je me fuis accoutumé à le regarder comme un des premiers hommes du monde. Je l'ai fondé plufieurs fois fur fa naiffance & fur les avantures de fa vie, il eft impénétrable là-deffus; feulement, il m'a fait entendre qu'il fouhaitoit une occafion pour l'Ifle de Cuba. Je me fuis imaginé qu'il vouloit y paffer lui même, & je me fuis offert pour l'y conduire; mais il m'a témoigné qu'il n'avoit qu'une lettre à faire tenir au Gouverneur, qui eft de fes Amis. Le zèle que j'ai pour fon fervice, m'a fait prendre cette commiffion moi-même. Sur quelques mots, ajouta l'Efpagnol, qui lui font échapez dans nos entretiens, je crois qu'il a été féparé par la fortune de quelques perfonnes qui lui font fort cheres, & que c'eft la raifon qui l'empêche de penfer à quitter le Continent, où il craint de les laiffer après lui.

Nous ne pûmes entendre la fin de ce difcours, fans être faifis d'une émotion extraordinaire. Il fut impoffible fur-tout à mon Epoufe d'arrêter l'impétuofité des mouvemens de fon cœur. Ses larmes, fes fanglots fe firent un paffage malgré elle. Ah! c'eft mon Pere répéta-t'elle vingt fois, quoiqu'elle eût à peine la force de le prononcer. C'eft mon Pere; c'eft lui, je n'en puis douter! Elle vouloit partir fur le champ, pour fe rendre à Penfacola, & lorfque je la retint pour l'empêcher de fortir, elle s'affit en me tenant

nant par le bras, & en continuant de me dire avec un renouvellement de pleurs : C'eſt mon Pere? n'eſt-il pas vrai, Cléveland, que c'eſt mon Pere? Ah courons, & ne perdons pas un moment. J'étois perſuadé, comme elle, que ce ne pouvoit être un autre que Mylord. Tout s'accordoit à me confirmer heureuſement dans cette opinion. Je m'expliquai néanmoins avec l'Eſpagnol, & lui ayant apris en deux mots ce que nous cherchions, & ce peu de lumiére que nous avions reçuës en divers tems ſur le ſort de notre cher Pere, il ne douta pas plus que nous que ce ne fût lui-même qu'il avoit dans ſa maiſon.

Un événement ſi heureux parut le pénérer de joye & d'admiration. Il leva les mains au Ciel; il proteſta qu'il ſe croyoit le plus fortuné de tous les hommes, de pouvoir contribuer au changement de notre fortune; il nous pria de diſpoſer de ſon bien, de ſes forces & de ſa vie. Jamais la généroſité Eſpagnole ne s'exprima avec un tour plus noble & plus éloquent. Je le remerciai, avec un vif ſentiment de reconnoiſſance. Il eſt clair, lui dis je, que c'eſt le Pere de mon Epouſe, que vous nous faites retrouver. C'eſt un preſent plus cher que la vie, que vous nous allez rendre à tous trois. Votre cœur généreux a la plus belle occaſion qui fut jamais de ſe ſatisfaire. Mais, s'il eſt poſſible, hâtez-vous de nous conduire à Penſacola. Comptez que la commiſſion dont vous vous êtes chargé eſt inutile à preſent, & que vous n'avez point de plus précieux ſervice à rendre

à

à votre Hôte, que de nous mettre promptement entre ses bras. Il vouloit se donner le tems du moins de nous faire faire des habits; nous le priâmes de remettre ce soin à Pensacola, où nous accepterions volontiers de lui toutes sortes de bons offices, assez sûrs desormais de pouvoir lui en marquer par mille moyens notre juste gratitude.

Pensacola est une assez bonne habitation des Espagnols, située à l'Occident de S. Joseph, sur la côte de la même mer. Sans sçavoir au juste l'éloignement de ces deux places, je juge qu'il n'est pas considérable, puisque nous fîmes le trajet par Mer en moins de deux jours. En arrivant dans le Port, l'Espagnol qui aperçut quelques habitans de sa connoissance, leur demanda s'il n'étoit rien arrivé de nouveau depuis son départ. Rien, lui répondit-on; excepté que l'Etranger que vous avez retiré chez vous est à l'extrêmité de sa vie. Mon Epouse & moi n'entendîmes que trop cette fatale réponse. Elle changea notre joye dans la plus mortelle fraïeur. Nous nous hatâmes, en tremblans, de gagner la maison du Corrégidor. Son Fils entra d'abord seul dans la chambre de Mylord. Cette précaution étoit nécessaire, pour le prévenir par degrez sur notre arrivée. Nous attendions à sa porte; & dans la confusion des mouvemens de joye, de crainte, & de trisse qui nous agitérent, nous nous tenions embrassez, en versans un torrent de larmes que nous ne sentions pas couler. Mylord fut instruit en un moment que nous étions proches

proches de lui. Dieu ! que les ſentimens de la nature ſont tendres ! Sa foibleſſe ne l'empêcha pas de faire tous ſes efforts pour ſe jetter hors de ſon lit. Nous entendîmes le bruit de ſes mouvemens, & le nom de Fanny qu'il prononçoit d'une voix comme étouffée par ſes pleurs & ſes ſoupirs. Nous entrâmes dans le moment que l'Eſpagnol l'arrêtoit. Il ſe retint lui-même en nous voyant paroître, & demeurant aſſis ſur ſon lit, il ouvrit les bras, qu'il tendit vers nous d'une maniére toute paſſionnée. Ah ! ma Fille ! Ah ! Cleveland ! Il étoit ſi ému, qu'il ne trouva point de voix pour s'exprimer davantage.

Nous nous jettâmes à genoux auprès de lui. Je lui baiſois une main ; Fanny tenoit ſes lévres ſerrées ſur l'autre, & l'arroſoit de ſes larmes. Nous faiſions entendre quelque choſe ; mais c'étoit moins des mots articulés, qu'un murmure tendre & plaintif qui marquoit à quel point nous étions touchez & attendris. Nous demeurâmes quelque-tems dans cette ſituation, & Mylord tenoit la tête panchée ſur nous, ſans être capable, non plus que nous, de prononcer une parole. Enfin, je fus le premier qui rompit ce tendre & paſſionné ſilence. Nous nous revoyons donc, lui dis-je : Ah ! Mylord, nous avons le bonheur de vous revoir ! Votre abſence, & l'incertitude de votre ſort, ont toujours été le plus inſuportable de mes malheurs. Je les oublie tous. Je les pardonne à la Fortune. Elle vous rend donc à nous ! Qu'avions-nous de plus cher à lui demander ?

Mais nous vous retrouvons malade, & dans le dernier danger ! Quoi ! le Ciel n'achévera-t'il pas le miracle qu'il a commencé en notre faveur ? Ne nous aura-t'il amenez si heureusement auprès de vous, que pour nous ravir peut-être aussi tôt la satisfaction qu'il nous accorde ? Qu'il prenne du moins notre vie avec la vôtre ; qu'il ne nous sépare plus, si c'est par bonté & par compassion qu'il nous a réünis. J'ajoutai mille autres choses, tandis que ce cher Seigneur & mon Epouse se remettoient un peu de leur agitation. Il prit la parole à son tour, & quoiqu'il fut en effet dans un état très dangereux, il tira assez de forces de sa tendresse pour nous exprimer sa joye dans les termes les plus touchans. Mais ce qu'il ajouta à la fin, étoit trop capable de nous empêcher d'en sentir. Je vois, nous dit il, qu'il me reste peu de tems à vivre. La mort me sembloit affreuse, il y a un quart-d'heure, je ne pouvois l'envisager sans horreur ; mais je ne vois plus rien à present qui doive me la faire craindre. Vous êtes ici tous deux en sureté. Il vous sera facile de gagner l'Isle de Cuba, où vous trouverez votre Grand-Pere, qui vous verra arriver avec plaisir. Vous y ferez transporter mon corps, si vous le pouvez commodément, & vous prendrez soin de ma sépulture. O Ciel ! reprit-il avec une nouvelle ardeur, vous m'avez donc rendu mes chers Enfans, ma chere Fanny, mon cher Cléveland ! Ils fermeront mes yeux, ils recévront mes derniers soupirs, je mourrai dans leurs bras !

bras ! Il recommença enſuite à nous embraſſer avec de nouveaux tranſports de joye & de tendreſſe.

Je ne pus répondre que par mes pleurs, à un diſcours dont chaque mot me pénétroit l'ame. Mon Epouſe continuoit auſſi de pleurer, ſans pouvoir s'exprimer autrement que par quelques mots entrecoupez. Le jeune Eſpagnol, qui paroiſſoit attendri juſqu'au fond du cœur d'une ſcène ſi touchante, & qui ſçavoit mieux que nous l'extrêmité du péril où étoit Mylord, nous exhortoit à nous retirer pendant quelques momens, pour lui laiſſer rapeler un peu de tranquilité. C'étoit mon déſſein ; je fis même un effort pour lui dire que nous eſpérions pour ſa vie plus que lui-même, & que nous allions le quitter un inſtant, de peur qu'une émotion ſi exceſſive n'augmentât ſon mal. Mais il s'y opoſa abſolument. Ne m'ôtez pas, nous dit-il, la ſeule douceur qui me reſte à prétendre dans la vie. Ne voyez-vous pas que votre preſence m'a ranimé ? J'étois dans les langueurs du trépas il n'y a qu'un moment, c'eſt vous qui retenez mon ame dans ce corps foible & épuiſé ; & ſi je ne ſentois que ma guériſon eſt impoſſible, je l'attendrois de votre vuë, bien plus ſurement que des remédes. Il fallut demeurer auprès de lui. Il nous raconta, autant que ſa foibleſſe put le permettre, les malheurs qui lui étoient arrivez depuis notre ſéparation. Il y avoit peu de circonſtances, qui ne s'accordaſſent avec le recit que nous avoit fait le Priſonnier Abaqui. Iglou,

&

& les Anglois, qui l'avoient accompagné ; avoient péri en le défendant. Il avoit été long tems Captif, obligé de ſuivre les Sauvages dans toutes leurs courſes, & expoſé continuellement à une miſére & à des fatigues ſi exceſſives, qu'elles avoient achevé de ruïner ſon tempérament, qui étoit déja affoibli depuis long-tems par les chagrins qu'il avoit eſſuyez pendant une grande partie de ſa vie. C'étoit depuis quinze jours ſeulement qu'il avoit été amené par les Sauvages ſur la même Riviére où l'on nous avoit conduits, & qu'il y avoit été vendu avec un grand nombre d'autres Eſclaves aux Eſpagnols de Penſacola.

Après nous avoir fait ce recit, il voulut entendre à ſon tour celui de nos Avantures. Je le fis en peu de mots, & j'omis à deſſein tout ce qui eût été capable de lui cauſer une nouvelle émotion. Il ne ſçut point que le Ciel nous avoit accordé une chére Fille. Mon Epouſe me regardoit tendrement, lorſque je fus à cet endroit de ma narration. Je liſois dans ſes yeux, qu'elle eût ſouhaité de pouvoir lui aprendre cette interreſſante circonſtance, qui eût eu ſans doute quelque douceur pour lui, s'il eut été poſſible de la détacher de ſes funeſtes ſuites. J'affectai auſſi de ne pas prononcer le nom de Madame Riding. Mais quoique le trouble où il avoit été juſqu'alors l'eût peut-être empeché d'y penſer, il ne fut pas long-tems à me demander où nous l'avions laiſſée, & pour quelle raiſon il ne la voyoit point avec nous. Le dégui-

ſement m'auroit trop coûté, dans ce tendre moment de communication & d'ouverture de cœur. Je lui déclarai naturellement, qu'il avoit plû au Ciel de la retirer à lui, & qu'elle étoit morte en chemin. Nous donnâmes tous enſemble des larmes à ſa mémoire. Mylord arrêta du moins les ſiennes. Pourquoi la pleurer? nous dit-il : je ne tarderai pas deux jours à la rejoindre. Hélas! ajouta-t il, vous ſerez plus à plaindre qu'elle & moi. Je vous laiſſe peut être pour héritage la haine du Ciel, qui ne s'eſt point laſſée de me pourſuivre, & qui va ſans doute s'attacher deſormais ſur vous. O Dieu! comment puis-je eſpérer d'être tranquile après ma mort, s'il faut que j'emporte cette triſte penſée en expirant? Mais, reprit-il en s'interrompant lui-même, pourquoi me tourmenter ainſi volontairement? N'eſt-il pas naturel au contraire que j'explique favorablement notre rencontre ineſpérée, & la ſatisfaction de vous embraſſer qui m'eſt accordée aux derniers momens de ma vie? Le Ciel n'eſt point trompeur : il commence à me traiter en ami. J'en veux tirer un augure favorable, pour vous, mes chers Enfans, & pour moi-même.

Je m'efforçai, pendant le peu de tems qui lui reſtoit à vivre, de le confirmer dans cette idée conſolante, & je remarquai qu'elle contribua beaucoup à lui procurer une mort paiſible. Il ne ſe trompoit pas, ſans doute, en eſpérant pour lui-même les plus libérales faveurs du Ciel. Sa vertu, ſi long-tems éprouvée, touchoit au moment de la récompenſe;

compenſe ; & cet heureux preſſentiment, qui rendit ſes derniers ſoupirs tranquiles, en étoit déja une. Mais ſes malheureux Enfans n'étoient point compris dans la ſentence qui finiſſoit ſes peines, & qui l'apeloit au bonheur.

Nous le perdîmes, le troiſiéme jour après notre arrivée. Il avoit employé une partie du jour précédent, non-ſeulement à nous donner des conſeils ſur notre retour en Europe & ſur la conduite que nous devions tenir en y arrivant ; mais encore à nous expliquer toutes les reſſources que nous pouvions y trouver pour l'établiſſement de notre fortune, ſoit dans la faveur du Roi, ſoit dans les biens conſidérables qu'il avoit laiſſez entre les mains de Mylord Terwill, & qu'il comptoit que ce généreux Ami nous remettroit fidèlement. Il s'affoiblit beaucoup vers la nuit. Cependant, comme il conſervoit toute ſa raiſon il ne laiſſoit pas de trouver de tems en tems aſſez de force pour nous adreſſer quelques mots tendres & touchans. Il baiſoit les mains de ſa Fille, il ſerroit les miennes, il nous prioit inſtamment de retenir nos larmes, & de conſerver l'un pour l'autre une immortelle affection ; enfin, il nous avertit lui-même qu'il ſe ſentoit prêt d'expirer ; & il expira en effet un moment après, comme il l'avoit deſiré, c'eſt à-dire, entre les bras de ſa Fille & les miens.

Dans l'excès inexprimable de triſteſſe & d'abattement que je reſſentis à cette vûë, j'aurois ſouhaité de pouvoir me dérober aux

yeux des hommes, & renoncer à tout autre ſentiment que celui de la douleur. J'aurois ſouhaité d'être ſeul, dans la plus deſerte contrée de l'Amérique, occupé en ſilence à mediter ſur mes malheurs, à me contempler moi-même dans ce triſte état, à demander raiſon au Ciel de ſa rigueur, à ſolliciter ſa juſtice ou ſa bonté par mes gémiſſemens, ſupoſé qu'il m'eût donné aſſez de patience pour ne pas l'irriter encore plus par mes murmures & par mes plaintes. Je me mis pendant quelques momens dans cet état par la force de mon imagination, & je trouvai de la douceur à m'entretenir d'une ſi funeſte image. Mais les ſoupirs & les pleurs de mon Epouſe m'ayant ramené de cette eſpéce d'égarement, j'éprouvai en la voyant, qu'on peut être remué tout à la fois par diverſes paſſions, dans un degré preſque égal de violence. Elle embraſſoit le corps pâle & froid de ſon Pere. Sa douleur s'exprimoit d'une maniére ſi touchante, que le Corrégidor, ſon Fils & toute ſa maiſon, qui étoient preſens, fondoient en larmes auprès d'elle. Je ne pus la voir ſi émuë, ſans l'être moi-même juſqu'au fond de l'ame. Cette bonté de naturel, qui me répondoit ſi bien de ſa ſincére affection pour moi; ſon air de douceur qui ne l'abandonnoit pas, même dans un deſordre qui tenoit quelque choſe du deſeſpoir; ce torrent de pleurs aimables, qui couloient avec tant de graces au long de ſes jouës; & plus que tout cela le ſentiment de ma tendreſſe, toujours vive & dominante, m'em-

m'emportérent à un tel point, que je me livrai ſans réflexion au mouvement de mon cœur. Je la pris bruſquement entre mes bras. Je m'aſſis en la tenant ainſi embraſſée. Vien, lui dis-je d'un ton tout de feu & d'amour, vien, mon aimable Fanny, mêle tes larmes aux miennes, n'en verſe pas une qui ne tombe dans mon ſein; fais paſſer toutes tes peines dans mon cœur. Je veux être ſeul à les ſuporter toutes, & mourir mille fois pour t'en épargner une. Quelque remplie qu'elle fut du ſujet de ſa douleur, elle fut ſenſible à ce tranſport de tendreſſe. Je n'ai plus que vous, me répondit-elle languiſſamment; Pere, Mere, Fille, j'ai vû mourir tout ce que je devois aimer. Hélas! ſi je ne vous avois, que ferois-je de la vie, & voudrois-je la conſerver un moment? Nous continuâmes ainſi un entretien, tel que pouvoit nous l'inſpirer l'amour & la triſteſſe. Le Corrégidor & ſon Fils prirent ce tems, avec beaucoup d'adreſſe pour tranſporter le corps de Mylord dans une chambre voiſine; & nous le redemandâmes en vain, lorſque nous nous fûmes aperçus de ce qu'ils avoient fait.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que je mêle au recit d'une de mes plus grandes infortunes, celui d'un mouvement d'amour, & de quelques expreſſions de la tendreſſe de Fanny & de la mienne. Cette obſervation ne paroîtra pas indifférente à ceux d'entre mes Lecteurs qui auront aſſez de lumiéres pour juger de la nature d'une paſſion que deux ans de mariage, & une chaîne continuelle de mal-

heurs avoient été si peu capables d'affoiblir, qu'elle avoit la force de se faire écouter avec cet empire parmi les transports mêmes de la plus vive de toutes les douleurs. Sera-t-on surpris de lui voir produire après cela les effets terribles qu'on doit s'attendre à lire, & que je me suis engagé à raconter? Fanny m'aimoit plus qu'elle-même. Je lui devins encore plus cher après la perte de son cher Pere. Hélas! moi qui rends ce témoignage à son amour, de quels termes me servirai-je pour exprimer le mien! Aurai-je jamais dit assez, si je ne confesse naturellement qu'elle étoit mon Idole? Je l'adorois donc. J'en étois tendrement aimé. Par quel charme s'est il pû faire que la défiance & les noirs soupçons ayent succedé à une si douce certitude? C'est le seul point sur lequel on doit se préparer à l'étonnement; car on sçait assez que la confiance une fois éteinte, l'amour le plus ardent est le plus prompt à se changer en fureur & à causer tous les effets de la haine.

Je ne sçai quel triste plaisir je trouve, à mesure que j'avance dans cette Histoire, à m'interrompre ainsi moi même, & à prévenir, comme je fais, mes Lecteurs sur ce qui me reste à leur raconter. Chaque événement de ma vie n'a-t'il pas de quoi les attacher par des singularitez touchantes, & l'un a-t'il besoin du secours de l'autre pour se faire lire avec quelque attention? Non; mais c'est le goût de ma tristesse que je consulte, bien plus que les régles de la narration & que les de-

voirs

voirs de l'Hiſtorien. En quelque nombre que ſoient mes infortunes, & que ſoit leur diverſité, elles agiſſent aujourd'hui tout à la fois ſur mon cœur; le ſentiment qui m'en reſte, n'a point la variété de ſa cauſe; ce n'eſt plus, ſi j'oſe parler ainſi, qu'une maſſe informe de douleur, dont le poid me preſſe & m'accable inceſſamment. Je voudrois donc, ſi cela étoit poſſible à ma plume, réünir dans un ſeul trait toutes mes triſtes Avantures, comme leur effet ſe réünit dans le fond de mon ame. On jugeroit bien mieux de ce qui s'y paſſe. L'ordre me gêne; ne pouvant repreſenter tous mes malheurs à la fois, les plus grands ſont ceux qui s'offrent le plus vivement à ma mémoire, & que je ſouhaiterois du moins de pouvoir expoſer les premiers.

Je continuërai néanmoins de ſuivre le cours des événemens. Après quelques jours paſſez dans l'excès de la douleur, & employez pourtant à la déguiſer pour rendre mon Epouſe plus capable de conſolation par mon exemple, je penſai à quitter Penſacola, & à faire mettre le corps de Mylord en état d'être tranſporté avec nous. Le Corrégidor & ſon Fils ne relâchoient rien de leurs civilitez & de leurs attentions. J'avois cru pouvoir leur découvrir quelque choſe de la naiſſance & du rang de Mylord, pour animer leur zèle pendant les derniers jours de ſa maladie. Quoiqu'ils fuſſent généreux par inclination, cette connoiſſance ne fut pas inutile pour les diſpoſer encore mieux en notre faveur. Le Pere & le Fils n'épargnérent plus

ni soins ni dépenses. Nous consentîmes à accepter d'eux des habits, pour nous & pour nos Domestiques qui étoient toujours au nombre de cinq ; & lorsque le jour que nous avions marqué pour notre départ fut arrivé, non-seulement nous trouvâmes une Barque bien ornée & prête à nous recevoir ; mais nous fûmes surpris de voir nos Bienfaiteurs disposez à nous accompagner pour nous servir eux-mêmes de Conducteurs. Je ne m'y oposai point, étant bien aise au contraire de les voir avec nous à la Havana, où je me promettois que Dom Pedro d'Arpez ne nous refuseroit pas les moyens de leur marquer notre reconnoissance. L'unique chose qui nous causa de l'inquiétude en partant, fut la petitesse de notre Barque, qui pouvoit à peine nous contenir au nombre de neuf, avec quelques Matelots. Il n'y en avoit point de plus grande, ni de plus commode, dans la Rade de Pensacola. Rien n'auroit pu me faire consentir à exposer mon Epouse au moindre péril ; ainsi je pris la résolution de nous rendre à Carlos en côtoyant la Terre ; & de faire partir de-là un de mes Anglois pour aller donner avis de notre aproche au Gouverneur de Cuba, qui ne manqueroit point de nous envoyer prendre dans un bon Vaisseau. Nous arrivâmes heureusement à Carlos. Je fis partir *Drink*, un de mes Anglois. Il fut de retour en moins de huit jours, avec un Vaisseau du Gouverneur, sur lequel nous montâmes aussi-tôt. Le vent nous mit en vingt-quatre heures

heures dans le Port de la Havana.

Dom Pedro d'Arpez nous reçut avec toute la tendresse d'un Grand pere qui n'avoit point d'autre Enfant que Fanny sa petite Fille. Il ne se lassoit point de nous embrasser, & de nous dire que nous allions être la consolation de sa vieillesse. Le corps de Mylord, que nous aportions dans un cercuëil, étoit un triste present à lui offrir. Il versa des larmes, en se souvenant des efforts qu'il avoit fait pour arrêter cet infortuné Seigneur lorsqu'il avoit passé à Cuba. Il vivroit encore, nous dit il; il auroit été le maître ici plus que moi; & rien ne lui auroit manqué pour rendre sa vie douce & agréable. Ses regrets furent bien plus vifs, lorsqu'il eut apris dans quelle extrêmité de misére nous avions vécu depuis deux ans, & par combien d'infortunes le Ciel avoit conduit Mylord à sa derniére heure. Ce bon Vieillard ne pouvoit revenir de son étonnement. Tantôt il se reprochoit nos malheurs, comme s'il en eût été la cause; tantôt il prenoit le Ciel à témoin, que loin d'y avoir contribué, il n'avoit rien épargné pour les prévenir. N'ai-je pas fait, nous répétoit-il à tous momens, tout ce qui a dépendu de moi pour le retenir? Ne lui ai-je pas prédit même une partie des funestes accidens qui lui sont arrivez? Pouvois-je lui accorder le secours d'armes & de Troupes qu'il me demandoit, lorsque la Paix venoit de se conclure entre l'Espagne & l'Angleterre? N'étoit ce pas ses vrais intérêts, que je lui remettois devant les yeux? Pourquoi

ne me laiſſoit-il pas du moins ſa Fille ? Ne devoit il pas avoir plus de confiance en moi, qui étois ſon Pere, que dans tout le reſte du monde ? Que ne revenoit-il du moins à Cuba, lorſqu'il eut manqué ſon entrepriſe dans la Virginie ? Quelques inutiles que fuſſent ces plaintes, elles ſervirent à me faire connoître que nous pouvions tout attendre de la bonté & de l'affection de notre Grand-Pere. Il nous en donna peu de jours après des marques éclatantes, par la magnificence avec laquelle il rendit les derniers devoirs à Mylord. Cette triſte cérémonie renouvela toutes nos peines. Le ſeul motif qui eut quelque force pour me conſoler, fut qu'étant déſormais ſans péril & ſans crainte à la Havana, j'aurois la liberté de me rendre à l'étude de la ſageſſe, que je n'avois pû cultiver depuis pluſieurs années que par mes réflexions. J'ai Fanny, diſois-je, & je retrouve des Livres. Voilà deux puiſſans remédes qui pourront rendre peu à peu mon eſprit tranquile, & fermer toutes les playes de mon cœur.

Dom Pedro commença dès le jour de notre arrivée à nous traiter comme ſes chers Enfans, & jamais il ne ſe relâcha de cette diſpoſition dans la ſuite. Sa reconnoiſſance ſe ſignala d'abord pour les ſervices que nous avions reçus du Corrégidor de Penſacola. Il fit au Pere un preſent des plus conſidérables, & il retint le Fils auprès de lui dans un des premiers Emplois de l'Iſle. Comme je n'avois point encore avec mon Epouſe d'autre lien
que

que celui de la bonne foi & du consentement paternel, Dom Pedro me pressa beaucoup d'y ajouter les cérémonies de l'Eglise. Cela fit naître un embarras. Nous n'étions pas Catholiques Romains ; ce n'étoit point parmi des Espagnols, qu'il falloit chercher un Ministre Protestant ; de sorte que le desir de Dom Pedro, aussi-bien que le nôtre, n'eut point été satisfait de long-tems, si nous eussions absolument refusé de recevoir la Bénédiction Nuptiale d'un Prêtre de l'Eglise Romaine. Mais quoiqu'à parler promptement, je ne fusse attaché à aucune religion particuliére, je ne crus point qu'il y en eût une seule, de toutes celles qui font profession de reconnoître & de servir un seul Dieu, dont les Ministres ne fussent respectables, par l'honneur qu'ils ont de le representer. Ainsi j'exhortai Fanny à ne pas se faire un scrupule de prononcer ses promesses en presence de l'Aumônier de Dom Pedro. C'eût été un sujet de joïe extrême, non-seulement pour lui, mais pour tous les Habitans même de la Havana, de nous voir entrer dans la Communion de leur Eglise ; mais le Culte est si bizarre & si superstitieux parmi les Espagnols, qu'un homme de bon sens, qui n'y n'est point attaché par les préjugez de l'éducation, n'en sçauroit prendre une idée favorable. Je priai donc le Gouverneur de me laisser libre sur cet article. Je lui promis seulement d'accorder de ma part la même liberté à Fanny, quelque parti qu'elle jugeât à propos d'embrasser.

Cette chere Epouse, malgré toutes les fa-

tigues de nos voyages, & les douleurs de nos pertes, ne laiſſoit pas d'être dans une groſſeſſe fort avancée. J'avois tremblé mille fois parmi tant d'agitations, pour ce qu'elle portoit dans ſon ſein. Mais le repos de la Havana ayant bien tôt rétabli ſa ſanté, elle fit trois mois après notre arrivée, une double couche des plus heureuſes. Elle mit d'abord au monde un garçon. Cette premiére délivrance ne l'ayant pas entiérement ſoulagée, j'avois quelque inquiétude ſur les fâcheuſes ſuites qui naiſſent quelquefois de ces accidens. Elle dura ſix ſemaines entiéres, au bout deſquelles Fanny me fit Pere d'un ſecond Fils, qui nâquit auſſi heureuſement que l'autre. Je remerciai le Ciel de ce preſent; mais ſans pouvoir néanmoins me livrer à la joye, trop pénétré encore du terrible ſouvenir de la mort de ma Fille. O Dieu! m'écriai-je dans l'amertume de cette penſée, vous me donnez plus que vous ne m'avez ôté; mais quelque ſatisfaction que je reçoive jamais de la naiſſance de mes deux Fils, égalera-t'elle les excès de douleur que le ſort cruel de ma Fille m'a fait ſentir? Dom Pedro & mon Epouſe ne virent dans l'augmentation de notre famille, qu'un ſujet de joye & de conſolation.

Mes occupations à la Havana furent pendant quelque tems fort ſimples & fort unies. Je me répandois peu au-dehors. Tout le tems que je ne paſſois pas auprès de mon Epouſe, ou avec Dom Pedro, je l'employois à l'étude. Quoique je n'euſſe guéres que des Livres Eſpagnols, & que je ne goûtaſſe point le

plus

plus ſouvent la maniére de penſer, ni le ſtile des écrivains de cette Nation, je ne laiſſois pas de trouver quelquefois dans leurs ouvrages d'excélens traits, qui me ſervoient comme d'ouvertures pour entrer dans des méditations plus profondes & plus utiles. Lectures & réfléxions, je raportois tout au réglement de mes mœurs & à l'établiſſement du repos & de la fermeté de mon ame. Mes anciens principes, ce précieux héritage que j'avois reçu de ma Mere, n'étoient pas ſortis tellement de ma mémoire, qu'il ne me fût encore aiſé d'y en découvrir les traces. Si mon eſprit s'en étoit moins occupé depuis quelques années, parce qu'il avoit été rempli preſque continuellement d'une infinité d'autres objets qui avoient partagé mon attention, j'en avois conſervé la racine dans leur cœur; & l'on a vû juſqu'à preſent, qu'il s'en étoit toûjours répandu quelque choſe ſur ma conduite. Je me les rapelai tous, dans le même ordre que je les avois apris. Je me remis en même tems dans toutes les ſituations où je m'étois trouvé, depuis que j'avois abandonné la caverne de Rumney-hole & le tombeau de ma Mére. Je comparai toutes mes actions, mes vertus & mes foibleſſes, mes peines & mes plaiſirs, mes bonnes & mes mauvaiſes fortunes, l'uſage que j'en avois fait, avec ces régles de Morale dont j'avois autrefois connu ſi clairement la ſageſſe. J'examinai dans quelles occaſions, & par quel motif il m'étoit arrivé de m'en écarter. Etoit-ce ma faute ou la leur? foibleſſe d'ame, emporte-

ment

ment de paſſion de ma part ; ou de leur côté, défaut de vérité pour me conduire, & de force pour me ſoutenir ? Je démêlai mieux que jamais la ſource de tous mes mouvemens, & les reſſorts les plus ſecrets de mes paſſions. Enfin, je ne me contentai point d'avoir porté le flambeau au fond de mon cœur, pour le connoître ; je n'y découvris rien que je ne m'efforçaſſe d'en bannir ſi c'étoit un mal, ou d'y établir d'une maniére encore plus ferme, ſi je trouvois que ce fût quelque choſe qui apartint à la vertu. Tâchant même d'étendre mes ſoins juſques dans l'avenir, je me fis comme un magaſin d'armes Morales & Philoſophiques, propres à me ſervir dans des occaſions inconnuës, & dans mille circonſtances que le tems pouvoit faire naître, & que je ne prevoyois point.

Il faut que je le reconnoiſſe, à la gloire de la Philoſophie & de la raiſon : ces deux Guides de ma conduite ſe trouvérent encore plus puiſſans que tous mes maux. Après tant de troubles & de douleurs, ils eurent le pouvoir de rétablir un certain calme dans mon ame, & de la mettre dans une ſituation d'où je recommençai du moins à enviſager le bonheur, comme un état auquel il m'étoit encore permis d'aſpirer. Il me reſta bien un fond de mélancolie, que je n'eſpérai pas que le tems ni mes efforts fuſſent jamais capables de ſurmonter; mais je m'accoutumai à le regarder moins comme une maladie de mon ame, que comme un de ces changemens climatériques qui viennent quelquefois de la différence des

des âges, & dont il y a peu de perſonnes qui n'éprouvent quelque choſe à meſure que les années ſe multiplient. Ajoûtez, que la ſeule fatigue de mes voyages, jointe aux agitations continuelles de l'inquiétude & de la douleur, avoit pu produire cette altération dans mes humeurs. Je parvins donc, ſinon à oublier mes infortunes, du moins à les ſuporter avec ce degré de patience & de réſignation qui fait qu'on s'afflige ſans trouble, & qu'on ſe plaint, ſi j'oſe parler ainſi, ſans douleur & ſans murmure. Tels furent aſſez long-tems mes diſpoſitions & mes ſentimens à la Havana.

Pendant ce tems-là, j'avois été formé de toutes les révolutions qui étoient arrivées dans ma Patrie, depuis mon départ de France. J'avois apris le renverſement de la République, celui de la Famille du Protecteur, le rétabliſſement de la Maiſon Royale, toutes les circonſtances du rapel de Charles II. & le bonheur qui l'avoit accompagné dans ſes premiéres entrepriſes. Ces heureuſes nouvelles nous euſſent fait naître l'envie de retourner en Europe, ſi nous euſſions pû quitter l'Iſle de Cuba avec bienſéance; mais nous devions de la reconnoiſſance & de l'attachement à Dom Pedro d'Arpez, qui ne ceſſoit point de nous combler de bienfaits. Mon Epouſe étoit portée à demeurer auprès de lui juſqu'à ce qu'il plût au Ciel de l'apeler à une meilleure vie, pour lui donner la conſolation d'avoir quelque perſonne chére qui lui fermât les yeux. Je ne me fis pas preſ-

ſer

ſer pour y conſentir. Pour lui, il comptoit tellement que nous étions avec lui pour toûjours, qu'il ne lui vint pas même là deſſus le moindre doute. Il étoit en effet ce que mon Epouſe avoit de plus proche, & il la regardoit elle & ſes Enfans, comme le ſeul rejetton direct qui reſtât de ſon ſang. Cependant malgré la tendre affection que nous portions à ce bon Vieillard, la différence des Nations faiſoit toûjours que nous nous regardions chez lui comme des Etrangers; de ſorte que nous étions bien éloignez de nous attendre qu'il dût nous inſtituer, comme il fit dans la ſuite, ſes ſeuls & univerſels Héritiers.

Il m'arriva, avant la fin de cette année, de prendre part à une avanture ſi extraordinaire, qu'elle mérite bien que j'interrompe un moment le recit des miennes, pour la faire ſervir d'ornement à mon Hiſtoire. C'eſt un délaſſement qui ſera agréable à mes Lecteurs.

Le Capitaine d'un Vaiſſeau Eſpagnol arrivé de Porto Rico, étant venu rendre ſes devoirs à Dom Pedro d'Arpez, lui raconta, en ma preſence, qu'il avoit eſſuyé une tempête des plus violentes entre la Jamaïque & la Côte de Nicarague; & qu'il avoit été jetté par le vent ſur le rivage d'une petite Iſle deſerte, qu'on nomme *Serrane*. Il y avoit paſſé deux jours, nous dit-il, pour attendre la fin de l'orage, pendant leſquels ſes gens étoient deſcendus à terre, & s'étoient répandus dans l'Iſle, qui n'a guéres plus de trois lieuës de circuit. Quoiqu'elle leur parût inhabitée, ils avoient aperçu dans pluſieurs endroits

droits les traces du pied d'un homme ; & ne doutans point qu'avec plus de recherches ils ne découvriſſent celui qui les avoit formées, ils n'avoient pas laiſſé un ſeul coin de l'Iſle à parcourir & à viſiter. Enfin, continua le Capitaine, ils virent ſortir d'un trou dans l'enfoncement d'une petite Vallée, un homme d'une haute taille, couvert d'habits aſſez riches, mais ſales & déchirez, qui prit promptement la fuite vers un petit Bois, auſſi tôt qu'il les eut aperçus. Ils n'eurent point de peine à le joindre, & s'en étans ſaiſis, ils me l'amenérent. Je lui demandai en Eſpagnol, qui il étoit. Il me répondit dans ſa Langue naturelle, qu'il étoit Anglois, & qu'il étoit ſurpris que n'ayant offenſé perſonne de mon Equipage, on l'eût arrêté avec violence. Je lui fis des excuſes honnêtes, & des offres de ſervice. Il parut rêver un moment, & reprenant la parole, il me dit qu'il avoit beſoin de deux choſes, & qu'il m'auroit obligation, s'il pouvoit les obtenir de moi. La premiére, étoit une petite proviſion de tout ce qui eſt néceſſaire pour écrire, c'eſt-à-dire, d'encre, de plumes & de papier ; la ſeconde quelques Livres, ſi j'en avois ſur mon Vaiſſeau, pour lui ſervir quelquefois d'amuſement dans ſa ſolitude. Je lui promis ſans difficulté deux faveurs ſi legéres ; mais étant bien aiſe de le connoître davantage, je lui demandai ce qui pouvoit l'attacher à cette demeure deſerte, & pourquoi il ne vouloit pas profiter de l'occaſion qu'il avoit d'en ſortir avec nous. Si je croyois, me répondit-il bruſquement, qu'il y eût un honnête

honnête homme au monde, je ne tarderois pas un moment à y retourner. Mais après les trahiſons que j'y ai eſſuyées, je me cacherois volontiers dans le ſein de la terre, pour être plus éloigné de ceux qui en habitent la ſurface. Il refuſa abſolument de s'expliquer davantage, & m'ayant preſſé de lui donner ce qu'il m'avoit demandé, il me quitta en me ſupliant de ne pas permettre que mes gens le troublaſſent par leurs viſites. Je le plaignis, ajoûta le Capitaine Eſpagnol, parce que ſa phyſionomie & ſes maniéres me parurent celles d'un honnête homme & d'une perſonne de diſtinction. Mais ne pouvant l'arracher de-là malgré lui, je profitai le lendemain du vent favorable, qui ne m'a point abandonné juſqu'ici.

Ce recit, qui n'avoit rien dont je dûſſe être touché plus particuliérement que tous ceux qui l'avoient entendu avec moi, ne laiſſa pas de me fraper aſſez pour me faire remarquer que j'y prenois un extrême intérêt. Il ne ſortit point de ma mémoire pendant pluſieurs jours. Je méditois ſans ceſſe ſur cette force de raiſon & de courage, dont je ſupoſois qu'un homme devoit être rempli, pour avoir pû prendre volontairement un parti auſſi extraordinaire que celui de vivre ſeul dans une Iſle deſerte. J'y joignois la cauſe qui l'avoit déterminé; c'étoit haine de l'injuſtice & de la trahiſon. Je me formai de ces deux réfléxions une idée admirable du caractére de l'Inconnu. Voilà, diſois-je, un homme que j'aimerois infailliblement, ſi j'étois aſſez

aſſez heureux pour le connoître. Il m'aimeroit auſſi, car il me trouveroit cette droiture qu'il croit aſſurément bannie d'entre les hommes. Je n'ai plus d'ami. Qui m'empêche de chercher à m'en faire un, d'une perſonne dont l'humeur & les principes me paroiſſent s'accorder entiérement avec les miens? C'eſt d'ailleurs un office de charité naturelle & de générosité que je rendrai à un malheureux qui ſemble ne pas mériter de l'être, que de contribuer à le conſoler de ſes peines, & à lui faire goûter peut-être plus de douceurs qu'il ne s'en promet à preſent dans la vie. Je me ſentis ainſi fort porté à entreprendre exprès dans ce deſſein le voyage de Serrane. Je m'informai de ſa ſituation & de ſon éloignement. Tout ce que j'apris étoit plûtôt un nouvel engagement qu'un obſtacle. Cette Iſle eſt au Sud de la Jamaïque; de ſorte qu'ayant deſſein depuis quelque tems d'aller à Port-Royal, pour y être éclairci certainement de l'état de l'Angleterre, je pouvois ſans détour paſſer en chemin par cette Ville. C'étoit un voyage à finir en fort peu de tems; & toutes les Nations qui ont des établiſſemens dans cette partie de l'Amérique, étoient dans une profonde paix, il n'y avoit pas à craindre le moindre danger. Mon Epouſe ne laiſſa point de s'allarmer de mon départ; mais je vins à bout de lui faire goûter mon entrepriſe. Vous ne vous opoſeriez pas, lui dis-je, à un voyage que j'entreprendrois pour m'aller mettre en poſſeſſion de quelques treſors, & vous en condamnez un qui m'eſt inſpiré par la complaiſance

compaſſion & par la vertu. Laiſſez-moi chercher les richeſſes que j'eſtime. Si vous m'aimez aſſez pour ſouhaiter de me voir heureux, que vous importe par quels biens je le devienne, pourvû que je le ſois effectivement? Et puis, bonne & généreuſe comme vous êtes, pouvez-vous penſer autrement que moi ſur ce qui eſt capable de faire la félicité d'un bon cœur? Quand je vous dis qu'il me manque un ami, & que c'eſt l'eſpérance d'en acquerir un qui me fait mettre en chemin; ne ſentez-vous pas que ce que je deſire vaut bien la peine d'être cherché. Elle ne fit à cela qu'une objection. Ne ſuis-je donc que votre Epouſe, me dit elle? Ne ſuis-je pas encore votre tendre & fidèle amie? Eſpérez-vous trouver dans un autre quelque choſe que vous n'apercevez point dans moi? Je lui répondis, que ce que j'apelois le bonheur de l'amitié, devoit être pris dans un autre ſens. Par raport à moi, lui dis-je, il ſupoſe ſi peu que je ne trouve point dans vous tout ce qui m'eſt néceſſaire pour être heureux, que c'eſt au contraire parce que je le ſuis infiniment, que j'ai beſoin aujourd'hui de cette autre félicité que je cherche dans l'amitié. Ecoute-moi, chére Fanny, ajoutai-je, & comprens ſi tu peux cette énigme-là: Tu me rends heureux, ma chére Ame; mais pour ſentir tout le bonheur que je goûte avec toi, il faut que j'aye quelqu'un qui ne ſoit pas toi, non-ſeulement à qui je puiſſe le dire, mais en qui j'aye aſſez de confiance pour le dire avec goût, & qui m'aime aſſez pour trouver du plaiſir à l'entendre.

Je

Je partis de la Havana, dans un bon Vaiſſeau, & bien accompagné. Le vent me fut ſi favorable, que je fus le jour d'après à la Jamaïque. J'y trouvai un Vaiſſeau Anglois nouvellement arrivé de Londres, dont le Capitaine me confirma tout ce que j'avois apris de Dom Pedro d'Arpez, concernant l'heureux rétabliſſement de la Maiſon Royale. Ce n'étoit point un événement nouveau, puiſqu'il y avoit déja plus de deux ans que le Roi Charles étoit monté ſur le Trône; mais j'en ignorois un grand nombre de circonſtances, que je me fis raconter avec plaiſir. Je m'informai enſuite ſi l'on avoit quelque connoiſſance à Port-Royal, d'un Anglois retiré dans l'Iſle de Serrane, & obſtiné à y vivre ſeul par haine contre les hommes. Perſonne n'en avoit entendu parler; mais on m'aprit quelques particularitez de cette Iſle, qui augmentérent l'empreſſement que j'avois d'y arriver. On m'aſſura qu'elle tiroit ſon nom d'un Gentilhomme Eſpagnol nommé *Serrano*, qui y avoit paſſé un grand nombre d'années dans la même ſolitude que l'Anglois dont j'avois parlé; que l'aproche en étoit non-ſeulement difficile à cauſe des rochers dont elle eſt environnée; mais terrible même ſur-tout pendant la nuit parce que du côté de Nigaraga elle paroît vômir des tourbillons de flammes; que cela n'avoit point empêché que la curioſité n'eut porté pluſieurs perſonnes à la viſiter, & qu'il y étoit arrivé quelques avantures qui marquoient aſſez que ces flammes aparentes avoient une cauſe fort extraordinaire.

Là-

Là-deſſus on me raconta, que Sir *George Aiskevv*, après s'être rendu maître, au nom du Parlement, de l'Iſle des Barbades, dont Mylord *Willougbby* étoit Gouverneur pour le Roi, avoit entrepris, ſur le raport qu'on lui avoit fait dans l'Iſle de Serrane, d'en faire le voyage pour ſatisfaire ſa curioſité. Il y arriva heureuſement à l'entrée de la nuit, quoi qu'un peu effrayé par les flammes qui paroiſſoient s'élever de tous les endroits de l'Iſle. L'étonnement ſuccéda à ſa frayeur, lorſqu'en aprochant du rivage, il crut remarquer que les flammes ſe retiroient devant lui, à meſure que ſon Vaiſſeau s'avançoit. Il mit pied à terre avec ſa ſuite, qui étoit compoſée de gens auſſi entreprenans que lui : & ne voulant point remettre au lendemain à aprofondir la cauſe de ce Phénoméne, il pénétra ſur le champ dans l'Iſle, en remarquant toûjours que les flammes continuoient à fuir en quelque ſorte devant lui. Enfin lorſqu'il commençoit à croire que ce n'étoit qu'un jeu de ſon imagination, elles s'arrêtérent ſi bien, qu'il lui fut impoſſible d'avancer. Surpris au dernier point, il tourna long-tems autour de l'endroit enflammé. Le feu ſembloit ſortir de la Terre même, & n'avoir point d'autre aliment. Il en aprocha ſes mains, qui ne purent en ſoutenir la chaleur. La nuit s'étant paſſée ſans autre accident, il vit la flamme diſparoître avec l'obſcurité. Mais comme il apercevoit toûjours une épaiſſe vapeur qui s'élevoit du même endroit, il ordonna à quelques-uns de ſes gens de retourner au Vaiſ-

ſeau,

ſeau, & d'en aporter des inſtrumens propres à creuſer. Il y en eut quatre qui entreprirent d'ouvrir la terre. A peine eurent-ils levé une couche de pierres chaudes, & preſque brulantes qui couvroient la ſuperficie, que le fond s'ouvrant ſous leurs pieds, ils furent engloutis tous vivans, ſans que leurs Compagnons oſaſſent s'aprocher pour leur donner du ſecours. Sir George conſterné de ce malheur, & peut être fort effrayé, voulut reprendre auſſi tôt le chemin de ſon Vaiſſeau; mais & lui même & ſes gens, ſe trouvérent comme étourdis & enyvrez, ſoit que ce fut un effet de la vapeur, ou de quelque autre cauſe; de ſorte qu'ils eurent beaucoup de peine à gagner le rivage. Ils ſouffrirent même des douleurs très-aiguës dans tous leurs membres en s'éloignans de l'Iſle; & ce ne fut qu'après quelques jours de repos, qu'ils furent entiérement rétablis.

Sans chercher à aprofondir la vérité de cette avanture qu'il me ſembloit d'ailleurs qu'on pouvoit expliquer d'une maniére fort naturelle, je ne penſai qu'à partir promptement pour Serrane. Le vent continuant à me favoriſer, j'y arrivai un peu de tems, & je n'aperçus point de flâmes en m'aprochant du rivage. Il eſt vrai que nous étions au milieu du jour, & que nous venions du côté du Nord. Je trouvai une Iſle des plus nuës, ſablonneuſe & ſtérile ſur ſes bords. Il y avoit un ſi grand nombre de Tortuës ſur le ſable, que je jugeai avec raiſon que ceux qui y avoient vécu dans la ſolitude, n'avoient

jamais

jamais eu d'embarras pour leur nourriture. L'Isle n'avoit guéres plus de trois lieuës de circuit : je comptai qu'il ne me seroit pas difficile de la parcourir avant la fin du jour, & de rencontrer quelque part le principal objet de mon voyage. Cependant, lorsque je me fus un peu écarté du rivage, je remarquai tant de petits bois & un terrain si inégal, que je craignis d'y trouver plus de peine que je ne m'étois imaginé. Je marchai de côté & d'autre avec quelques-uns de mes gens, pendant une partie de l'après-midi. Le soir s'aprochant, je pris le parti de monter sur le sommet d'une colline d'où je découvris non-seulement la Mer qui environnoit l'Isle; mais plusieurs petites Vallées que je n'avois point encore aperçûës. Je n'y avois pas été dix minutes que je vis environ à un mille de distance un homme qui marchoit d'un pas lent vers le fond d'une Vallée. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût celui que je cherchois. J'ordonnai à mes gens de m'attendre, & n'en prenant qu'un pour m'accompagner, je me hâtai d'avancer pour joindre l'inconnu avant la nuit.

J'arrivai auprès de lui sans qu'il se fût aperçu de mon aproche. Il n'étoit plus qu'à deux pas de son logement. Je m'arrêtai pour lui laisser le tems d'y entrer. C'étoit moins un trou, comme nous l'avoit representé le Capitaine Espagnol, qu'une cabane assez commode, quoiqu'elle ne fût composée que de bâtons de bois & de gazons. Je me presentai

presentai aussi-tôt à l'entrée. Sa surprise me parut grande. Cependant sans donner la moindre marque de crainte, il me demanda en Anglois ce qui m'amenoit là, & si je desirois quelque chose de lui. Comme mon dessein étoit de le connoître avant que de lui parler avec ouverture, je me contentai de lui faire une réponse assez honnête, pour l'empêcher de s'allarmer. Il reprit aussi tôt la parole, & il me fit tout à la fois plusieurs questions : Si j'étois Anglois ? Où j'allois ? D'où j'étois parti ? L'ayant satisfait, il parut aprendre avec plaisir que je devois repasser à la Jamaïque, & il me proposa de l'y transporter avec moi dans mon Vaisseau. Cette demande m'étonna beaucoup. Aparemment, lui dis-je, que vous vous lassez de la solitude, & que vous voulez quitter tout-à-fait cette Isle? Oüi, me répondit-il d'un air chagrin. J'y étois venu dans le dessein d'y passer le reste de ma vie ; mais les justes sujets que j'ai de haïr les hommes, ne peuvent l'emporter sur le fond de tristesse & d'ennui qui ne m'abandonne point ici nuit & jour. Je veux quitter l'Isle & retourner en Europe. Le Monde n'est plein que de perfides ; mais puisque c'est un mal nécessaire, il faut prendre patience, & vivre comme on peut parmi eux.

Je le considerois avec attention, pendant qu'il tenoit ce discours. Sa phisionomie étoit assez heureuse ; mais je lui trouvois quelque chose de rude dans le regard, & je ne sentois point cette douce satisfaction que je m'étois promise à le voir. Il étoit pâle, & son

habillement paroiſſoit en fort mauvais ordre. J'ai peine à concevoir, lui dis-je, comment des raiſons qui ne ſont point aſſez fortes pour vous retenir ici, ont pû l'être aſſez pour vous y conduire. Sont elles ſi ſecrettes, ajoutai je, que vous ne puiſſiez m'en rien aprendre ? Il me pria de m'aſſeoir auprès de lui, & ayant paru rêver un moment, il me dit qu'il n'avoit point d'intérêt à me cacher qui il étoit; que je lui paroiſſois d'ailleurs honnête homme, & que le ſervice que j'allois lui rendre en lui donnant le moyen de retourner en Europe, méritoit bien qu'il s'ouvrît à moi avec quelque confiance.

Mon nom eſt célébre, me dit-il ! Je ſuis le Général *Lambert*. Cromwel, qui me devoit toute ſa fortune, & pour qui j'avois tout ſacrifié, m'abandonna ſi perfidement, qu'il n'eût point honte à la fin de m'ôter juſqu'à mes emplois, le prix de mon ſang & de mes ſervices. *Fleetwood* & *Desborough*, qui n'ont jamais été capables de rien entreprendre ſans mes conſeils, & qui ne ſe ſeroient pas ſoutenus un moment ſans mon apui, m'ont trahi encore plus cruellement, & cela dans le tems même que j'expoſois pour eux ma vie & ma fortune. *Ingoldsby*, le plus perfide de tous les ſcélérats, & celui néanmoins de tous les hommes qui me devoit le plus de reconnoiſſance & d'attachement, a porté l'ingratitude & la perfidie, non ſeulement juſqu'à abandonner mes intérêts, mais juſqu'à m'attaquer armes en mains; ſe ſaiſir de ma perſonne, vendre ma tête à *Monk*

pour

pour une somme d'argent, & me charger de fers dans un des plus noirs Cachots de Londres. Vous raconterai je toutes les trahisons particuliéres que j'ai essuyées, de la part de mes Amis, de mes créatures, de mes domestiqûes? J'occuperois aujourd'hui la place de Cromwel, si j'eusse pu mettre dans ceux que j'ai comblez de bienfaits, je ne dis pas un vif sentiment de gratitude, mais ces premiers traits d'humanité, qui doivent du moins empècher de trahir & de perdre ceux à qui l'on doit tout. Misérable que je suis! je n'ai trouvé de fidélité dans personne; ni pour la vertu, ni pour le crime. J'ai été abandonné, trahi, livré, condamné à mort par une sentence cruelle; pardonné ensuite, mais avec des marques si insuportables de mépris & de dedain, que je n'ai pu regarder la vie comme une faveur. Le Roi m'a relégué pour le reste de mes jours dans l'Isle de Guernesey. J'ai balancé si je ne ferois pas mieux de les finir tout-d'un-coup par la mort, que d'aller m'ensévelir dans cette triste retraite. J'étois dans cette incertitude, lorsque j'ai été replongé dans de nouveaux malheurs, par une rencontre qui me cause à present autant de honte, qu'elle m'a causé successivement de plaisir & de douleur.

Etant prisonnier à la Tour, continua Lambert, j'avois lié une intime connoissance avec *Venables*, qui y avoit été renfermé à son retour de la Jamaïque. Quoique cette expédition eût réüssi heureusement, & qu'il eût soumis cette Isle à l'Angleterre, le Protec-

teur eut moins de joïe de cet avantage, que de reſſentiment de ce que Venables avoit manqué une entrepriſe plus conſidérable ſur l'Iſle d'Hiſpaniola. Les meſures que Cromwel avoit priſes lui-même à Londres pour la conquête de cette Iſle, lui avoient paru ſi infaillibles, que ne pouvant en attribuer le mauvais ſuccès qu'à l'imprudence de Venables qu'il avoit choiſi pour les exécuter, il le fit mettre à ſon retour dans une étroite Priſon, où il demeura juſqu'au rétabliſſement du Roi. Ayant eu le même ſort quelque-tems après, & la liberté de nous voir ne nous étant point refuſée, j'apris de lui-même les cauſes ſecrettes qui avoient fait échoüer ſon deſſein. Il étoit parti d'Angleterre avec cinq mille hommes; & quoiqu'il eût reçu les ordres du Protecteur, il les ignoroit encore, parce qu'ils étoient renfermez dans un Papier cacheté qu'il ne devoit ouvrir qu'à une certaine hauteur. La Flotte Angloiſe rencontra, peu de jours après ſon départ, un Vaiſſeau Eſpagnol qui faiſoit la même route, & s'en étant emparée, Venables y trouva une jeune Eſpagnole toute charmante, qui retournoit à S. Domingue où elle étoit née. Il la vit. Il l'aima: Sa paſſion devoit être vive en naiſſant, puiſqu'ayant ouvert à peu près dans le même-tems le Papier cacheté du Protecteur, & y ayant trouvé l'ordre de ſe rendre maître d'Hiſpaniola, en commençant par S. Domingue qui en eſt la Capitale, il n'eut point la force de cacher à ſa Maîtreſſe le deſſein de cette Expédition. Cette Fille étoit adroite.

adroite. Elle ſçut profiter de la foibleſſe de Venables, pour lui faire trahir ſon devoir. Il eſt vrai qu'elle en fut le prix ; & que ſoit par reconnoiſſance pour un tel ſacrifice, ſoit par zèle pour ſa Patrie dont elle ſe crut obligée d'empêcher la ruïne, même aux dépens de ſon honneur, elle ſe livra entiérement à ſon Amant, lorſqu'il eut exécuté ſa promeſſe. Venables négligea donc, ſous divers prétextes, de ſuivre le plan tracé dans le Papier de Cromwel. Il fit ſa deſcente ſi loin de S. Domingue, qu'avant qu'il put ſe mettre en état de l'attaquer, les Eſpagnols eurent le tems de ſe fortifier aſſez pour rendre tous ſes efforts inutiles. Il n'en fit même que de très-foibles, & ſeulement pour déguiſer le motif de ſa conduite. La conquête de la Jamaïque lui coûta enſuite d'autant moins, qu'il y porta toute ſon ardeur, comme s'il eût eſpéré de juſtifier par-là ce qui venoit de lui arriver à S. Domingue. Mais il avoit affaire à un Maître dont le foible n'étoit pas de ſe laiſſer tromper facilement, & qui, ſans connoître le fond du myſtére, lui fit payer ſa faute par la perte de ſa liberté. Cependant ſon Eſpagnole, qu'il avoit amenée en Angleterre, le conſoloit de cette diſgrace. Il la mit pendant ſa captivité entre les mains de quelques perſonnes de confiance, qui la lui reſtituérent fidèlement. Etant ſorti de Priſon, il ſe retira avec elle dans une maiſon de campagne, où elle n'étoit vûë que de lui. Je ne ſçai ſi cette dangereuſe Créature ſe laſſa de la contrainte, ou ſi elle penſoit dès-lors à ſe procurer les

moyens de retourner dans sa Patrie ; mais je n'eus pas de peine à reconnoître, lorsque je la vis pour la premiére fois, que son attachement pour Vénables étoit fort refroidi. Ce fut après que j'eus obtenu grace du Roi, qui changea ma Sentence de mort en un Bannissement perpétuel. J'étois encore sous la garde d'un Messager d'Etat ; mais j'avois la liberté de visiter mes connoissances. J'allai voir Venables à sa Campagne. Je fus charmé de sa Maîtresse. Elle s'aperçut de mes sentimens, & me jugeant propre, aparemment sur la connoissance qu'elle avoit de l'état de ma fortune, à la servir dans le dessein de quitter l'Angleterre, elle ménagea si adroitement la disposition où je ne lui cachai point que j'étois pour elle, qu'elle fit de moi une dupe des plus aveugles & des plus crédules. Je dois confesser à ma honte, que j'y allois de la meilleure foi du monde. Elle m'avoit paru infiniment aimable. Moins accoutumé aux plaisirs de l'Amour, qu'aux intrigues de l'ambition & aux exercices de la guerre, je fus flâté de la trouver si facile à m'écouter. Je devins amoureux jusqu'au transport, & je remerciai la fortune, qui me préparoit une consolation si douce, après m'avoir si cruellement maltraité. Mon premier dessein fut de lui proposer de me suivre à Guernesey. Mais elle eut l'adresse de me persuader, que nous serions plus agréablement & avec plus de sûreté à S. Domingue. Je ne m'oposai que foiblement à ce projet. J'étois enyvré d'amour : Elle me donna

donna la commiſſion de chercher un Vaiſſeau pour l'Eſpagne. J'en trouvai un qui étoit prêt de faire voile pour Cadix. Nous nous dérobâmes tous deux ſi heureuſement, que nous étions en Mer avant qu'on pût avoir le moindre ſoupçon de notre départ & du côté vers lequel nous devions tourner. Mon artificieuſe Compagne fut complaiſante pour tous mes deſirs. Nous trouvâmes aiſément à Cadix une occaſion favorable pour Hiſpaniola. Nous y arrivâmes ; & dans l'eſpéce d'enchantement où j'étois, il ne me vint pas même une fois à l'eſprit que j'euſſe la moindre défiance à concevoir. Ses Parens la reçurent avec beaucoup de joye. Elle leur aprit publiquement, & en ma préſence, qu'ayant été priſe par les Anglois & menée priſonniére en Angleterre, elle m'avoit l'obligation de ſa liberté. Elle n'ajouta rien, quoique nous fuſſions convenus qu'elle me feroit paſſer pour ſon Epoux, & que je continuerois de vivre avec elle ſous ce titre. Il eſt vrai que ſon ſilence ſur cet article me cauſa quelque chagrin, & que j'attendois le moment de me trouver ſeul avec elle pour lui en faire un reproche ; mais étant encore ſans défiance, je m'imaginai qu'elle vouloit s'expliquer en particulier avec ſa famille, & je m'écartai exprès pour lui en donner l'occaſion. Elle en profita effectivement ; mais ce fut pour me tromper avec la derniére perfidie. Elle confeſſa toute ſon Hiſtoire à ſon Pere & à ſes Freres. Ils prirent enſemble la réſolution de ſe défaire

de moi, de quelque maniére que ce fût, pour enterrer avec moi les avantures de leur Sœur & le deshonneur de leur famille. Je ne parle point de leur dessein par conjecture, c'est d'eux-mêmes que je l'ai apris; & je dois regarder comme un miracle, le bonheur que j'ai eu d'échaper de leurs mains. Le coup se seroit sans doute exécuté la nuit suivante: mais un d'entr'eux ayant sçu heureusement, qu'il devoit partir le lendemain un Vaisseau pour Carthagéne, cette nouvelle leur fit changer de résolution. Ils prirent le parti de m'y faire embarquer, & de m'accompagner eux-mêmes jusqu'à ce Port, où il se trouve continuellement des Vaisseaux pour l'Europe. Leur dessein, en m'accompagnant, étoit d'être sans cesse auprès de moi, pour me forcer au silence jusqu'a ce que j'eusse quitté les côtes de l'Amérique. Ils étoient trois, qui devoient ainsi me servir de Gardes. N'ayant pû me ménager jusqu'au soir un moment pour entretenir ni même voir ma Maîtresse, je commençai à former quelques soupçons sur cette absence affectée. La cause m'en fut expliquée à l'entrée de la nuit, par les trois Freres; & de peur, aparemment, qu'il ne me prît envie de leur donner quelques embarras par ma résistance, ils me déclarérent que la grace qu'ils me faisoient de m'accorder la vie, étoit contraire à leurs premiéres résolutions, & qu'il falloit m'en rendre digne par ma promptitude à me rendre au Vaisseau, & ma facilité

à me laiſſer conduire. Je compris auſſi-tôt, que j'avois été la dupe de la Sœur, & que j'allois être le joüet des Freres ; cependant je fus gardé de ſi proche, que je ne pus rien entreprendre pour ma liberté. On me fit ſortir de la Ville & gagner le Port avant le jour, & l'on mit à la voile preſque auſſi-tôt. Vous pouvez concevoir quelle étoit ma rage. Je priai mille fois le Ciel de nous abîmer en ſortant du Port. Les trois Freres m'obſervoient avec tant de ſoin, qu'il me fut impoſſible de prendre un moment pour me précipiter dans la mer. Ce n'étoit plus l'amour qui me tourmentoit avec cette violence ; c'étoit la honte & le deſeſpoir d'avoir été trompé ſi indignement. Pour comble de malheur, j'entendois à peine quelques mots d'Eſpagnol. Mes guides, à la vérité, ſçavoient parfaitement l'Anglois ; mais j'euſſe ſouhaité de pouvoir m'exprimer dans toutes les Langues, pour me donner la conſolation, lorſqu'ils jugeroient à propos de me laiſſer libre, de publier la vérité de mon avanture, & de deshonorer à jamais l'infâme Créature qui s'étoit joüé de moi avec tant de perfidie. Pendant que j'étois dans ces agitations, un vent d'Eſt aſſez violent écarta notre Vaiſſeau de la route. Les trois Freres qui affectoient de me traiter avec une grande apparence d'honnêteté, me firent remarquer quantité de petites Iſles dont cette mer eſt parſemée. En me montrant celle-ci, ils racontérent l'Hiſtoire d'un certain Serrano qui y a vécu long-tems dans la ſolitude,

& ils ajoutérent à leur recit des particularitez si interressantes de la bonté de l'air & du terroir, qu'ils me firent naître tout-d'un-coup l'envie de m'y retirer comme dans un azyle. Je ne balançai point à leur en faire la proposition. Ils n'avoient point d'intérêt qui dût les empêcher d'y consentir. J'obtins du Capitaine, par leur moyen, permission d'y passer dans la chaloupe. Jamais résolution ne fut prise avec tant d'ardeur, & exécutée avec tant de courage. A peine consentis-je à recevoir quelques provisions, qui m'étoient néanmoins nécessaires jusqu'à ce que je pusse acquérir un peu de connoissance des lieux, & me mettre en état de ne devoir plus mes alimens qu'à la Nature. Je vis partir ceux qui m'avoient amené dans la chaloupe, sans daigner les regarder & leur dire adieu. Périsse toute la race perfide des hommes, m'écriai-je vingt fois dans le transport de haine dont j'étois animé contre le genre humain ! Périssent toutes les parties habitées de la Terre, puisqu'elles ne contiennent que des traîtres & des ingrats ! Je vivrai seul ici. Je n'y serai trahi de personne. Dans quel autre lieu irai je chercher plus de repos & de consolation ? L'entrée de ma patrie m'est fermée pour toujours. L'Isle de Guernesey, dont on me permet le séjour, vaut-elle le chemin qu'il faudroit faire pour m'y rendre ? Je pourrois peut-être me faire valoir dans quelque Cour étrangére, & m'y procurer honorablement de l'emploi dans les Armes ; mais que

de

de contraintes & de grimaces pour m'y concilier des Amis & des Protecteurs ? Et puis, ne trouverai-je point de tous côtez des hommes, c'est-à-dire, des perfides & des scélérats, dont le commerce m'est odieux, & avec lesquels je n'ai jamais goûté de satisfaction sincére, même en marchant sur leurs traces, & m'efforçant de leur ressembler ?

Ces réflexions, ajouta Lambert, ont été assez fortes pour me soutenir ici pendant quelques mois, contre l'ennui de la solitude & les miséres de l'état où vous me voyez. Mais je confesse que ma patience n'est plus égale dans tous les momens du jour. Je ne trouve point assez de ressources dans moi-même, pour remplir continuellement le vuide de mon imagination, & pour fixer cette activité inquiéte qui me fait sentir sans cesse que mon cœur a quelque chose à desirer. Un heureux hazard m'a procuré des Livres, mais si vous songez que la Guerre & les affaires politiques ont toujours fait ma principale occupation, vous ne serez pas surpris que j'aye peu de goût pour les Sciences, & que je lise peut-être les meilleures choses du monde, sans les connoître, ou du moins sans les sentir de cette maniére qui attache l'esprit & qui satisfait le cœur. Ainsi vous me ferez une extrême faveur, si vous consentez à me recevoir avec vous pour passer à la Jamaïque. J'ai dessein de me rendre de-là au lieu de mon exil. Je sçai que j'y trouverai des hommes. Ils me persécuteront. Ils me trahiront encore. Mais après les effets

que je reſſentis de leur fureur, il me ſemble que je dois moins les apréhender. Je les connois. Leur malignité ne ſurpaſſera point mon attente.

Quoique Lambert ne m'eut point fait ce recit ſans émotion, il s'en falloit beaucoup qu'elle aprochât de celle que je ſentois en l'écoutant. Son nom ſeul m'àvoit d'abord glacé le ſang. Je ne ſçavois que trop, qu'il avoit été un des principaux Miniſtres des injuſtices de mon Pere ; & s'il n'étoit pas du nombre de ces Parricides qui prononcérent la Sentence de notre malheureux Roi, perſonne n'ignore qu'il avoit eu beaucoup de part à ce crime, par ſes inſinuations & ſes conſeils. Loin donc de ſentir croître le premier penchant qui m'avoit fait prendre intérêt à ſa mauvaiſe fortune, j'eus beſoin de plus d'un effort pour modérer d'abord mon indignation & retenir les mouvemens de ma haine. Cependant, le recit de ſes malheurs & de ſes peines cauſa enſuite dans mon cœur un combat de quelques momens. Ce que je ne me ſentois pas porté à faire par inclination, la pitié l'auroit peut-être produit, ſi j'euſſe pu m'aſſurer que ſon horreur pour l'ingratitude & la perfidie lui fût venuë d'un ſentiment de vertu, & de quelque goût pour le bien. Il eſt homme, diſois-je ; il eſt dans l'infortune ; deux titres qui lui donnent droit à ma compaſſion & à mon ſecours. S'il s'eſt écarté long-tems de ſon devoir, il peut arriver qu'un heureux repentir l'y raméne, c'eſt un effe tque les

les disgraces qu'il a essuyées doivent produire naturellement. Etant occupé en partie par ces réflexions, dans le tems même que j'étois attentif à son discours, je ne pouvois avoir qu'un air extrêmement rêveur & apliqué. Il s'en aperçut en finissant, & il me demanda avec inquiétude ce que je pensois de son sort & de son recit.

Je le regardai fixement, & je ne pris la parole qu'après avoir cherché mes expressions pendant quelques momens de silence. Lambert, lui dis-je d'un ton ferme, vous avez manqué de prudence. Votre intérêt demande que vous cachiez soigneusement votre nom, qui n'est propre qu'à inspirer de l'horreur à tous ceux qui vous connoîtront. Croyez-moi; il est de mauvaise grace de se plaindre des hommes & de les traiter de perfides, lorsqu'on a vos crimes à se reprocher. Ecoutez, ajoutai-je; vous ne sçavez pas à qui vous vous êtes ouvert. Tout autre que moi, avec autant de détestation que j'en ai pour vos attentats & ceux de vos semblables, ne balanceroit peut-être pas à se servir de l'occasion & du pouvoir que j'ai ici, de délivrer la Terre d'un homme aussi méchant que vous. Mais le Roi vous a pardonné, c'est au Ciel maintenant à vous punir. Je souhaite qu'un prompt repentir vous fasse éviter ses châtimens. Retournez en Europe, & vivez-y, s'il se peut, en honnête homme. Je vous accorde volontiers le passage jusqu'à la Jamaïque.

Il étoit d'un caractére brusque & violent.

Cette

Cette réponſe le mit preſque en fureur. Ses yeux étincelérent. Qui que tu ſois, me dit-il avec une fierté extrême, tu es un lâche, de m'inſulter dans l'état où je ſuis. Je ſuis ſeul, & ſans armes. Tu es armé, & bien accompagné. Prie le Ciel de ne me rencontrer jamais dans un autre lieu. Il me preſſa enſuite de ſortir de ſa cabane, en ajoutant, qu'il périroit plûtôt que de m'avoir obligation, & que je pouvois quitter l'Iſle ſans le troubler davantage. Lambert, repris-je d'un ton paiſible, je n'ai pas eu deſſein de vous faire inſulte. Je vous ai dit naturellement ce que je penſe de votre conduite paſſée; & je ne m'exprimerois pas avec moins de liberté quand vous feriez encore en Angleterre, avec la même puiſſance, & à la tête d'une Armée. Vous dévriez regarder ma ſincérité comme une faveur, puiſqu'après le reproche que je vous ai fait de vos crimes, elle m'a porté à faire auſſi des vœux pour votre changement. Ne vous emportez point mal-à-propos, & ſi vous vous ennuyez du ſejour de cette Iſle, profitez de l'occaſion d'en ſortir, comme vous l'avez ſouhaité. Son orguëil ſe trouva ſi bleſſé de me voir continuer à lui parler ſur ce ton, qu'il paroiſſoit prêt à crever de rage. Il ſortit bruſquement de la cabane, en jurant qu'il ſçauroit quelque jour me rencontrer dans un autre état; & me faire payer cher mes injures. Je ne fis point d'effort pour le rapeler. Je quittai moi-même ſa demeure, je rejoignis mes compagnons. Il me ſembla que j'avois

j'avois fait assez pour un homme de cette sorte, en consentant à le prendre dans mon Vaisseau, & à le conduire à la Jamaïque.

Cependant, pour remporter du moins quelque fruit de mon voyage, je continuai de visiter l'Isle, sur-tout du côté du midy, où j'étois bien aise de vérifier par mes propres yeux une partie de ce qu'on m'avoit raporté à l'occasion de Sir George Aiskew. La nuit n'étoit pas assez obscure, pour m'empêcher d'apercevoir tout ce qui pouvoit s'offrir d'extraordinaire. Je côtoyai long-tems le rivage qui répond à la côte de Nicaragua. Je n'y aperçus point de flâmes, ni rien qui ressemblât à l'effrayante description qu'on m'avoit faite de cette partie de l'Isle. Seulement je vis sur le revers d'une colline, un mélange de blancheur & d'obscurité, qui a peut-être une aparence de flâmes & de fumée pour ceux qui passent pendant la nuit dans ces mers, sans s'aprocher de l'Isle. Quoique ce spectacle n'eut rien de fort extraordinaire, nous marchâmes droit à la colline, pour en découvrir la cause. La blancheur nous paroissoit augmenter à mesure que nous avançions. Il se trouva à la fin, que ce n'étoit qu'un fond de terroir gras & bitumineux, qui n'étoit couvert d'herbe en nul endroit, & qui étoit comme divisé d'espace en espaces par des fosses fort profondes. Quelque claire que fut la nuit, nous ne pûmes connoître parfaitement ce que c'étoit que ces fosses, & nous résolumes d'attendre le

jour

jour pour nous en éclaircir. Nous paſſâmes le reſte du tems à nous repoſer dans une Prairie. Le jour étant arrivé, nous remarquâmes diſtinctement qu'il ſortoit de la fumée de pluſieurs de ces ouvertures, & que le fond en étoit noir & ſec, comme l'eſt un lieu où le feu a paſſé. Elles avoient trop de profondeur, pour être examinées davantage; mais je conjecturai que, ſoit que le feu du Ciel fut tombé ſur cette terre graſſe & l'eut enflâmée, ſoit que la chaleur fût venuë de quelque cauſe inteſtine, il y avoit eu dans cet endroit une violente inflammation; ce qui ſervoit à expliquer, du moins en partie, l'avanture de Sir George Aiskew.

Etant retourné au Vaiſſeau, la premiére choſe que j'apris de mes gens, fut qu'il venoit de leur arriver un Etranger, qui avoit demandé d'abord où j'étois, & qui ne me trouvant point de retour, les avoit prié de le recevoir à bord pour paſſer à la Jamaïque. C'étoit le Général Lambert. On me dit qu'il s'étoit retiré dans un coin du Vaiſſeau, où il étoit à rêver ſeul, d'un air chagrin; & qu'il n'y avoit parlé à perſonne, excepté pour s'informer en peu de mots qui j'étois, & quel deſſein m'avoit amené à Serrane. Mais les Eſpagnols auſquels il s'étoit adreſſé n'étant point dans le ſecret de mes affaires, n'avoient pu l'éclaircir qu'en général ſur ma patrie & ſur mes liaiſons avec le Gouverneur de l'Iſle de Cuba. Je jugeai que malgré tout ſon reſſentiment, il avoit fait des réflexions qui avoient refroidi ſon humeur boüillante,

lante; & qu'il aimoit mieux m'avoir l'obligation de ſon paſſage, que de manquer cette occaſion de quitter la ſolitude. Je réſolus non-ſeulement de ne pas m'y opoſer & de le faire traiter avec honnêteté; mais de lui épargner même la confuſion de reparoître devant moi, en évitant de le voir juſqu'à Port-Royal. Je donnai ordre à quelques-uns de mes gens de prendre ſoin de lui & de lui offrir toutes ſortes de ſecours & de rafraîchiſſement. Il n'accepta que le néceſſaire, & il continua de garder un profond ſilence. Après avoir employé une partie du jour à viſiter toutes les parties de l'Iſle, nous nous remîmes en mer. Le vent nous reconduiſit heureuſement à la Jamaïque. Comme nous touchions à terre, & que l'Equipage commençoit à débarquer, Lambert me fit demander un moment d'entretien particulier dans ma chambre. J'y conſentis volontiers. Il me plaiſanta d'un air honnête. Le ſervice, me dit il, que vous venez de me rendre en m'accordant le paſſage, me fait oublier la maniére dure & offenſante dont vous m'avez traité. Je ne ſçai quelle raiſon vous avez eu de le prendre ſur ce ton avec moi qui ne vous connois point, & qui ne vous découvrois mon nom & mes malheurs que pour m'attirer votre ſecours & votre compaſſion. Cependant, je vous quitte ſans reſſentiment, & je ſerois même ravi de pouvoir vous marquer de la reconnoiſſance. Ce diſcours, qu'il me fit avec beaucoup de douceur, me rendit incertain

pendant

pendant quelques momens de la maniére dont je devois lui répondre : mais enfin je conclus après un peu de réfléxion, qu'il y avoit trop peu de fond à faire sur un homme de son caractére, pour en attendre des sentimens constans de vertu, & par conséquent, pour prendre un intérêt particulier à ce qui le touchoit. Ainsi, sans entrer dans la moindre explication, je me contentai de l'assurer que je ne lui souhaitois point de mal, & que j'étois même disposé à lui continuer mes services. Le seul que je vous demande, reprit-il, est de ne révéler ici mon nom à personne, & d'ordonner la même chose à ceux de vos gens qui peuvent le connoître. Je le lui promis, & nous nous séparâmes. Je ne l'ai pas vû depuis : mais j'aprens dans le tems même que j'écris ces Mémoires, qu'il est à Guernesey depuis long-tems, & qu'il y méne une vie douce & tranquile.

Quoique je n'eusse point de motif particulier qui m'obligeât de repasser par la Jamaïque, je revis avec plaisir Port-Royal, par cette seule inclination qui fait trouver de la douceur à se voir avec ses Compatriotes, & à s'entretenir du Païs où l'on est né. Je n'y avois nulle habitude ; mais plusieurs personnes, ausquelles j'avois eu l'occasion de parler en y passant la premiére fois, me reçûrent encore avec honnêteté. Je ne leur avois apris ni mes desseins, ni ma fortune. Ils me connoissoient seulement sur le raport de mes gens, pour un Anglois qui avoit épousé la Fille du Gouverneur de Cuba.

Cuba. En s'entretenant avec moi, ils me demandérent si je n'avois pas entendu parler de Mylord Axminster. L'émotion que je sentis à ce cher nom faillit d'abord à me faire répondre avec une franchise que je m'étois proposé de ne point avoir. Cependant, m'étant remis avec un peu d'effort, je jugeai à propos, avant que de m'expliquer, de sçavoir de celui qui m'interrogeoit, dans quelle vûë il me faisoit cette question. Il me répondit naturellement, qu'il n'avoit point d'autre vuë que d'aprendre des nouvelles de ce Seigneur, qui avoit fait du bruit en Amérique quelques années auparavant, & qui avoit disparu ensuite, sans qu'on eût pu sçavoir ce qu'il étoit devenu; qu'on s'étoit imaginé qu'il avoit péri malheureusement par les mains des Sauvages; que le Roi, depuis son rétablissement, avoit donné ordre plusieurs fois qu'on le cherchât avec soin; qu'on s'y étoit employé inutilement; que depuis fort peu de tems, c'est-à-dire depuis que j'étois venu à la Jamaïque en allant à l'Isle de Serrane, il avoit passé à Port Royal un Vaisseau dont le Capitaine, qui étoit Anglois, quoique son Equipage fût composé de diverses Nations, s'étoit informé extraordinairement de tout ce qui regardoit ce malheureux Seigneur & quelques Anglois de sa suite; & que n'en ayant pu rien aprendre de certain, il avoit remis à la voile aussi tôt, sans s'expliquer autrement sur le dessein de son voyage.

Je ne crus pas pouvoir douter, après

avoit entendu ce recit, que ce ne fut Madame Lallin qui faisoit chercher Mylord, moi, & toute notre malheureuse Famille. Je m'imaginai même qu'elle étoit dans le Vaisseau dont on me parloit, & que ne nous trouvant point à la Jamaïque, elle auroit tournè aparemment vers l'Isle de Cuba, pour tirer quelque information du Gouverneur, dont elle n'ignoroit pas que Mylord Axminster avoit épousé la Fille. Je me hâtai, dans cette pensée de quitter Port-Royal pour regagner promptement la Havana. Ce devoit être pour moi un sujet de joye infinie, de revoir une Dame que j'avois de véritables raisons d'estimer. Le tems me parut long, dans cette espérance. Enfin nous arrivâmes, & je trouvai que j'étois attendu sur le rivage. Mais par qui? le devinera-t'on? Par mon Frere Bridge, & son ami Gelin. Leur vûë me causa une vive satisfaction. Je ne me souvins nullement de nos démêlez passez, & je fus encore plus éloigné de prévoir les maux qu'ils devoient me causer à l'avenir. Je me livrai au plaisir de les voir & de les embrasser.

Ils étoient arrivez huit jours avant moi, & s'étant fait connoître à mon Epouse & au Gouverneur, ils en avoient été traitez avec beaucoup d'amitié. Ils eurent le tems en marchant par la Ville, de me raconter la conclusion de leurs avantures. C'étoit un mélange de peines & de plaisirs, comme il arrive dans tous les événemens qui dépendent de la Fortune. Ils avoient découvert leur

leur Isle, cet objet de tant de recherches & de desirs; mais ils n'avoient dû ce bonheur qu'à un accident des plus funestes. Après avoir continué leurs courses pendant plusieurs mois depuis notre séparation, ils étoient retournez à Sainte-Héléne, autant par le désespoir de voir toutes leurs peines inutiles, que par la nécessité de renouveler leurs provisions qu'ils avoient eu le tems de consumer. Ils avoient passé l'Hiver dans le dessein de se remettre en mer au Printems. Lorsqu'ils commençoient à s'y préparer, ils virent un jour arriver dans le Port une Barque de la Colonie, avec un petit nombre d'Habitans qui la conduisoient. Leur joye étant égale à leur surprise, il s'empresserent de leur parler & de leur faire toutes sortes de caresses; bien résolus en même-tems de les observer avec tant de soin, qu'il leur seroit impossible de se dérober, & de cacher leur départ & leur route. Mais ils n'eurent besoin, pour cela, d'adresse ni de précautions. Ces malheureux habitans venoient volontairement découvrir leur demeure, leurs infortunes, & le besoin qu'ils avoient de la charité & du secours du Gouverneur. Une maladie contagieuse qui s'étoit répanduë l'Eté d'auparavant dans la Colonie, en avoit emporté la plus grande partie. A peine étoit-il échapé cent personnes. Ce triste reste n'avoit pas laissé de se roidir contre la crainte & le danger; ils avoient rendu les derniers devoirs à leurs Compagnons, & la force du mal s'étant rallentie

au commencement de l'Hyver, ils avoient eſpéré de pouvoir ſe rétablir peu-à-peu & réparer leurs pertes. Cependant le mauvais état de leurs Terres, qui étoient demeurées ſans culture, l'air de triſteſſe & de ſolitude qui régnoit continuellement parmi eux, mille difficultez preſentes, & des craintes encore plus fâcheuſes pour l'avenir, les avoient enfin portez unanimement à chercher du ſecours au dehors, & à ſouhaiter même d'abandonner tout-à-fait l'habitation. Ce deſir s'étoit fort augmenté par la connoiſſance qu'ils avoient acquiſe de la ſituation de leur Iſle. Ceux qui étoient les dépoſitaires de ce ſecret, avoient été obligez de le communiquer en mourans; & dans le trouble continuel que la preſence de la mort ne pouvoit manquer de cauſer à tout le monde, on n'avoit point gardé les meſures ordinaires pour l'empêcher de ſe répandre. Tout ce qui reſtoit d'Habitans en fut donc bien-tôt informé & l'on vit arriver à la fin, ce que la prudence des Anciens leur avoit fait apréhender dès l'origine de l'établiſſement; c'eſt-à-dire, que la connoiſſance du lieu fit naître l'envie de le quitter.

Pour éclaircir tout ce qu'on a pu trouver d'extraordinaire dans la deſcription que j'ai faite de cette myſtérieuſe Colonie, je dois raporter ici ce que j'en ai vû moi-même en retournant en Europe. La partie méridionale de l'Iſle de Sainte Héléne eſt environnée de Rochers, dont les uns ſont d'une hauteur extraordinaire & bordent ce côté

de

de l'Isle, comme autant de remparts ; les autres ne paroissans qu'à fleur d'eau, en défendent l'aproche aux grands Vaisseaux, & ne la permettent pas même aux plus petites Barques, si ceux qui les conduisent ne connoissent parfaitement les détours & les passagesr. C'est ce qui a fait que cette côte, qui d'ailleurs n'a rien d'agréable en aparence, a été négligée long-tems par les habitans de l'Isle. C'étoit d'abord des Portugais. Ils étoient en petit nombre, & ils n'avoient qu'un très.médiocre établissement dans la partie qui regarde le Nord. Mais ce qui est singulier, c'est que des roches escarpées, qui bordent l'Isle au Midy, renferment dans leur sein une Plaine qui n'a pas moins de cinq ou six lieuës de longueur ; & que l'environnans aussi-bien du côté de la Terre que de la Mer, ils la dérobent aux regards non-seulement de ceux qui s'aprochent par mer en venans du Midy, mais de ceux mêmes qui habitent le Corps de l'Isle & ausquels il peut prendre envie d'en faire le tour. Ceux ci, qui aperçoivent les rochers qui sont entr'eux & la Pleine, s'imaginent qu'ils sont au bout de l'Isle, & que c'est la mer qui se trouve de l'autre côté. Les autres, au contraire, croyent que les rochers qu'ils aperçoivent du côté de la mer, bornent la partie de l'Isle qui est connuë & habitée. Ainsi, de l'un & de l'autre côté, ce sont des rochers différens qu'on aperçoit, au milieu desquels est située la Plaine dont je parle, & que leur hauteur escapée fait prendre

dre pour une même maſſe, quoique le terrain qu'ils contiennent intérieurement ait plus de trois lieuës de largeur.

Cet eſpace de terre, ſi bien caché, & défendu ſi heureuſement par la Nature, eſt le lieu même où la Providence avoit conduit les Rochelois, & auquel Bridge donne dans ſa relation le nom d'Iſle de la Colonie. On conçoit à preſent comment les Habitans de cette retraite paiſible y avoient pu paſſer tant d'années ſans être connus de leurs voiſins, & ſans ſçavoir eux-mêmes que leur demeure faiſoit partie de l'Iſle de Sainte-Héléne. Ce ſecret, après avoir été découvert par Drington, s'étoit conſervé parmi un petit nombre d'Anciens qui l'avoient gardé religieuſement, juſqu'à ce que le deſordre cauſé par le mal contagieux avoit ſervi inſenſiblement à le faire révéler. Les habitans que la peſte avoit épargnez, ne purent ſçavoir long-tems qu'ils avoient d'autres hommes auprès d'eux, ſans ſouhaiter de lier avec eux quelque commerce; & dans l'embarras où ils ſe trouvoient par la mort de leurs Compagnons, l'ennui ayant bien tôt ſuccédé à la ſatisfaction qu'ils avoient goûtée pendant tant d'années dans leur ſolitude, ils prirent enfin le parti de faire avertir le Gouverneur de Sainte-Héléne par leurs Députez, du beſoin qu'ils avoient de ſon ſecours.

Si le premier mouvement de mon Frere & de ſes deux amis les avoit portez à ſe réjoüir à la vûë de ces Députez, l'étrange nouvelle de la ruïne de la Colonie leur inſpira d'au-

tres

tres ſentimens. A peine oſérent-ils s'informer ſi leurs Epouſes étoient du malheureux nombre de ceux qui avoient péri. Le tendre Bridge craignoit cet éclairciſſement, comme l'arrêt de ſa mort. Il ſe trouva néanmoins, par une favorable diſpoſition du Ciel, que la plus grande perte tomba ſur celui qui étoit le plus capable de la ſuporter. Je veux dire que Gelin fut le ſeul qui eût perdu ſon Epouſe. Mon Frere ſe fit répéter cent fois que ſa chére Angélique étoit vivante, qu'il la reverroit, qu'il la poſſéderoit librement. Johnſton ſe livra au même plaiſir. Leur joye ne fut troublée qu'en aprenant la mort de Madame Eliot, de l'aînée de ſes Filles, & de quantité d'autres perſonnes qui leur étoient chéres. Les trois jeunes Infidèles qui avoient trahi leurs Epouſes & leurs Compagnons, étoient morts auſſi. Gelin fut d'abord affligé juſqu'au tranſport : mais graces à ſon caractére, qui le rendoit auſſi peu capable d'une longue douleur que d'une douleur modérée, il ſe conſola aſſez-tôt pour empêcher ſes Amis d'apréhender les ſuites de ſon deſeſpoir. L'impatience de Bridge lui permit à peine d'attendre que les Députez euſſent fait leurs propoſitions au Gouverneur. Il contribua beaucoup à les faire écouter favorablement. Tout ce qu'ils demandoient leur fut accordé. Une partie des Habitans de Sainte-Héléne ſe mit dans des Barques pour les accompagner à leur retour, & la curioſité porta le Gouverneur même à les ſuivre. Ils trouvérent encore

dans les miſérables reſtes de la Colonie, aſſez d'ordre & de traces de l'ancienne diſcipline, pour ne les voir qu'avec admiration. L'arrivée imprévuë de mon Frere & de Johnſton combla de joye leurs Epouſes. Il n'y avoit plus de Miniſtre ni de farouches Anciens, qui puſſent s'opoſer à leur bonheur. L'amour, la vertu, & même la fortune s'unirent pour les récompenſer & leur faire oublier leurs peines. Heureux Epoux! qui virent enfin leur tranquilité ſolidement établie pour durer ſans interruption juſqu'à la mort.

Le Gouverneur ayant offert à tous les Habitans de la Colonie de les faire tranſporter avec tous leurs biens dans l'autre partie de l'Iſle, pour ne compoſer qu'un même Corps avec ceux qui étoient ſous ſon Gouvernement, ils y conſentirent, & l'on travailla auſſi tôt à ce changement. Ils partagérent avec égalité l'argent qui étoit en dépôt dans le Magaſin. Ce treſor étoit ſi conſidérable, que chacun eut dequoi mener une vie douce & commode. Cependant ils firent réflexion qu'étans Proteſtans, il leur ſeroit peut être difficile de vivre long-tems en paix avec les Portugais, qui ſont, comme on le ſçait, le Peuple le plus intolérant de la Communion Romaine. Une ſage prévoyance de ce qu'ils avoient à craindre pour l'avenir, les porta à prier le Gouverneur de leur accorder à quelque diſtance de ſon habitation, un endroit commode pour en former eux-mêmes une nouvelle. Ils s'engagérent

gérent à le reconnoître pour leur chef, à condition qu'il les laiſsât libres dans l'exercice de leur Religion, & qu'il leur accordât tous les Priviléges des autres Habitans de l'Iſle. Cet accord fut conclu de part & d'autre avec ſerment ſolemnel. Quelques Anglois qui étoient mêlez avec les Portugais, s'unirent à leurs Compatriotes pour jetter les Fondemens d'une nouvelle Ville. Elle prit en peu de tems une forme réguliére, & elle s'eſt depuis augmentée conſidérablement par la jonction d'un grand nombre d'Anglois & de François réfugiez. Mon Frere y fixa ſa demeure avec ſes deux Amis. Ils y paſſérent plus d'un an, pour ſe remettre de leurs fatigues, & s'accoutumer tranquilement à leur bonne fortune. Mais l'excélent naturel de mon cher Frere ne lui permit pas d'oublier tout-à-fait que j'étois moins heureux que lui. L'état où il m'avoit laiſſé à la Havana venoit ſans ceſſe à ſa mémoire, & troubloit ſon repos. Si l'intérêt de ſon Epouſe & celui de ſon propre bonheur lui avoit fait négliger le mien dans un tems où il étoit en effet auſſi à plaindre que moi, il revint naturellement à ſentir que j'étois ſon Frere, & que j'avois quelque droit à ſon ſecours. Ayant communiqué à Gelin la réſolution où il étoit de me chercher, ou du moins d'aller juſqu'à l'Iſle de Cube pour s'informer de ce que j'étois devenu, il l'engagea à ſe faire le compagnon de ſon voyage. Il pria Johnſton de ſe charger pendant ſon abſence du ſoin de ſon Epouſe & de ſa

 Fille,

Fille, & montant ſur le même Vaiſſeau dont il s'étoit ſervi ſi long-tems dans ſes courſes, il ſe rendit droit à la Jamaïque, & de-là à la Havana.

Sa preſence m'avoit pénétré de joye : ſon recit excita ma plus vive reconnoiſſance. Non-ſeulement je retrouvois une perſonne de mon ſang, moi qui étois accoutumé à me regarder comme une branche détachée & ſans racine, qui ne tenoit à rien ſur la Terre, du moins par les liens de la nature; mais j'acquérois, ſans m'y être attendu, ce que je deſirois avec tant d'ardeur, & ce que je venois de chercher inutilement à Serrane; un Ami, un Compagnon de fortune, un témoin de ma conduite & de mes ſentimens, un Confident de mes plaiſirs & de mes peines. Je lui marquai toute la ſatisfaction que ces deux penſées devoient m'inſpirer. Vous ne me quitterez plus, lui dis-je en le ſerrant tendrement; ou ſi quelque néceſſité vous apelle ailleurs, vous ſouffrirez que je vous y accompagne. Vous êtes mon Frere : mais je ſens que vous m'allez être encore quelque choſe de plus précieux & de plus tendre; vous ſerez mon cher & fidèle Ami. La fortune me traitera comme il lui plaira : mais elle n'a rien que j'apréhende : ſi elle me laiſſe à preſent tout ce que je poſſéde. En effet, mon cœur étoit ſi content, & mon imagination ſi agréablement remplie, que je dois compter ce moment pour un des plus tranquiles & des plus heureux de ma vie. En un inſtant d'attention, je

je réünis dans le même point de vuë toutes les circonstances de mon bonheur, & je m'attachai avec complaisance à les considérer. J'avois mon aimable Frere dans mes bras, j'allois me retrouver dans ceux de mon Epouse; les souvenirs les plus affligeans du passé ne pouvoient tenir contre l'émotion d'un plaisir si vif & si present. Il n'y manquoit que d'avoir ma Belle-sœur à la Havana; non-seulement pour la satisfaction que j'attendois de sa presence, mais parce que je prévoyois que mon frere s'ennuyeroit bientôt de vivre sans elle, & qu'il se hâteroit de nous quitter pour retourner à Sainte-Héléne. Cette réflexion me porta à lui proposer de faire partir sur le champ quelque personne de confiance sur le Vaisseau qui m'avoit aporté. Il n'eut pas de peine à se laisser persuader de changer de demeure, & de s'établir avec nous à la Havana: mais je ne pus l'engager à se reposer sur un autre du soin d'y amener son Epouse. Il me témoigna qu'il étoit absolument résolu de se remettre en Mer quelques jours après, & d'aller chercher lui-même sa famille à Sainte-Héléne.

Fanny avoit été charmée de le voir. Elle le fut encore plus de l'espérance d'avoir bientôt ma Belle-sœur auprès d'elle. Cependant, je formai un dessein qui l'affligea. Ce fut d'accompagner Bridge dans son voyage. L'habitude où j'étois de voyager & de traverser les Mers, me faisoit compter la distance des lieux pour rien. Mon Epouse étoit

en fureté à la Havana. Quelques mois d'absence ne pouvoient fervir qu'à nous faire trouver de nouvelles douceurs à nous revoir. Faits comme nous fommes, nous avons befoin quelquefois de ce préfervatif contre le refroidiffement de l'amour. J'avois fait cette réflexion plufieurs fois. Le fond des fentimens ne s'éteint jamais dans un cœur naturellement tendre & conftant ; mais la familiarité avec ce qu'on aime ; & l'habitude continuelle de fe voir, fait perdre tôt ou tard à l'amour quelque chofe de fa vivacité. Un peu d'art l'empêche de s'endormir ; & ce fecours qu'un homme qui penfe peut tirer de fon efprit pour nourrir fes fentimens, le rend plus capable que le commun des hommes ; d'une paffion forte & durable. S'il entroit un peu d'expérience dans ce raifonnement, elle ne m'étoit pas venuë de la moindre diminution de ma tendreffe pour Fanny : mais j'avois remarqué que ces petits ménagemens que j'apelle art dans un Amant qui raifonne, avoient fervi plus d'une fois à redoubler fon ardeur & la mienne ; & je concluois que ce qui pouvoit caufer quelque augmentation dans une paffion telle que la nôtre, devoit être capable à plus forte raifon de l'empêcher de s'affoiblir.

Il m'arrivoit fouvent, par exemple, de paffer la plus grande partie du jour au milieu de mes Livres, & de n'admettre perfonne dans cette folitude. L'image de Fanny me revenoit alors cent fois. J'aurois fouhaité d'être auprès d'elle. Il me manquoit quelque

chofe.

chofe pour être dans une fituation tranquile. J'obtenois fur moi néanmoins de me faire cette violence. Mais lorfque j'avois rempli le tems que je m'étois propofé de paſſer à l'étude, je retournois à elle avec tous les empreſſemens de l'amour, & je trouvois un goût plus délicieux que jamais à la careſſer & à l'entretenir. Elle ne me cachoit point qu'elle éprouvoit la même chofe: j'apercevois moi-même le renouvellement d'ardeur qui fe faifoit dans fes fentimens. Elle fe plaignoit avec une grace charmante de la dureté que j'avois de m'éloigner d'elle, pour m'enféve-lir dans mon Cabinet. L'ennui qu'elle fentoit hors de ma prefence, lui fit defirer d'être avec moi dans les tems mêmes que j'étois réfolu d'employer toujours aux occupations de l'efprit. Je ferai dans votre chambre, me dit-elle, je ne vous cauferai pas le moindre trouble; j'y ferai tranquile, occupée à lire un bon Livre, ou à faire quelque ouvrage de main. J'y confentis. Mais je m'aperçus bientôt que fa prefence n'étoit point compatible avec l'aplication que demande l'étude. Au moindre mouvement qu'elle faifoit, mes yeux fe tournoient comme naturellement vers elle. Elle demeuroit fans parler; mais un regard, un fouris me caufoit plus de dérangement & de diſtraction, que n'auroit fait le bruit d'une Compagnie nombreufe. Quelquefois je n'étois pas le maître de demeurer aſſis fur ma chaife, & d'arrêter le mouvement qui me portoit à m'aller placer auprès de la fienne. Elle en paroif-

ſoit pénétrée de joye, & elle me reprochoit en riant cet excès de foibleſſe, qui deshonoroit, diſoit elle, la Philoſophie. Le reſte du tems ſe paſſoit enſuite en tendreſſes & en badinages.

Dans le fond je ne pus réfléchir ſérieuſement ſur ce mélange bizarre d'occupations graves & badines, ſans en reſſentir quelque honte. L'objet de mes études étoit ſi ſérieux, qu'il méritoit d'être reſpecté, même par l'amour. Je priai inſtamment Fanny de demeurer deſormais dans ſon apartement, & de me laiſſer ſuivre mon premier ordre de conduite. Elle ne me l'accorda qu'avec peine. Son dédommagement fut de venir de tems en tems dans mon Cabinet, où elle me promettoit en entrant de ne demeurer qu'un inſtant. Mais elle s'y oublioit des heures entiéres, ſoit à s'amuſer autour de moi avec mes papiers & mes Livres. Enfin j'eus aſſez de force pour lui dire un jour que je voulois abſolument être tranquile, & qu'elle me chagrinoit de me troubler ſi ſouvent. Je ne ſçai ſi mon air fut aſſez ſérieux pour lui faire croire que j'étois effectivement mal ſatisfait; mais ayant demeuré quelque tems ſans me répondre, & me voyant continuer ma lecture ſans lui parler davantage, elle ſortit de ma chambre en ſilence pour ſe retirer dans la ſienne. Je ne fis attention qu'un moment après, à la maniére dont elle étoit ſortie. J'en eus de l'inquiétude; & la connoiſſant extrêmement ſenſible, je me hâtai d'aller chez elle pour adoucir ce

qu'il

qu'il y avoit eu de trop dur dans mon expression. Je la trouvai assise, la tête apuyée sur sa main, & les yeux tout en pleurs. Elle s'efforça de prendre une autre contenance en m'apercevant, mais lorsque je lui eus expliqué que c'étoit la crainte de l'avoir offensée qui m'amenoit, elle ne put arrêter ses larmes qui recommencérent à couler avec abondance. Je la pressai de m'aprendre ce qui pouvoit l'émouvoir jusqu'à ce point. Ce ne fut qu'après de longues instances qu'elle ouvrit la bouche, en baissant les yeux, pour se plaindre de ce que j'étois tout-à-fait changé pour elle, & de ce que je l'aimois si peu, que je trouvois plus de plaisir dans un Livre que dans sa presence & son entretien. Elle ajouta qu'elle ne reconnoissoit que trop, qu'en perdant son Pere, elle avoit perdu le principal lien qui m'attachoit à elle; & que si je la traitois avec cette dureté, je la rendrois la plus malheureuse de toutes les femmes.

Quoique je ne me sentisse point assez coupable pour mériter des reproches si amers, je n'examinai point s'ils étoient justes, & je m'efforçai de la consoler par les plus tendres assurances d'amour & de fidélité. Nous fimes la paix. Loin de lui sçavoir mauvais gré de cette querelle, & d'en prendre sujet d'estimer moins son caractére, je l'expliquai comme l'effet d'une extrême délicatesse de sentimens, qui ne devoit servir qu'à me la rendre plus chére, & à me la faire trouver plus aimable. Je m'accusai même d'avoir

mal conçu jusqu'alors un des principaux devoirs de la vertu & de la sagesse. Le but de mes études devoit être non seulement de travailler à mon bonheur, & à ma perfection, mais de me rendre utile, autant qu'il m'étoit possible, au bonheur des autres; car ces deux obligations touchent presque également un homme raisonnable & vertueux, qui sent qu'il est fait pour la Société, & qu'il se doit par conséquent aux autres presque autant qu'à lui-même. Or quel étrange fruit me proposois je dans mes études, si l'aplication même que j'y aportois, produisoit un effet tout oposé à celui que la raison devoit me faire desirer? J'étudie, disois-je, pour me former à l'humanité, à la douceur, à la complaisance, & le travail par lequel je crois tendre à ce but, m'en écarte lui-même, & me fait commettre ce qui doit servir à me le faire éviter. Il choque mon Epouse, il me rend distrait, farouche, dur même & grossier, puisque j'ai été capable de la traiter si brusquement qu'elle en est touchée jusqu'aux larmes. Je ne suis donc point dans la voye qui conduit à la sagesse & à la vertu; ou plutôt, j'y suis, mais j'y marche mal. Je ressemble à un homme qui chercheroit à plaire, & qui, faute d'art & de ménagemens dans ses soins & ses services, ne réüssiroit qu'à les rendre importuns: il parviendroit ainsi à se faire haïr, par les moyens qui servent à faire aimer.

Mais, indépendamment de ce motif, qui n'étoit tiré que des idées de l'Ordre, & qui

n'agissoit,

n'agiſſoit, ſi j'oſe ainſi parler, que ſur ma raiſon, je n'avois qu'à ſuivre le mouvement de mon cœur, pour me porter à tout ce qui pouvoit plaire à ma chére Epouſe. Je réglai mes études, & la durée de ma ſolitude, de concert avec elle : j'y mis les bornes qu'elle deſira ; & une des principales conditions auſquelles il fallut conſentir, fut qu'elle auroit la liberté d'entrer à toutes les heures dans mon Cabinet, & de me faire mêler un peu d'amour dans mes occupations les plus ſérieuſes. Elle en abuſa ; car telle étoit encore la force de ſa paſſion, qu'elle ne pouvoit être contente un moment loin de moi. Je ne cacherai point, que ma foibleſſe étoit égale pour elle. Je ne l'avois jamais vu ſi charmante. On a dû comprendre, que dans les premiéres années de notre mariage elle étoit dans l'âge le plus proche de l'enfance : ſes charmes étoient encore naiſſans. Mais elle entroit alors dans cette fleur de jeuneſſe, où il ne manque rien à la perfection de la beauté. Ajoutez, que les fatigues qu'elle avoit eſſuyées en Amérique l'avoient extrêmement changée, & que le repos où elle vivoit à la Havana lui rendoit un air d'embonpoint qui relevoit toutes ſes graces. Je l'aimois donc avec plus d'ardeur que jamais. Chére Fanny ! Hélas, je l'aimois plus que moi-même. Pourquoi rougirois je d'une paſſion ſi juſte, & autoriſée de toutes façons par le devoir ? Et comment réüſſirois-je d'ailleurs à exprimer bien tôt l'excès de mon infortune, ſi je ne confeſſois ici celui de mon amour ?

 Cepen-

Cependant, comme je veillois toujours assez sur moi-même pour conserver de la modération dans mes desirs, je ne me livrois pas aux sentimens de ma tendresse presente avec si peu de mesures, que je ne portasse souvent mes réflexions sur l'avenir. Si le cœur de Fanny étoit tel que je le desirois, il falloit, pour le bonheur du mien, qu'il le fut toujours. C'étoit dans cette vuë que je méditois souvent sur la nature de nos inclinations & de nos attachemens, & que mettant mon propre cœur à toutes les épreuves, je tâchois de démêler ce qui étoit capable d'affoiblir ou d'augmenter ses sentimens. Je ne faisois point de découverte, que je ne vérifiasse aussi-tôt par l'expérience. Sans avertir Fanny de mon dessein, j'essayois sur elle, en quelque sorte, l'efficacité de mes remédes, semblable à un Médecin qui feroit son étude continuelle de la santé d'une personne qu'il aime, & qui, sans attendre le tems de la maladie, s'attacheroit à pénétrer le fond de son tempérament, à découvrir de quel côté il peut s'altérer, à lui préparer les potions les plus salutaires, & à lui en presenter quelquefois un leger essai, soit pour s'assurer seulement de l'effet qu'elles peuvent produire au besoin, soit dans l'espérance qu'elles préviendront la naissance du mal, ce qui est encore mieux que de les réserver pour les guérir. J'employois ainsi toute mon attention & mon adresse à chercher ce qui pouvoit fixer l'amour dans le cœur de Fanny. De petites absences, ménagées avec art, m'avoient déja paru d'un

ſecours admirable. J'en avois éprouvé plus d'une fois l'effet, même avant mon voyage de Serrane & l'arrivée de mon Frere. Quoiqu'il ne m'en coutât guéres moins qu'à mon Epouſe pour me réſoudre à ces ſéparations volontaires, j'étois déterminé par la raiſon, & ſoutenu par l'eſpoir d'un redoublement d'amour & de plaiſir, ſur lequel je comptois à mon retour.

Je perſiſtai donc dans la réſolution de partir avec Bridge & Gelin pour Sainte Héléne. Ils paſſérent environ ſix ſemaines à la Havana, au bout deſquelles nous montâmes ſur le Vaiſſeau qui leur apartenoit. J'avois eu ſoin de le faire mettre en ſi bon état, qu'il n'y en avoit point qui valût mieux dans le Port. Sur la route nous relâchâmes à la Jamaïque, uniquement pour aprendre quelque nouvelle de l'Europe. Il y étoit arrivé tout récemment un Vaiſſeau parti de Londres. Je parlai au Capitaine. S'il ne m'aprit rien de fort interreſſant touchant l'Angleterre, il m'entretint du ſujet de ſon voyage, & en m'aprenant qu'il devoit faire voile au premier jour à la Virginie, il me fit naître un deſſein que je dois regarder comme l'époque du plus horrible de tous mes malheurs. Je ne manquai point de m'informer d'abord s'il iroit juſqu'à Powhatan. Il me dit que c'étoit le terme de ſa route. Je le priai inſtamment de demander des nouvelles d'une Dame Françoiſe, nommée Madame Lallin; & s'il la trouvoit dans cette Ville, de lui dire que je faiſois ma demeure

demeura dans l'Iſle de Cube, chez le Gouverneur de la Havana, & que je l'invitois à profiter de la premiére occaſion qui s'offriroit pour m'y venir joindre. Non-ſeulement il ſe chargea volontiers de cette commiſſion, mais il ajouta, qu'il pouvoit lui-même rendre ſervice à cette Dame, en la tranſportant où je ſouhaitois de la voir. Son Vaiſſeau étoit marchand. Il s'étoit défait à la Jamaïque d'une partie de ſa Cargaiſon, & les marchandiſes qu'il aportoit d'Europe n'étant que pour l'uſage de notre Nation, il ſe propoſoit de vendre le reſte dans nos Colonies du Nord. De-là ſon deſſein étoit de revenir, chargé des denrées du Païs, dans le Golfe du Méxique, pour les debiter aux Eſpagnols; & de prendre d'eux de nouvelles marchandiſes qu'il devoit porter en Europe. Cet arrangement étoit ſi favorable pour Madame Lallin, que je ne doutai point qu'elle ne pût être à la Havana, même avant mon retour de Sainte-Héléne. En réfléchiſſant ſur les facilitez de ſon voyage, il me vint à l'eſprit d'accompagner moi-même le Capitaine juſqu'à Powhatan. Je devois aſſez de reconnoiſſance à Madame Lallin pour lui faire cette civilité. Bridge & Gelin ne pouvoient s'offenſer que je les abandonnaſſe pour remplir un devoir ſi juſte. Ma compagnie ne leur étoit d'aucun ſecours, & notre ſéparation ne changeoit rien à la promeſſe qu'ils m'avoient faite de revenir à la Havana. Je leur propoſai mon deſſein. Ils le trouvérent juſte, & ils ne marquérent point

point d'autre peine en me quittant, que celle qu'ils alloient ſentir de mon abſence. Enfin, que dirai je pour juſtifier ce funeſte voyage ? Si tous les événemens ſont conduits par la Providence, de ſorte qu'il n'arrive rien que par ſa direction & par ſon ordre, dois-je donner à mon entrepriſe une autre cauſe que ſa volonté ; & ne dois-je point reconnoître qu'il n'y avoit ni réflexions ni prudence qui puſſent me faire éviter ce qu'elle avoit réſolu ?

Je quittai mes Amis après être convenu avec eux du tems auquel ils tâcheroient de me rejoindre. Je comptois que mon retour ſeroit infailliblement plus prompt que le leur. Je me mis en mer avec joye, me faiſant un plaiſir extrême de la ſurpriſe agréable que j'allois cauſer à Madame Lallin. Mes aveugles deſirs tendoient ainſi à ma perte, car je ne faiſois plus un pas qui ne m'aprochât du précipice. J'allois moi-même allumer le feu qui devoit me conſumer, & cauſer avec ma ruïne celle de mon Epouſe, de mes Amis, & de tout ce qui m'étoit cher. Que je devrois haïr Madame Lallin ! Horrible Furie, dont je devrois déteſter juſqu'au ſouvenir ! C'eſt elle qui m'a perdu. Sans elle, ne ſerois-je pas heureux ? Ma fortune n'avoit-elle pas repris une face riante & tranquile ? Avois-je quelque autre raiſon de craindre qu'elle pût changer ? Hélas ! j'étois ſi ſatisfait de ma condition, que je commençois à perdre le ſouvenir de mes infortunes paſſées ; je ne les voyois déja plus

que

que dans l'éloignement, lorſqu'un tiſon fatal de haine & de diſcorde vint rallumer des flâmes preſque éteintes, r'ouvrir dans mon ame les ſources de la douleur, & joindre à mes anciennes bleſſures des coups ſi terribles & ſi imprévus, qu'ils ont mis dans le même danger, mon bonheur, ma vie & ma raiſon. Cependant, en accuſant cette Dame de tous mes maux, je dois confeſſer qu'elle n'en fut qu'innocemment la cauſe. En quelque endroit du Monde que ſon deſeſpoir & ſon mauvais ſort l'ayent conduite, je lui dois cette juſtice. Elle étoit bonne, douce, obligeante, attachée à ma famille, amie de la paix, & incapable de contribuer volontairement aux malheurs qu'elle m'a cauſez. Elle m'a perdu ſans le vouloir. Mais ſon innocence ne met point de changement dans ma miſére!

Le vent n'ayant pas ceſſé de nous être favorable juſqu'à l'entrée de la Riviére de Powhatan, nous arrivâmes heureuſement dans cette Ville. J'apris du premier venu que Madame Lallin y étoit toujours, & qu'elle y avoit vécu juſqu'alors fort honorablement. Je me fis conduire ſur le champ à ſa maiſon. Mon arrivée lui cauſa une des plus grandes joyes qu'elle eût jamais reſſenties. Je ne lui en marquai pas moins de la revoir, & j'augmentai beaucoup ſa ſatisfaction, en l'aſſurant que c'étoit uniquement pour l'amour d'elle que j'avois entrepris le voyage. Elle accepta avec empreſſement l'aſile que je lui offris dans l'Iſle de Cuba auprès de mon Epouſe; & elle me pria de la regarder,

après Fanny, comme la personne du monde qui auroit toujours le plus d'affection pour moi, & qui tâcheroit le plus sincérement de se conserver la mienne. Elle me fit un long recit de ses avantures, qui étoient assez touchantes pour interresser beaucoup ma compassion. Le Capitaine Will avoit mis le comble à sa perfidie, en l'obligeant à l'épouser; ou plutôt en lui faisant recevoir malgré elle, du Ministre de son Vaisseau, une bénédiction vaine & sans effet, puisqu'elle étoit forcée, & que ni caresses ni menaces n'avoient pû engager cette malheureuse Dame à y consentir. Lui-même n'avoit jamais eu dessein de regarder cet engagement comme un mariage légitime. Il avoit voulu ménager sa réputation, en donnant un voile honnête à son infamie, & prévenir non-seulement sa honte, mais le châtiment même qu'il pouvoit craindre pour une action de cette violence, lorsqu'il seroit de retour en Angleterre. Etant le Maître absolu dans son Vaisseau, il avoit fait subir ensuite à Madame Lallin toutes les loix que sa passion l'avoit porté à lui imposer. Il l'avoit conduite à la Jamaïque & dans la Virginie; & s'il l'avoit toujours traitée honnètement, ç'avoit été moins sur le pied d'une Epouse, que d'une Maîtresse dont il croyoit s'être acquis le pouvoir de disposer. Pour elle, qui gémissoit sans cesse de l'esclavage où elle étoit retenuë, il ne s'étoit pas presenté d'occasion de fuïr, dont elle n'eût tâché de profiter; mais ses efforts avoient été inu-

inutiles, tant que le Capitaine avoit eu aſſez d'amour pour veiller ſur elle avec une continuelle attention. Enfin, lorſqu'il commença à ſe refroidir, & que penſant à retourner en Europe, il ſouhaita peut-être d'être défait d'elle & de la laiſſer en Amérique, elle s'aperçut qu'elle étoit moins obſervée. Will étoit alors revenu à la Jamaïque, où il devoit laiſſer une partie de ſes Troupes. Il lui avoit accordé la liberté de ſortir du Vaiſſeau, pour prendre quelques jours de repos à Port Royal. Elle fit la confidence de ſes peines à un honnête homme, qui lui promit de faciliter ſa fuite, & qui trouva en effet le moyen de la faire embarquer ſecrettement dans un Vaiſſeau qui partoit pour *Lucayoneque.* Ce ne fut qu'après diverſes avantures, & un nombre infini de peines, qu'elle gagna la Virginie, où elle eſpéroit de trouver Mylord Axminſter, & moi peut-être avec lui. Ayant conſervé les ſommes d'argent qu'elle avoit aportées de France, il ne lui manqua rien pour mener une vie douce à Powhatan, & elle s'y mit en ſi bonne réputation par ſon honnêteté & ſa ſageſſe, qu'elle inſpira aſſez d'eſtime pour elle à quelques Anglois des plus conſidérables de cette Ville, pour leur faire naître l'envie de l'épouſer.

Elle fut ſi ſatisfaite de ce que j'avois entrepris pour elle, & de l'eſpérance que je lui donnois de vivre tranquilement dans ma famille, où elle ſe promettoit beaucoup de douceur dans la compagnie de mon Epouſe, qu'elle

qu'elle marqua une impatience extrême de quitter Powhatan. Les affaires du Capitaine ne nous arrêtérent pas plus de quinze jours. Nous partîmes avec un bon vent. J'eus le plaisir en quittant cette Ville de voir tout ce qu'il y avoit d'honnêtes-gens marquer à ma Compagne le regret qu'ils avoient de son départ, & la combler des témoignages de leur estime.

Sur la route, je trouvai dans les entretiens continuels que j'eus avec elle, que son esprit & son cœur n'avoient rien perdu par l'infortune. Il me parut au contraire que ses chagrins avoient fortifié sa raison, & je l'en estimai davantage, d'avoir sçu tirer un si excélent fruit de l'adversité. Elle pensoit juste, elle s'exprimoit avec grace, & tout ce qu'elle disoit avoit quelque chose de réfléchi, qui flâtoit extrêmement le penchant que j'avois moi-même à me recuëillir & à méditer. Je ne lui cachai point la satisfaction que j'avois de la trouver dans un si bon goût. Je gagne bien plus que vous, lui dis je, à vous avoir rencontrée. Vous allez servir au bonheur de ma vie. Ce que j'ai cru vous devoir par reconnoissance, je vais le faire à present par un motif d'intérêt & de propre utilité. Votre conversation sera pour moi une espéce charmante d'étude, dont je suis sûr de recuëillir plus de fruit que de mes livres. Je lui apris là dessus, que j'attendois à la Havana mon Frere Bridge, dont le caractére avoit beaucoup de ressemblance avec le nôtre. Quelle douceur,

con-

continuai-je, ne trouverons-nous pas dans la maniére dont nous allons vivre? Notre vie sera toute composée de raison. Nous en passerons une partie à lire, une autre à nous communiquer nos réflexions. Mon Epouse elle-même n'est point incapable d'entrer dans ce projet. Il ne nous manquera rien pour être heureux; car, ajoutai-je, il n'y a plus d'aparence que nous ayions rien à démêler desormais avec la fortune. Notre condition est fixée. Je ne vois plus par quel endroit nous pourrions apréhender ses coups. Tel étoit mon aveuglement sur le plus grand péril dont j'eusse jamais été menacé. J'y touchois, sans le moindre pressentiment qui pût m'en avertir; & tout servit à me confirmer long-tems dans la plus malheureuse de toutes les erreurs.

Nous arrivâmes à la Havana. Quelques ordres que j'eus à donner pour le service du Capitaine qui nous avoit amené, m'ayant retenu long-tems dans le Port, le bruit de mon retour fut si prompt à se répandre, que mon Epouse en fut assez tôt informée pour venir au devant de moi avec Dom Pedro d'Arpez. Je fus surpris de voir paroître le carosse du Gouverneur, & me doutant qu'il y étoit avec Fanny, j'offris la main à Madame Lallin pour nous avancer ensemble. Fanny la prit d'abord pour ma Belle-sœur, avec laquelle elle s'imaginoit que j'arrivois de Sainte-Héléne. Mais je m'expliquai aussi tôt, & je lui apris que c'étoit cette même Dame qui m'avoit écrit chez les Abaquis,

Abaquis, qui étoit partie de France avec moi, qui m'avoit donné dans mille occasions des marques d'amitié & de générosité; enfin, que c'étoit Madame Lallin, & que je la lui offrois comme une Amie & une Compagne, dont elle goûteroit bien-tôt l'esprit & le mérite. Je continuai à lui raconter en peu de mots, par quel hazard j'avois eu l'occasion d'aller moi-même à Powhatan, pour offrir à cette Dame une retraite auprès de nous, suivant le projet qui l'avoit amenée en Amérique. C'est une autre Madame Riding, ajoutai-je, que je vous presente, & que je vous prie de recevoir avec amitié.

Si l'on se rapelle tout ce que j'ai raporté, dans plus d'une occasion, du caractére de Fanny, & de cette délicatesse inquiéte qui la portoit naturellement à la jalousie, on entrera sans peine dans le sens de tout ce qui me reste à raconter. Qu'on se souvienne de cette profonde tristesse dans laquelle elle s'étoit comme obstinée chez les Abaquis; de ces allarmes qu'elle n'avoit pu cacher, même dans les premiers jours de notre engagement; de ses distractions, de ses pleurs mêmes & de ses soupirs; & quiconque lira cette funeste partie de mon Histoire, sera bien mieux instruit de la cause de mon malheur, que je ne l'étois moi-même au tems qu'il m'est arrivé. Qui le comprendroit, sans cette clef? Mais après le soin que j'ai pris de préparer de si loin mes Lecteurs à ce recit, ils ne trouveront

rien d'obſcur dans les ténèbres où ils me verront marcher. Ils joüiront clairement du ſpectacle de mes peines. Helas ! que n'avois je alors pour les éviter, les lumiéres que je donne ici pour les faire entendre !

Eloigné, comme j'étois, de toute ombre de défiance, je n'obſervai pas même de quel air mon Epouſe écoutoit ce diſcours ; je n'étois occupé que du plaiſir de la revoir & de lui procurer une Amie. Cependant, ſi j'y euſſe fait réflexion, dès ce premier moment, j'aurois pû découvrir, comme je l'ai ſçu trop certainement dans la ſuite, quelque altération ſur ſon viſage, & beaucoup de contrainte dans ſes maniéres. L'opinion qu'elle avoit priſe de mes ſentimens pour Madame Lallin, depuis qu'elle avoit ſçu que cette Dame avoit quitté ſon Païs pour m'accompagner juſqu'en Amérique ; & la confirmation qu'elle croyoit en avoir euë dans le ſoin avec lequel je lui avois caché long-tems cette circonſtance de mon voyage, ces deux raiſons, dis-je, euſſent ſuffi ſeules pour lui rendre Madame Lallin odieuſe, & ſa preſence deſagréable. Lorſqu'elle vit non ſeulement que c'étoit moi-même qui ſouhaitois de l'avoir avec nous, mais que je m'étois donné la fatigue de faire exprès le voyage de Virginie pour l'amener à la Havana, & pour lui offrir une retraite auprès de moi, elle ſe crut trop aſſurée, qu'il entroit de la paſſion dans une civilité ſi exceſſive, & que je l'avois par conſéquent trompée elle-même dès le commencement

cement de notre mariage, ou abandonnée dans le cœur depuis que j'avois recouvré ſa Rivale. Quels progrès cette penſée ne fit-elle pas tout-d'un-coup dans un caractére tel que celui de mon Epouſe ? tendre au-delà de mes expreſſions, timide & facile à s'allarmer, toujours pleine de la crainte de n'être pas aſſez aimée ; poſſédée avec cela d'une mélancolie douce qui lui faiſoit chercher la ſolitude, pour s'y livrer à la rêverie dans tous les momens qu'elle ne paſſoit pas avec moi. Hélas ! l'inſtant de mon arrivée fut le dernier de ſon repos. Cette chére Epouſe n'eut plus que des joyes feintes qu'elle eut la conſtance d'affecter pour ſauver les aparences ; & ſa diſpoſition habituelle fut la douleur, avec tous les triſtes effets qui l'accompagnent.

Je m'aperçus ſi peu de ce changement, que je me crus au contraire dans une des plus agréables circonſtances de ma vie. Il ne me manquoit que mon Frere & ſon Angélique pour me perſuader abſolument que je n'avois plus rien à deſirer. Je témoignai ces ſentimens à mon Epouſe. Elle y répondit avec ſa tendreſſe ordinaire. Je l'excitai à marquer de l'amitié à Madame Lallin ; & cette Dame m'ayant paru tout à-fait revenuë de la foibleſſe qu'elle avoit euë long-tems pour moi, je ne fis pas difficulté dans toutes les occaſions de lui prodiguer mille careſſes innocentes, qu'elle recevoit comme autant de marques de la ſincére affection que j'avois pour elle. Fanny ſe faiſoit
aſſez

aſſez de violence, pour lui donner de tems en tems quelques démonſtrations extérieures de ſon eſtime. Mais il eſt facile de juger qu'elles n'étoient pas ſincéres. Elle ſouffroit mortellement, lorſqu'il lui arrivoit d'être témoin des miennes. C'étoit un ſuplice pour elle, que de me voir entretenir quelquefois ſon Ennemie en particulier, ou faire avec elle un tour de promenade dans le Jardin du Gouverneur. Elle venoit ſouvent nous interrompre, & quoiqu'elle tâchât de prendre alors un viſage riant, j'ai fait réflexion dans la ſuite, qu'il m'eût été aiſé d'y remarquer de l'agitation, ſi je n'euſſe été accoutumé à regarder ſes petites inégalitez comme un effet ordinaire de ſa mélancolie.

Deux mois ſe paſſérent, ſans qu'il lui fût encore rien échapé qui pût me faire connoître ſon trouble & me cauſer de l'inquiétude. L'arrivée de mon Frere avec ſon Epouſe & Gelin, devint bien-tôt pour elle & pour moi une nouvelle ſource de maux irréparables. Dom Pedro, qui étoit attentif à prévenir tous nos deſirs, jugea, par la ſatisfaction que nous eûmes de les voir arriver, qu'il ne pouvoit nous obliger davantage qu'en leur offrant ſa maiſon pour demeure. Je les fis conſentir par mes inſtances à l'accepter. Bridge aimoit inſéparablement Gelin: ainſi, c'étoit les retenir tous deux, que d'en engager un. Il y avoit d'autant moins de difficulté, que la maiſon, ou plutôt le Palais du Gouverneur, étoit d'une ſi vaſte étendue, que nous pouvions y occuper chacun

cun notre apartement ſans y cauſer le moindre trouble. Nous nous trouvâmes donc tous logez ſous le même toît.

Lorſque nous fumes un peu revenus du premier mouvement qu'inſpire la joïe de revoir des perſonnes qu'on aime, chacun penſa à ſe faire des occupations de ſon goût, pour remplir les momens que nous ne pouvions pas toujours paſſer enſemble. Mon choix étoit fait : c'étoit l'étude. Bridge, qui n'y étoit pas moins porté que moi par inclination, prit le même parti. Madame Lallin ſe détermina auſſi à demeurer une partie du jour occupée de quelque lecture ; & comme j'avois formé dans mon cabinet une Bibliothéque, de tout ce que j'avois pu découvrir de bons Livres à la Havana, elle s'accoutuma à venir ſouvent m'y trouver, ſoit pour choiſir ceux qu'elle jugeoit les plus agréables, ſoit pour ſe procurer avec moi quelques momens de converſation. J'avois compté que mon Epouſe choiſiroit auſſi ce genre ſérieux d'amuſement, pour lequel elle avoit toujours eu du goût. Cependant elle déclara ouvertement, que ſon deſſein étoit de tenir ſans ceſſe compagnie à ma Belle-ſœur, pour s'occuper avec elle de quelque ouvrage de main. Ce fut ſon deſeſpoir ſecret, & ſon averſion pour Madame Lallin, qui lui fit prendre cette réſolution ; ſur-tout lorſqu'elle eut remarqué que cette Dame venoit ſouvent dans mon Cabinet. Pour elle, il ne lui arriva plus d'y mettre le pied. Cette ancienne ar-

deur qu'elle marquoit pour me voir & pour m'entretenir, parut s'éteindre tout à-fait. Si elle quittoit quelquefois ma Belle-fœur, c'étoit pour fe retirer feule dans une allée écartée du Jardin, & pour s'y livrer à toutes les agitations de fon ame. Je ne pus manquer de faire quelque réflexion fur le changement de fa conduite; mais quelle raifon aurois-je eu de l'attribuer à une fi cruelle caufe, & comment l'aurois-je foupçonnée de fe défier de mon cœur, lorfque je n'y fentois pour elle que les mouvemens les plus tendres de l'amour, & le témoignage affuré d'une conftance immortelle.

Gelin, qui n'avoit pas autrement d'inclination pour l'étude, s'attacha à la compagnie de ma Belle-fœur & de Fanny. Dans les idées de politeffe & de galanterie qui font communes à tous les François, il auroit cru bleffer l'honneur de fa Nation, s'il eût abandonné ces deux Dames lorfqu'il pouvoit les amufer par fon entretien. Sa vivacité, foutenuë de beaucoup de facilité à s'exprimer, ne laiffoit guéres de vuide dans la plus longue converfation; & je fuis obligé, malgré le mal qu'il m'a fait, de confeffer qu'il étoit d'un commerce agréable. Il paffoit donc une partie du jour auprès de mon Epoufe & d'Angélique. Je veux croire qu'il n'eut point d'abord d'autre vuë que de fatisfaire fa politeffe, ou tout au plus de fe procurer un plaifir plein d'innocence, dans la compagnie de deux Dames infiniment aimables. Si je ne me trompe point

dans

dans cette opinion, je dois le plaindre : je connois la tyrannie des passions, & je puis me persuader encore même en détestant sa mémoire, qu'il fut peut être plus malheureux que coupable. Mais si c'est volontairement qu'il se jetta dans le crime, si c'est de dessein formé qu'il conjura ma perte, & sur ces principes trop ordinaires aux François, qui leur font regarder une intrigue d'amour comme un badinage, se trouvera-t-il quelqu'un qui ne le haïsse point avec moi, comme un monstre qui viola les droits les plus saints, & qui se rendit coupable des plus noirs de tous les crimes.

Il devint amoureux de mon Epouse. Dans un caractére comme le sien, il n'y avoit point de passion qui pût être foible & modérée. On a vu dans la relation de son avanture de Ste-Héléne, qu'il étoit adroit & fertile en inventions. Toute son étude s'attacha d'abord à connoître le fond du naturel de Fanny, pour attaquer sa vertu par l'endroit le plus foible. Il n'eut pas de peine à remarquer qu'elle étoit mélancolique. Mais ses yeux perçans pénétrérent beaucoup plus loin. Il ne put la voir & l'observer continuellement, sans découvrir qu'elle étoit agitée de quelque passion violente. Il la suivit de si près, & il examina toutes ses démarches avec tant d'adresse & de persévérance, qu'il saisit enfin le secret de son cœur. Ce fut sur cette connoissance, qu'il établit tout l'espoir de ses amoureux succès. J'entre ici dans un détail, dont on s'étonnera

de me voir ſi parfaitement informé. Mais demanderai-je trop à mes Lecteurs, ſi je les prie de ſuſpendre leur jugement & leur attention ?

Le cruel Gelin ne tarda guéres, après cette découverte, à mettre en uſage tous les ſecours qu'il put tirer de ſon eſprit artificieux. Le premier deſſein qu'il forma, fut de ſe ſervir de ſes lumiéres pour s'inſinuer dans la confidence de mon Epouſe. Il prit l'occaſion d'une promenade qu'elle faiſoit ſeule au Jardin, pour avoir avec elle un entretien particulier. Là, après mille proteſtations de reſpect & de ſincére eſtime, il lui fit entendre, non pas qu'il ſe fût aperçu de ſa triſteſſe, mais qu'il avoit découvert quelque choſe qui pourroit lui en cauſer beaucoup. Il lui fit même des excuſes d'avoir différé peut-être trop long-tems à lui faire cette ouverture ; & quelque preſſé qu'il en eût été, lui dit il, par la reconnoiſſance dont il ſe croyoit redevable à notre famille, il avoit été retenu par la crainte d'y cauſer du trouble, ou du moins quelque refroidiſſement d'amitié. Mais le mal paroiſſant croître de jour en jour, & les conſéquences n'en pouvant être que très-fâcheuſes, il ſe croyoit obligé de lui dire que Madame Lallin étoit paſſionnée pour moi, & qu'elle gardoit ſi peu de meſures, qu'elle en donnoit des marques ſcandaleuſes ; qu'elle étoit ſeule avec moi dans mon Cabinet, à toutes les heures du jour ; qu'il avoit entendu des choſes qu'il ne jugeoit point à propos

de

de répéter; qu'à la vérité, il ignoroit absolument si je répondois à cette passion; mais que c'étoit cette raison même qui l'obligeoit à rompre le silence, afin que mon Epouse pût remédier au mal, s'il étoit encore tems de l'arrêter.

Un discours si adroit eut tout l'effet que Gelin s'en étoit promis. La bonne & crédule Fanny n'y aperçut que l'avis d'un Ami fidèle & desinterressé, qui s'accordoit parfaitement avec ses propres idées, & qui confirmoit toutes les préventions de sa jalousie. Elle n'y répondit d'abord que par un ruisseau de larmes, & par des plaintes de sa mauvaise fortune. Gelin affecta de la vouloir consoler; mais ce fut d'une maniére qui l'engagea à s'ouvrir davantage. Elle lui confia toutes ses peines. Elle lui confessa qu'elle n'avoit rien entendu de lui, dont elle ne fût bien instruite depuis long-tems. Elle eut même l'imprudence de lui avoüer qu'elle se croyoit trahie de moi, & qu'elle étoit trop certaine que j'aimois Madame Lallin autant que j'en étois aimé. Rien ne pouvoit être plus favorable pour Gelin. Son but étoit de se rendre, en quelque sorte, nécessaire à mon Epouse, sous le prétexte de la servir ou de la consoler. Il avoit remarqué qu'elle m'aimoit encore avec trop d'ardeur, pour qu'il osât se flâter que son cœur fût une conquête aisée; mais il espéra que dans la relation étroite qu'il se promettoit d'avoir avec elle, il trouveroit par degrez le moyen de l'attendrir. Les ouvertures de

cœur, les communications de ſentimens, l'air myſtérieux de confiance, ſoit autant de ſymptômes qui apartiennent à l'amour, & qui ne manquent guéres d'en être la cauſe, quand ils n'en ſont pas l'effet. Gelin parvint effectivement à une partie de ce qu'il prétendoit auprès de Fanny; & s'il n'obtint pas ſa tendreſſe, il eut du moins le premier rang dans ſon eſtime & dans ſon amitié.

Ce ne fut plus entr'elle & lui que rendez-vous ſecrets, raports, myſtéres, ſignes particuliers d'intelligence. Il n'échapoit plus à Madame Lallin de me dire un mot, ni de me jetter un regard, qui ne fût interprété dans le ſens le plus malin. Gelin avoit l'œil ſur nos moindres mouvemens. Il en tenoit un compte exact, qu'il ne manquoit point de rendre tous les jours à mon Epouſe. S'il n'apercevoit rien qui fût ſuſceptible d'un mauvais ſens, ſa malignité ſupléoit au défaut de la matiére. Il portoit l'impudence juſqu'à ſe gliſſer dans mon apartement, & prêter l'oreille à la porte de mon Cabinet, pour recueïllir quelque choſe de mes entretiens avec Madame Lallin. Les expreſſions les plus innocentes de l'amitié & de la confiance prenoient dans ſa bouche un tour corrompu & empoiſonné. Cet indigne Confident achevoit ainſi de perdre de plus en plus ma malheureuſe Epouſe. Il eſt vrai que les fruits qu'il en tiroit, n'étoient guéres favorables à ſa paſſion. Il vouloit lui inſpirer de l'amour, & il ne faiſoit

faiſoit entrer dans ſon cœur que du trouble & de la triſteſſe. Trop certaine de ſon malheur, & comme accablée par les nouvelles confirmations qu'elle en recevoit de jour en jour, elle vivoit moins, qu'elle ne languiſſoit dans un continuel deſeſpoir. Elle n'avoit plus que deux occupations, mais toutes deux funeſtes & violentes : l'une, de ſe livrer à la douleur lorſqu'elle étoit ſeule & qu'elle pouvoit éviter d'être obſervée ; l'autre, de faire des efforts infinis pour la cacher, lorſqu'elle étoit obligée de paroître en compagnie. Auſſi, ſa ſanté ne put-elle réſiſter long-tems contre des agitations de cette nature. Elle s'affoibliſſoit à vûë d'œil. Sa couleur & ſon embonpoint diminuoient tous les jours. Le poiſon qu'elle avoit eu la force de tenir ſi long-tems renfermé, gagnoit peu à peu les dehors, & commençoit à corrompre ſon ſang & ſes forces, après avoir infecté toutes les facultez de ſon ame.

Je vivois pendant ce tems-là dans une confiance & une ſécurité, qui rendoient mon malheur infiniment plus déplorable. Loin de former le moindre ſoupçon contraire à mon repos, s'il m'arrivoit de faire quelque réflexion ſur le changement que j'appercevois dans la conduite de Fanny ; c'étoit pour m'en réjoüir, comme d'une choſe que j'avois ſouhaitée, & que je croyois d'un extrême avantage pour elle. Je m'imaginois qu'elle trouvoit dans la compagnie de ma Belle-ſœur & de Gelin un amuſement ſi agréable, qu'il triomphoit de ſa mé-

lancolie. Si ma tendresse y perdoit quelque chose, parce que je passois une partie du jour sans la voir, je trouvois de la douceur à penser qu'elle étoit tranquile & satisfaite. Je lui marquois même souvent la joïe que j'en avois, & je remerciai plus d'une fois Gelin & Angélique d'avoir eu le secret de changer ainsi son humeur. C'étoit souffler sur les flammes, & attiser le feu qui la dévoroit; car elle ne manquoit point d'expliquer ces marques de satisfaction comme une preuve manifeste de mon infidélité. J'étois charmé qu'elle me laissât libre avec Madame Lallin. Sa presence m'étoit devenuë odieuse & importune. Tels étoient les tristes raisonnemens de son cœur malade, & de son esprit troublé. Nous ne laissions pas de nous voir plusieurs fois le jour, mais c'étoit en public. Le soir, il arrivoit toujours que la nuit étoit fort avancée lorsqu'on se retiroit J'attribuois sa pesanteur & son abattement au sommeil Elle ne se refusoit point à mes caresses; mais j'avois peine à tirer d'elle quelques paroles. Elle faisoit semblant de s'assoupir presque aussi-tôt. Je passois néanmoins la nuit délicieusement auprès d'elle; heureux de cette seule pensée, que je régnois dans son cœur, & qu'il étoit aussi tranquile que le mien.

Cependant, sa santé continuant à s'altérer tous les jours, il parut visiblement sur son visage qu'elle souffroit quelque douleur dont elle ne se plaignoit point. Je lui marquai de l'inquiétude. Elle confessa qu'elle se

trouvoit

trouvoit mal, & elle en prit occaſion de ſe faire préparer un lit différent du mien. Allarmé de ſes moindres maux, j'interrompis l'ordre de mes études pour demeurer plus réguliérement auprès d'elle. Je remarquai, en l'obſervant, qu'elle étoit agitée. Elle parloit peu. Ses yeux s'attachoient languiſſamment ſur moi, & malgré l'effort qu'elle faiſoit pour ſe vaincre, il lui échapoit ſouvent des ſoupirs. Ma Belle-ſœur me dit en confidence, qu'elle croyoit s'être aperçuë que la ſource du mal étoit moins dans le corps que dans le cœur & l'eſprit, & qu'elle ne doutoit pas que Fanny n'eût quelque ſujet conſidérable de chagrin. Je me ménageai un moment de ſolitude avec elle. Je l'embraſſai avec toute ma tendreſſe. Je la conjurai de s'expliquer, & de m'ouvrir ſon cœur, à moi qui étois ſon cher Epoux, qui l'adorois, & qui ne pouvois vivre un inſtant tranquile s'il manquoit quelque choſe à ſon repos & à ſon bonheur. Elle me parut incertaine pendant quelques momens, comme ſi l'ardeur de mes expreſſions l'eût émuë, & qu'elle eût été prête à me communiquer le ſecret de ſes peines. Hélas! j'en ſuis ſûr, ce fatal ſecret vint juſqu'au bord de ſes lévres, & nous pouvions encore être heureux s'il en fut ſorti tout-à fait. Mais quelque réfléxion funeſte, qui étoit l'effet des malignes inſpirations de Gelin, le fit rentrer dans des ténèbres que mes yeux ne purent pénétrer. Elle me répondit en ſoupirant, qu'elle n'étoit point

toujours la maîtresse de son imagination ; que malgré elle les tragiques avantures de son Pere & de sa Mere lui revenoient souvent à l'esprit ; qu'elle ne pouvoit penser sans frémir aux cruels desastres qui avoient détruit sa famille ; que n'ayant nulle raison d'espérer que le courroux du Ciel la ménageât davantage, elle s'attendoit à quelque fin funeste, qui répondroit aux malheureux commencemens de sa vie. Elle ne put retenir ses larmes en finissant ces paroles ; & son cœur, qui étoit serré de tristesse, se soulagea en poussant une infinité de soupirs.

Je me sentis si attendri de la voir dans cet état, que pour peu qu'elle eût conservé de liberté d'esprit & de raison, il eût été impossible que des marques si sincéres de ma tendresse & de ma douleur ne lui eussent point fait ouvrir les yeux sur son injustice & sur mon innocence. Je pris une de ses mains, que je serrai contre mon visage. O chére Fanny ! lui dis-je avec un sentiment de cœur inexprimable ; ô charme tout-puissant de ma vie & de mes peines, comment pouvez-vous vous affliger par des craintes si injustes, & par des souvenirs que vous dévriez avoir effacez ! Le passé n'est point en notre pouvoir ; mais où voyez-vous de quoi trembler pour l'avenir ? Ne sommes-nous pas l'un à l'autre ? Tout le pouvoir de la nature empêchera-t-il que je ne vous adore, que vous ne m'aimiez, que vous ne soyez à moi pour toûjours ! Et si cela est aussi

ſûr qu'il doit le paroître, qu'y a-t il à preſent dans la vie qui puiſſe être un malheur pour vous & pour moi ? Non, non, ajoutai-je en l'embraſſant, ce n'eſt point ſentir le prix du bonheur dont on joüit, que d'être troublé continuellement par la crainte de le perdre. Votre cœur eſt trop inquiet. Je veux vous donner un moyen de le raſſurer : c'eſt que la place de la crainte y ſoit toujours occupée par l'amour.

Comme je n'avois nul ſujet de me défier de ſa ſincérité, je pris la réponſe qu'elle m'avoit faite pour l'aveu de ſes véritables peines, & je ne penſai qu'à lui procurer des amuſemens qui puſſent écarter les penſées qui l'affligeoient. Je fis prier les principales Dames de la Havana de ſe rendre chez nous tous les jours après-dîner, & de former dans ſa chambre des parties de jeu & de plaiſir. J'y aſſiſtois moi-même conſtamment. Soit par un effet de diſſipation, ſoit que ma preſence continuelle ſervît à la tranquiliſer, elle ſe rétablit en peu tems ; nous reprîmes nos exercices ordinaires. Je remarquai le zèle de Gelin à la ſervir pendant ſa maladie ; mais il ne me vint pas même à l'eſprit qu'il pût y entrer autre choſe que de la généroſité & de l'amitié.

Je fus obligé quelques mois après, pour faire plaiſir au Gouverneur, de me charger de quelques affaires qu'il avoit à régler à la Vera-Cruz. Ce voyage fut plus long & plus ennuyeux, que pénible. Je trouvai à mon retour, ma Famille & mes Amis dans

une ſanté parfaite. Gelin étoit mieux que jamais avec Fanny, c'eſt-à dire, qu'il continuoit à l'empoiſonner par ſes inclinations & ſes conſeils. Il ne manqua point de lui faire apercevoir, qu'une abſence de pluſieurs mois n'avoit rien diminué de ma paſſion prétenduë pour Mme. Lallin. Si je n'avois à donner dans la ſuite, des preuves claires & ſans replique de la vertu inébranlable de mon Epouſe, il paroîtroit incroyable qu'avec la confiance & l'affection qu'elle avoit pour Gelin, elle eût pu ſe défendre ſi long-tems contre ſes ſéductions. Ce malheureux s'étoit rendu tellement maître de ſon eſprit, qu'elle ne faiſoit plus rien ſans l'avoir conſulté. Il n'étoit plus à lui faire l'aveu de ſa paſſion; mais il s'y étoit pris avec tant d'adreſſe, qu'elle n'avoit pu s'en offenſer. Cependant, la maniére dont elle avoit reçu ſa déclaration lui ayant ôté la hardieſſe de la renouveler, & ce qu'il apercevoit tous les jours de ſon caractére ayant preſque achevé de lui faire perdre l'eſpérance, il s'étoit réduit à ſon prémier deſſein, qui étoit d'allumer de plus en plus ſa jalouſie; ſûr que ſa tendreſſe pour moi s'éteindroit tôt ou tard avec ſon eſtime, & qu'il lui deviendroit plus facile de s'inſinuer dans ſon cœur après m'en avoir chaſſé. Il affectoit donc d'éviter ce qui ſentoit l'amour, & de lui marquer en tout une envie deſinterreſſée de la ſervir. Elle, qui étoit la douceur même, & qui n'avoit jamais eu cette ſorte d'expérience qui aprend à

ſon

ſon ſexe à ſe défier du nôtre, ne croyoit rien riſquer en accordant ſon eſtime & ſa confiance à une perſonne qui lui témoignoit tant d'attachement. Elle avoit d'ailleurs entendu mon Frere ſe loüer mille fois de la générofité de ſon ami Gelin. Elle me voyoit moi-même le traiter avec amitié; & pour lui rendre juſtice, il ne lui manquoit aucune des qualitez qui forment, dans l'opinion commune, l'homme de mérite & l'homme aimable. Ciel! comment puis-je parler avec cette modèration, d'un cruel qui m'a précipité dans le dernier excès du deſeſpoir & de la miſére!

Le tems de ma ruïne aprochoit. Dom Pedro d'Arpez, caſſé de vieilleſſe, & ſe ſentant proche de ſa fin, fit un Teſtament par lequel il me laiſſoit tout ſon bien. Il ne ſurvécut pas long-tems à cette derniére diſpoſition. Une maladie précipitée le mit au tombeau. Auſſi-tôt que notre reconnoiſſance ſe fut acquitée, en lui rendant magnifiquement les derniers devoirs, je ne penſai plus qu'à recueïllir ſon héritage & à retourner en Europe. Mon deſſein étoit d'équiper exprès un Vaiſſeau, pour être abſolument le maître de ma route. Les Biens que Dom Pedro m'avoit laiſſez, étoient ſi conſidérables, que cette dépenſe me paroiſſoit legére; & dans la réſolution où j'étois de me rendre droit en Angleterre avec mes richeſſes, ma famille & mes amis, je n'étois point d'avis de m'expoſer à la diſcrétion d'un Capitaine Eſpagnol. Mon Frere avoit ren-

renvoyé à Sainte-Héléne le Vaiſſeau qui l'avoit aporté avec ſon Epouſe & Gelin : je pris donc le parti d'en acheter un qui avoit été conſtruit peu de tems avant la mort du Gouverneur, & je donnai des ordres ſi preſſans, qu'il fut préparé avec beaucoup de diligence. Mais comme nous nous diſpoſions à nous mettre en mer, j'entendis un jour Bridge qui ſe plaignoit avec Gelin de la néceſſité où ils étoient, en retournans en Angleterre, de laiſſer après eux leur ami Johnſton à Sainte-Héléne. J'aimois Bridge comme moi-même. Je lui fis un reproche de ne m'avoir pas fait connoître plutôt qu'il prît aſſez d'intérêt à Johnſton, pour ſouhaiter de l'avoir avec lui. Vous deviez l'amener, lui dis-je, lorſque vous vintes ici pour vous y établir avec moi. Tout ce qui vous eſt cher, ne ſçauroit manquer de me l'être beaucoup. Mais j'y ſçai un reméde, ajoutai-je, c'eſt de prendre notre route par Ste-Héléne. Le détour n'eſt pas infini ; & avec le plaiſir de rejoindre Johnſton & ſon Epouſe, qui ſera votre principal objet, vous aurez celui de nous faire voir cette belle Campagne où votre Angélique eſt née, & dont vous nous avez raconté tant de merveilles. Cette propoſition cauſa une joye extrême à mon Frere. Nous ne tardâmes point à partir, & ce fut pour Sainte-Héléne que nous mîmes à la voile.

Notre route fut heureuſe, mais nous ne l'achevâmes pas ſans crainte. La Guerre étoit alors déclarée entre l'Angleterre & la Hollande.

Hollande. *Holms*, à la tête d'une Eſcadre Angloiſe, s'étoit emparé des Iſles du Cap-Verd, & de quelques Forts que les Hollandois ont ſur les côtes de Guinée. J'avois été informé avant mon départ de la Havana, que les Etats de Hollande avoient envoyé tout récemment dans ces mers leur Amiral *Ruiter*, avec une Flote conſidérable ; & dans l'ardeur qui lui faiſoit chercher à tirer vengeance des Anglois, il ne pouvoit être que très-dangereux pour moi de tomber entre ſes mains. Ce n'eſt pas que nous duſſions apréhender naturellement ſa rencontre ; mais on ſçait que ſur mer un coup de vent raproche quelquefois tout-d'un-coup des Vaiſſeaux bien éloignez. Cette crainte m'avoit porté à prendre Pavillon Eſpagnol, & à prier tous les Anglois qui étoient dans mon Vaiſſeau, de ne pas s'exprimer dans leur Langue, s'il nous arrivoit malheureuſement de tomber dans la Flote de Ruiter. Avec cette précaution, j'évitai un danger dont rien ne m'eût pu ſauver autrement ; car nous rencontrâmes en effet Ruiter dans la mer d'Ethiopie, & nous ne dûmes notre ſalut qu'aux aparences & au nom d'Eſpagnols.

Après m'être échapé ſi heureuſement d'un tel péril, ce n'étoit point dans le ſein de la paix & de la confiance, ni par la main d'une Epouſe & d'un Ami, que je m'attendois de périr. J'avois eſſuyé dans toute ma vie des infortunes & des pertes, & je n'avois déja que trop bien acquis la qualité de malheu-

malheureux : mais j'avois toujours eu du moins quelque raiſon de m'attendre à mes peines ; j'avois eu quelque marque ou quelque preſſentiment, qui les avoit précédé. D'ailleurs, en perdant quelque choſe de cher & de précieux, il m'étoit toujours reſté quelque choſe de plus cher encore, qui pouvoit ſervir à me conſoler par cette ſeule penſée, que le Ciel, en m'ôtant le bien que je regrettois, m'en avoit du moins laiſſé d'autres dont la perte m'eût rendu infiniment plus miſérable. Ici, ſans preſſentiment, ſans réflexion, & preſque ſans le moindre intervale, la fortune en deux tours de rouë me précipite au fond de l'abîme. Elle m'y fixe ſans retour. Elle m'ôte l'eſpoir, le reméde, les conſolations ; enfin, elle me rend tel qu'on va voir, & qu'on aura peine à le croire.

Nous arrivons à Sainte-Héléne ; un Vaiſſeau François qui venoit des Indes, y entroit dans le Port au moment de notre arrivée. Nous abordons enſemble. Les premiéres nouvelles dont mon Frere eſt informé, ſont la mort de Johnſton & celle de ſon Epouſe. Cette perte lui cauſant beaucoup de chagrin, je m'employai pendant quelques jours à le conſoler. Rien ne pouvoit nous arrêter à Sainte-Héléne, après que nous eûmes vu la Campagne de la Colonie ; & il nous fut aiſé de nous procurer cette ſatisfaction, parce que les Portugais ayant fait ſauter à force de poudre quelques parties de rochers qui la ſéparoient du reſte de l'Iſle,

la

la communication par terre étoit devenuë libre & facile. Nous pensions donc à nous remettre en mer, & n'ayant point d'autres Ports à gagner que ceux d'Angleterre, je fis un compliment honnête à Madame Lallin & à Gelin qui étoient François, sur la satisfaction que je ressentois de pouvoir leur assurer une retraite tranquile dans ma Patrie. Signal funeste de ma ruïne. Fanny avoit juré de ne pas mettre le pied en Angleterre, si j'y menois avec moi Madame Lallin. Les artifices de Gelin l'avoient engagée à prendre cette téméraire résolution; & voyant qu'elle ne pouvoit l'exécuter qu'en fuyant avec lui, elle y consentit lorsqu'elle se vit assurée que je ne pensois point à me séparer de sa Rivale. La nuit suivante fut prise pour le départ; &, ce qui est horrible à raconter, Fanny se leva pendant mon sommeil, du lit où elle étoit avec moi, elle quitta mon côté, pour suivre un infâme, qui rioit peut être de sa foiblesse au moment qu'il l'enlevoit comme sa proye, & qu'il se croyoit prêt à triompher de son honneur & de sa vertu.

On ne sçut cette nouvelle que le lendemain, & il étoit même fort tard avant qu'on en fût assuré parfaitement. Le Vaisseau François étoit parti; Fanny & Gelin ne paroissoient pas. On les chercha d'abord, on s'informa avec soin si personne ne les avoit vus; & lorsque toutes les recherches eurent été inutiles, on ne balança point à s'imaginer la vérité. Peut-être étois-je

le

le ſeul de tous les Habitans de l'Iſle, qui n'en étoit pas encore inſtruit. Je demandai pluſieurs fois où étoit mon Epouſe. Tant qu'on l'ignora, on me répondit d'une maniére qui me cauſa de l'inquiétude ; & lorſqu'on fut pleinement aſſuré de mon malheur, on eut l'adreſſe de me rendre tranquile en me le déguiſant. Cependant, comme il étoit impoſſible de me le cacher plus longtems que juſqu'à la fin du jour, Bridge prit le parti de me l'annoncer. Ce cher Frere, qui m'aimoit avec la derniere tendreſſe, & qui étoit lui-même ſi conſterné de mon malheur, qu'il avoit preſque autant de beſoin que moi de conſolation, ſe trouva dans un embarras extrême lorſqu'il lui fallut ouvrir la bouche & trouver des expreſſions pour ſe faire entendre. Il ſçavoit, par l'aveu que je lui en avois fait mille fois, qu'il n'y avoit rien dans mon cœur au-deſſus de Fanny. Il connoiſſoit mes ſentimens juſqu'au fond, par les tendres & ſincéres confidences que je lui en faiſois tous les jours. Toutes mes paſſions en effet ſe réduiſoient à celle-là. Sans ceſſe attentif à veiller ſur les mouvemens de mon cœur, & à régler ſes inclinations, je ne lui laiſſois que la liberté d'être tendre & de ſe livrer à l'amour. C'étoit toute la douceur de ma vie, le charme de mes peines, & le dédommagement de la contrainte perpétuelle où je tenois tous mes autres deſirs. Raiſon, devoir, penchant naturel d'un cœur infiniment ſenſible, tout s'accordoit à rendre l'amour néceſſaire

ceſſaire à mon bonheur. Auſſi m'en étois-je fait une ſi douce habitude, que de même qu'il faut reſpirer pour vivre, il me falloit aimer Fanny & être aimé d'elle, pour être heureux. Bridge le ſçavoit ; il n'étoit que trop certain par conſéquent qu'il alloit me donner le coup mortel en m'aprenant ce que j'avois perdu.

J'étois ſeul dans une chambre, occupé à lire. Il y entra d'un air qui me fit frémir, en me faiſant connoître tout-d'un-coup une partie de ſes agitations. Mais quelle aparence d'en pouvoir deviner la cauſe ? Je le crus attaqué de quelque maladie ſubite ; ou ſi j'entrevis dans ſes yeux quelque choſe de plus funeſte, ce fut d'abord ſur lui que tombérent mes craintes & ma compaſſion. Il ne me laiſſa pas long-tems dans cette erreur. Je me levois : Demeurez, demeurez, me dit-il, en me faiſant remettre ſur ma chaiſe : ne quittez pas une poſture dont vous aurez beſoin pour m'entendre. Il s'aſſit auprès de moi. Sa voix étoit tremblante, & ſon viſage ſi changé, que ne pouvant rien comprendre à ce que je voyois, je demeurai interdit, en tenant les yeux attachez ſur lui. O pauvre Cléveland ! reprit-il auſſi-tôt, comment dois-je te préparer au coup que je te vais porter ! Ton cœur ne ſaigne-t-il pas déja? O malheureux Frere ! n'entendez vous pas du moins à demi, ce que je n'ai pas la force de vous raconter ? Ces quatre mots, prononcés du ton le plus paſſionné & le plus tragique, me pénétrérent d'horreur &

de

de ſaiſiſſement. Malgré la multitude d'idées affreuſes qui ſe preſentérent ſur le champ à mon eſprit, je crus démêler auſſi-tôt le plus cruel malheur que j'euſſe à redouter. Fanny eſt morte ! m'écriai-je d'une voix douloureuſe, Fanny eſt morte ! Non, interrompit il, ce que j'ai à vous aprendre eſt plus terrible que la mort de Fanny ! Ah ! Bridge, achevez donc, & ôtez-moi la vie tout-d'un-coup. Hélas ! c'eſt ce que je crains, reprit-il, en s'attendriſſant juſqu'aux larmes. Trop malheureux Cléveland ! je ſens que je te vais percer le cœur, & je ne puis te cacher ton malheur, ni même te le déguiſer. Mais, mon cher Frere, ajouta-t'il en m'embraſſant, vous avez de la force d'eſprit & de la conſtance ; recevez le coup que je vais vous porter, comme vous en avez déja reçu quantité d'autres. Songez que nous ne ſommes pas faits pour être heureux, ni vous ni moi ; & que le Ciel nous ayant fait naître pour être miſérables, il faut que notre triſte deſtinée ſe rempliſſe. Je fis quelques efforts pour me remettre. Hé bien, parlez, cher Bridge, ne me ménagez pas ; je ſuis prêt à tout entendre : ſi Fanny n'eſt pas morte, je me crois aſſez de fermeté pour ſuporter toute autre perte.

Après m'avoir répondu qu'il le ſouhaitoit, mais que je ceſſerois bien tôt de regarder la mort de Fanny comme le plus grand mal qui pût m'arriver, il m'aprit la nouvelle funeſte de ſa fuite avec Gelin, & toutes les circonſtances qu'il avoit pu décou-

vrir. Ils étoient ſortis enſemble pendant la nuit ſans autre ſuite que le Valet de Gelin & une Femme-de chambre. A peine avoient-ils emporté quelques habits ; mais ils s'étoient pourvû d'une groſſe ſomme d'argent. Gelin n'avoit eu ſans doute nulle peine à obtenir du Capitaine François, d'être reçu à ſon bord avec ſa proye ; & ſelon les aparences, il n'avoit pas attendu le dernier moment pour ſe ménager ſon amitié. Le Vaiſſeau avoit mis à la voile avant le jour, ce qui marquoit clairement qu'ils étoient d'intelligence. Bridge, en finiſſant ce recit, accabla le perfide Gelin de malédictions, & ſoit pour flâter ma douleur par le témoignage de la ſienne, ſoit que l'excélence de ſon caractére lui fît prendre autant de part qu'il le témoignoit à ma peine, il me fit voir par mille marques qu'il en étoit inconſolable.

Pour moi, qui me crus alors arrivé au comble de l'infortune & de la douleur, je ne laiſſai pas de réſiſter pendant quelques momens aux aſſauts du plus horrible deſeſpoir. Je me fis même une violence incroyable, pour prendre cet air de conſtance & de fermeté dont je m'étois fait fort à mon Frere. Il eſt clair, lui dis je d'une voix baſſe, que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes. Je le ſuis au-delà même de mes craintes & de mon imagination. Ce que j'entens eſt plus triſte ſans doute, que la mort de Fanny, & mille fois plus terrible & plus inſuportable que la mienne. Votre ra-

port

port, ajoûtai-je, en m'efforçant de le regarder d'un œil ferme, eſt aparemment certain ? Il ne me reſte point le moindre lieu à l'eſpérance ? Il me répondit, que je devois bien juger que le mal étoit ſans remède, puiſqu'il avoit cru impoſſible de me le cacher, & néceſſaire de me l'aprendre. Il ajoûta à cette confirmation quelques raiſonnemens ſur le parti qu'il croyoit à propos que nous priſſions ; comme de nous mettre promptement en mer, & de pourſuivre le Vaiſſeau François qu'il ne nous ſeroit peut-être pas impoſſible de rejoindre. J'eus la force de l'écouter, & celle de répondre juſte à ſes propoſitions. Mais ſi mon ame avoit encore aſſez d'empire ſur elle-même pour ſe contraindre juſqu'à cet excès, elle n'en avoit point aſſez ſur mes ſens pour en arrêter plus long-tems le trouble & le deſordre. Les mouvemens cruels qui me déchiroient le cœur, ſe communiquérent en un moment au cerveau ; je ſentis que ma raiſon s'obſcurciſſoit tout-d'un-coup : j'étendis les bras vers Bridge, comme ſi la Terre ſe fût dérobée ſous mes pieds, & que j'euſſe cherché à me tenir à quelque choſe. O mon Frere ! lui dis-je, je me meurs. En effet je tombai ſur lui, ſans le moindre reſte de ſentiment & de connoiſſance.

Il fit venir du ſecours, & l'on prit long-tems des ſoins inutiles pour me les rapeler. Madame Lallin & ma Belle-ſœur s'y employérent avec toute l'ardeur de leur amitié. Elles y réüſſirent à la fin. Mais il s'étoit

fait

fait un si étrange épuisement dans mes forces, que je demeurai plus d'une heure sans en trouver assez pour répondre à leurs questions, & pour leur faire connoître que j'étois revenu à moi-même. J'avois les yeux fermez, & la tête apuyée languissamment contre le dos de ma chaise. Ma respiration étoit haute & convulsive. J'entendois tout ce qui se disoit autour de moi, mais je ne me sentois ni le pouvoir ni la volonté de remuer la langue pour y prendre part. Qu'on se figure une Victime étenduë au pied de l'Autel, après avoir reçû le coup du sacrifice : j'étois dans le même état, sans autre mouvement que celui d'une palpitation violente, qui se communiquoit du cœur à toutes les parties de mon corps, & qui causoit un tremblement visible dans tous mes membres.

Cependant, étant revenu tout-à-fait à force de soins & de secours, j'embrassai ceux qui m'avoient rendu leurs services avec tant de zèle. Je leur dis : Hélas ! votre amitié s'est trompée en me rapelant à la vie. Vous sçavez quel fardeau je vais avoir à porter. Vous avez vû la Nature se déclarer par mon évanoüissement & ma longue défaillance. Pourquoi l'avez-vous ranimée ? N'est-ce pas un signe qu'elle est trop foible pour soutenir long-tems des maux, dont elle n'a pû même suporter le premier sentiment ? Ils me répondirent, qu'ils étoient certains que mon courage seroit plus fort qu'elle. Je pris cette occasion pour les

les prier de me laiſſer ſeul : Si vous le croyez, leur dis-je, je vous demande en grace de m'abandonner pour quelque tems à moi même, & de me laiſſer faire tous mes efforts pour le rapeller. Quoique je n'euſſe réüſſi qu'imparfaitement à leur cacher mon deſeſpoir, ils connoiſſoient ſi bien mon caractére, qu'ils ſe reposérent ſur la parole que je leur donnai de ne me porter à rien de funeſte. J'obtins d'être ſeul, comme je le ſouhaitois. Mon Frere me demanda ſi je n'aprouvois point la propoſition qu'il m'avoit faite, de nous mettre promptement à la pourſuite du Vaiſſeau François. Je me repoſai de tout ſur ſon affection & ſa prudence. Il fit faire les préparatifs de notre départ avec tant de diligence, que nous fûmes en état de mettre à la voile le lendemain à midi.

On s'imagine bien ſans doute, que ce n'étoit point par indifférence que je m'abandonnois ainſi à ſa conduite. Tout étoit au contraire agité & tumultueux dans mes idées & dans mes ſentimens ; & c'étoit cette raiſon même qui me portoit à me remettre de mes ſoins les plus importans, ſur un Frere dont je connoiſſois la ſageſſe & le zèle pour mes intérêts. Je dois confeſſer que je n'étois point capable alors de prendre par choix la moindre réſolution. Dans le trouble d'eſprit & de cœur où j'étois, je ne pouvois même démêler quels étoient les mouvemens qui dominoient dans mon ame. Il me fut impoſſible après deux heu-

res

res de ſolitude & de méditation, de me répondre nettement à moi-même lorſque je me demandai ſi je déteſtois mon Epouſe, ou ſi je l'adorois encore; ſi je ſouhaitois de pouvoir l'enlever à ſon perfide Amant, ou s'il n'étoit pas mieux pour mon honneur & même pour mon repos, de les abandonner tous deux à la juſtice du Ciel & à leur mauvais ſort. Je n'avois pas la force de m'arrêter deux inſtans de ſuite à cet examen. J'avois encore moins celle de me repreſenter Fanny diſpoſée à fuïr avec Gelin, réſoluë volontairement à abandonner ſon Epoux & ſes Enfans, quittant mon lit pour ſuivre un Adultère, occupée peut-être à recevoir ſes careſſes: Dieux! tous mes eſprits ſe confondoient à la ſeule aproche de cette idée; & ne me ſentant point capable d'en ſoutenir un moment la preſence, j'en détournois mon attention, pour me réduire à plaindre mon ſort, ſans oſer preſque penſer à cette foible & malheureuſe créature.

Cette diſpoſition, que je retrace ici en peu de mots, fut pendant long-tems mon état habituel. Le poids de mes maux étoit comme renfermé au fond de mon cœur. Mon courage s'employoit moins à le guérir par mes efforts, ou à le diminuer par mes réfléxions, qu'à me faire une illuſion continuelle pour m'en dérober la vûë. Mon ame reculoit de frayeur à cet objet, comme ma main ſe ſeroit retirée d'un fer brulant auquel elle auroit touché ſans réfléxion. Cependant tout ſervoit à m'y rapeler: mes

Enfans qui étoient ſans ceſſe devant mes yeux lorſque nous nous fûmes remis en Mer ; ma Belle-ſœur qui pleuroit continuellement la honte de ſon Amie , & qui prononçoit le nom de Gelin mille fois le jour avec déteſtation ; Madame Lallin même qui augmentoit mes peines , & qui les renouveloit à tout inſtant , en me diſant mille choſes qu'elle croyoit propres à me conſoler. Pour Bridge , qui fut le ſeul à qui je ne craignis point de me laiſſer voir à découvert , il eût contribué ſans doute plus que perſonne à ma guériſon , ſi j'euſſe été capable de goûter quelque remède. C'eût été dans la ſageſſe de ce cher Frere , dans ſa douceur , dans ſa tendre & ſincére affection , que j'euſſe trouvé mes conſolations les plus ſolides. Mais , loin de recueillir les fruits que j'avois lieu d'eſpérer quelque jour de ſon amitié , telle fut la barbarie de mon ſort , qu'il ſervit lui-même de cataſtrophe à mes triſtes avantures de l'Amérique. On va voir par ſon exemple , ſi c'eſt ici bas que la vertu doit s'attendre d'être récompenſée ; & par le mien , qu'il peut y avoir un progrès ſans fin dans l'infortune , puiſqu'on peut devenir plus malheureux qu'on n'étoit lorſqu'on croyoit déja l'être infiniment.

Malgré la diligence avec laquelle nous étions partis de Sainte - Héléne , les vents furent ſi contraires , que nous n'avançâmes pas beaucoup dans notre route. Mon Frere étoit deſeſpéré de ce retardement , qui détruiſoit toute l'eſpérance qu'il avoit eu

de joindre le Vaiſſeau François. Pour moi dont les ſentimens étoient toujours ſi incertains, que je ne ſçavois ce que je devois craindre ou deſirer, je m'occupois moins à réfléchir & à raiſonner qu'à gémir. Nous fumes plus de trois mois à gagner la hauteur de l'Eſpagne. J'avois reçu ſur mon Vaiſſeau à la Havana quelques Eſpagnols de conſidération, qui m'avoient prié de les débarquer à la Corogne. Bridge eut ſoin de faire prendre cette route à notre Pilote. Nous y arrivâmes heureuſement: mais comme notre deſſein n'étoit pas de nous y arrêter, nous n'entrâmes point dans le Port. Mon Frere fit moüiller l'ancre à quelque diſtance, & ſe mettant dans la plus grande de nos Chaloupes, avec les Eſpagnols & trois Anglois de notre ſuite, il ſe rendit à terre en un moment. La curioſité étoit ſon unique motif. Il tâcha même de m'engager par de fortes inſtances à lui tenir compagnie, pour diſſiper un peu mes chagrins par cet amuſement; mais rien n'étant capable de me divertir & de m'amuſer, je refuſai d'avoir pour lui cette complaiſance. Hélas! je le refuſai: mon deſſein étoit d'éviter un plaiſir, que je n'étois point capable de goûter; & le Ciel, qui vouloit épuiſer ſur moi toute ſa colére avant mon retour en Europe, prit cette occaſion pour conſommer ma ruïne & rendre ma miſére accomplie.

Mon malheureux Frere entra donc dans le Port de la Corogne. C'eſt de lui-même

que j'apris bien-tôt les circonstances que je vais raconter. En abordant, il quitta les Espagnols qui devoient prendre la poste pour Madrid ; & ne s'étant proposé que le plaisir d'y visiter la Ville, il y employa la plus grande partie du jour dans le dessein de retourner au Vaisseau avant la nuit. Il revenoit au Port vers le soir pour s'embarquer à l'instant. Comme il étoit prêt à mettre le pied dans la Chaloupe, il se sent arrêté par le bras, & tournant la tête, aussi-tôt il reconnoît Gelin. Quelle surprise ! A peine en crut-il d'abord ses yeux ; & dans la premiére confusion de ses mouvemens, il demeura interdit jusqu'à ne pouvoir s'exprimer. Cependant, ce perfide se jette à son col, l'embrasse étroitement, & marquant une joye infinie de le revoir, il lui confesse que venant de l'apercevoir sur le Port, il n'avoit pu résister à l'envie d'accourir à lui, pour lui témoigner qu'il étoit toujours le plus tendre & le plus sincére de tous ses Amis. Mon Ami, lui dit Bridge, qui n'étoit revenu de son étonnement que pour se livrer à l'indignation & à la colére : Quoi, traître ! n'est-ce pas toi qui a deshonoré mon Frere, & violé les droits les plus saints de l'honneur & de l'amitié ? De quel front oses-tu te presenter à moi, & comment crois-tu pouvoir éviter ici le châtiment de tes crimes ? Quoique Gelin ne dût point s'attendre à un traitement plus favorable, il parut extrêmement embarrassé de cette réponse. Il faudroit avoir connu

connu ſon caractére, pour comprendre tout ce qu'il y a d'étrange dans l'avanture que je raconte. Au fond, ce malheureux avoit mille qualitez excélentes. Il avoit de l'eſprit, de la générofité, de la tendreſſe de cœur; & tout autre motif qu'une paſſion amoureuſe ne l'auroit jamais rendu capable d'une lâcheté. Mais étant d'une vivacité qui l'emportoit ſur ſes réflexions, il n'avoit fait attention à rien, pour ſe ſatisfaire du côté de l'amour. Quelque furieuſe que fut ſa paſſion pour mon Epouſe, & quelques crimes qu'il eût à ſe reprocher, il ne put voir mon Frere, qu'il aimoit paſſionnément, ſans ſe ſentir preſſé du deſir de l'embraſſer. Peut-être ſa legéreté l'empêcha-t-elle même de penſer qu'il devoit craindre ſa colére, & qu'il ne pouvoit plus prétendre d'en être traité comme un Ami. Quoiqu'il en ſoit, il fit paroître plus de douleur que de reſſentiment, après avoir écouté ſes reproches; & s'attendriſſant même juſqu'aux pleurs, il le conjura de lui accorder un moment d'entretien particulier.

Bridge balança, ſi le parti qu'il devoit prendre d'abord n'étoit pas de le faire arrêter. Cependant, ayant le cœur ſi bon qu'il ne le put voir touché juſqu'à ce point, ſans l'être un peu lui-même, & ſans ſentir quelques retours de ſon ancienne amitié, il conſentit à l'entendre. Ses pleurs, & ſa hardieſſe même à ſe preſenter, pouvoient être l'effet de quelque repentir. Bridge ſe flâta de cette penſée; & s'écartant avec lui

ſur le ſable, au côté le plus deſert du Port, ils commencérent un entretien dont on pourroit juger par la concluſion, quand je me diſpenſerois d'en raporter la premiére partie. Gelin confeſſa nettement qu'il étoit coupable. Mais rejettant ſon crime ſur la violence d'une paſſion ſans bornes, il tâcha d'exciter la pitié de mon Frere & de lui perſuader qu'il ne méritoit point ſa haine. Eh! quels ſentimens faut-il donc que j'aye pour vous, lui dit Bridge, lorſque vous trahiſſez mon amitié & ma confiance, que vous ôtez l'honneur à ma famille, & que vous mettez le poignard dans le ſein d'un Frere qui m'eſt auſſi cher que moi-même? Perfide Gelin! que vous avions-nous fait? Ne vous ai-je pas toujours regardé comme le plus cher de mes Amis? Mon malheureux Frere n'avoit-il pas cette opinion de vous; & ne vous a-t-il pas traité lui même, à ma priére, avec une honnêteté & une affection qui méritoient toute votre tendreſſe? Ne vous a-t-il pas offert ſa maiſon, une part à ſes biens & à ſa fortune? Auroit-il eu plus de bonté pour vous, ſi vous lui aviez apartenu d'auſſi près que moi par le ſang? Et pour récompenſe, vous le couvrez d'infâmie! vous l'aſſaſſinez cruellement en lui enlevant tout ce que ſon cœur aimoit! Dites après cela que vous méritez ma compaſſion, & que je ne dois point vous haïr; moi qui ſuis obligé de vous déteſter plus que Cléveland. Car n'eſt-ce pas ſur moi que retombent tou-

tes

tes vos perfidies ? Ne vous ai-je pas introduit dans sa maison ? N'est-ce pas sur mon témoignage qu'il a pris pour vous de l'estime & de la confiance ? Lorsque je vous reproche ici nos malheurs communs, n'a-t-il pas droit de me reprocher en particulier tous les siens ? Mais qu'avez vous fait de son Epouse, continua Bridge ? Vous êtes-vous hâté de combler bien-tôt notre honte ? Vos infâmes desirs ont ils tardé bien long-tems à se satisfaire ? C'est sans doute de concert avec elle, que vous nous avez trahis, & vous avez insulté ensemble plus d'une fois à notre infortune & à nos peines ?

Malgré l'obstination de Gelin dans son crime, j'ai sçu de mon Frere que ces reproches l'avoient pénétré jusqu'au fond du cœur. Il ne se défendit que par quelques paroles confuses & embarrassées. Cependant, étant pressé de nouveau & sans doute avec trop peu de ménagement, de s'expliquer sur le lieu où il avoit laissé Fanny, & sur la maniére dont il vivoit avec elle, il répondit fiérement, qu'elle étoit en sûreté, & qu'il auroit toujours pour elle plus de considération que je n'en avois eu. Ces derniers mots piquérent Bridge. Comment perfide ! reprit il, tu prétens donc la garder ? Aussi long-tems, lui dit l'autre, qu'elle sera contente de mes services, & qu'elle aura besoin de mon secours. Peut-être mon Frere eut-il tort de ne pas lui demander l'éclaircissement de ces paroles. Quoique je n'y visse pas plus clair que lui lorsqu'il me les raporta,

porta, j'ai conçu long-tems après qu'avec un peu plus d'explication, elles eussent peut-être servi à me faire pénétrer dans ce fatal mystére; & si cette connoissance n'avoit rien changé à mes malheurs, elle auroit pû me donner un peu plus de force pour les suporter. Peut-être que Gelin par un reste d'honneur & d'amitié, alloit lui découvrir non seulement la retraite de mon Epouse, mais encore le motif de sa fuite, & les circonstances qui pouvoient en diminuer le crime & la honte. Il y a du moins de l'aparence qu'avec un peu plus de modération, Bridge eût évité le malheur qui le menaçoit. Mais il étoit entraîné tout à la fois par l'ascendant de son mauvais sort, & du mien; & lui, qui étoit le plus doux & le plus patient de tous les hommes, se livra trop tôt au juste ressentiment qu'il eut de se voir insulté par un Ami perfide. Aussi long-tems, s'écria-t il, qu'elle aura besoin de tes services? Loin de marquer du repentir, comme je me l'étois figuré, tu joins donc la raillerie à l'ingratitude, & l'outrage à la trahison? Va, nous prendrons des voyes plus sûres pour tirer raison de tes perfidies. Et en même-tems qu'il prononçoit ces paroles avec beaucoup de feu, il s'efforça de le saisir au colet & de l'arrêter, pour le conduire ensuite à mon Vaisseau, où nous aurions tenu conseil sur la maniére dont nous devions en user avec lui.

Gelin étoit vigoureux. Il échapa des mains de mon Frere, & il prit la fuite. Cependant,

dant, étant pourſuivi de près, & ſe voyant dans la néceſſité de repaſſer auprès de la Chaloupe, où il ne pouvoit manquer d'être arrêté par nos Anglois, qui paroiſſoient même l'avoir déja aperçu & venir à ſa rencontre, il ne ménagea plus rien pour ſauver ſa liberté. Il mit l'épée à la main, & ſe tournant tout d'un-coup vers mon Frere, il fondit ſi impétueuſement ſur lui, que quoiqu'il eut le tems de tirer auſſi la ſienne, & de ſe mettre en défenſe, il ne put éviter de recevoir un grand coup qui le perça d'outre en outre. L'infortuné Bridge tomba ſans forces. Gelin, en retirant ſon épée du ſein de ſon Ami, en vit ſortir un ruiſſeau de ſang. Ce ſpectacle l'émut juſqu'au fond du cœur. Il en oublia l'intérêt de ſa liberté & de ſa vie: & la tendreſſe de l'amitié prenant le deſſus ſur toutes les autres paſſions, il ſe jetta par terre à corps perdu, pour embraſſer mille fois celui qu'il venoit de maſſacrer.

Pendant qu'il le ſerroit de toute ſa force, en lui demandant pardon, & en pouſſant des cris pitoyables, les trois Anglois, qui avoient redoublé leur courſe en voyans de loin le combat, s'aprochérent du lieu où couloit le ſang de leur Maître. Dans la fureur qu'ils ſentirent à cette vûë, ils ne s'arrêtérent point à diſtinguer ſi c'étoit haine ou amitié qui tenoit Gelin attaché ſur ſon cadavre. Ils le percérent de pluſieurs coups, ſans que ce malheureux Garçon jettât une plainte, ni qu'il fit le moindre mouve-

ment pour se défendre. Mon Frere respiroit encore ; mais il avoit perdu tout-à-fait la connoissance. Ils tinrent conseil ensemble sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme ils étoient incertains de ce qui pouvoit leur arriver de la part des Espagnols s'ils étoient découverts auprès de deux corps qui paroissoient sans vie, ils conclurent que le plus sûr pour eux étoit de regagner promptement le Vaisseau avec le cadavre de leur Maître. Ils firent avancer la Chaloupe vis-à-vis du lieu du combat, qui étoit le rivage même de la Mer ; & s'embarquans aussitôt, ils arrivérent à bord à l'entrée de la nuit.

Un si funeste accident se répandit en un instant par tout le Vaisseau. Bridge étoit chéri de tout le monde. Sa mort, qui passa d'abord pour certaine, fit pousser des cris aux plus insensibles. Quelque peu de part que j'eusse pris, depuis notre départ de Sainte-Héléne, à ce qui se passoit autour de moi, je fus frapé d'entendre un bruit que je n'y avois jamais entendu. Je craignis que dans l'absence de mon Frere, qui faisoit l'office de mon Lieutenant, il ne se fût élevé quelque desordre parmi les Matelots, & j'envoyai pour s'en informer un Valet qui étoit toujours dans ma chambre auprès de moi & de ma famille. Le bruit cessa, mais mon Valet ne revint point. On l'avoit arrêté par la même raison qui faisoit que ma chambre étoit le seul endroit du Vaisseau où notre perte ne fut point

encore

encore connuë, c'est-à-dire, pour ménager ma Belle-sœur, sa Fille & moi, dont on jugeoit bien que la douleur ne manqueroit point d'être extrême. Nos gens avoient eu cette attention. C'étoit rendre en effet un service considérable à ma Belle-sœur & à sa Fille, que de leur épargner les vifs transports que cause presque toujours une douleur subite & imprévuë, & de prendre des mesures pour les y préparer. Mais pour moi qui étois accoutumé plus que jamais à juger d'un événement au premier coup d'œil, & à le dépoüiller de toutes ses circonstances pour l'envisager en lui-même, il importoit peu de quelle maniére le plus affreux malheur me fût annoncé. Dans l'état où j'étois, la mort de mon Frere étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus funeste. Peut-être n'en aurois-je pas porté le même jugement avant qu'elle fût arrivée : mais c'est qu'il ne me seroit pas tombé alors dans l'esprit qu'elle fût possible, ou du moins qu'elle pût être si prochaine ; & qu'occupé comme j'étois de l'infidélité de mon Epouse, je n'avois rien de plus terrible devant les yeux, que le sujet present de mes peines.

J'attendois le retour de mon Valet, ou plutôt, mon inquiétude & ma curiosité avoient cessé avec le bruit ; lorsque ce même Garçon que j'avois envoyé, étant rentré dans ma chambre, me pria à l'oreille d'en sortir un moment. Un des trois Anglois qui avoient accompagné mon Frere à la Co-

 rogne,

rogne, étoit dehors à m'attendre. Il m'aprit en peu de mots, non que ſon Maître fût mort ou mourant, mais qu'ayant été bleſſé à terre, il l'avoit ramené heureuſement avec ſes Compagnons, & qu'avant que de m'informer de cette nouvelle, ils avoient eu ſoin de le mettre dans un endroit commode, pour lui faire rapeler ſes eſprits & pour panſer ſa bleſſure. Il ajouta, que c'étoit la crainte de m'allarmer trop qui leur avoit fait prendre cette précaution; & qu'ils s'étoient même crû obligez de m'avertir encore avant ma Belle-ſœur, afin que je puſſe régler moi-même de quelle maniére je ſouhaitois qu'on lui communiquât cette triſte avanture. Je le loüai de ſa ſageſſe & de ſa diſcrétion, & je me fis mener auſſi tôt dans la chambre où ils avoient mis mon Frere. Je donnai ordre qu'on ne parlât de rien aux Dames juſqu'à mon retour. Quoique je ne fuſſe point ſans inquiétude en allant, j'étois ſi éloigné de croire mon cher Bridge dans l'état où je l'allois voir, que je n'avois pas même conçu que ſa bleſſure vint d'une autre cauſe qu'une chute, ou de quelque autre accident ordinaire. Cependant, l'air de langueur & le profond ſilence avec lequel il me tendit les bras au moment qu'il me vit paroître, me fit naître tout-d'un-coup d'étranges ſoupçons. J'aprochai pour l'embraſſer. Il étoit pâle, ſans force, preſque hors d'état de prononcer une parole; en un mot, tel qu'il devoit être après avoir perdu preſque tout ſon ſang

par-

par sa blessure, & après un évanoüissement de deux heures dont il ne faisoit que revenir. Je lui demandai à lui-même, par quelle funeste avanture il se trouvoit réduit à cette extrêmité. Quoiqu'il pût à peine ouvrir la bouche, sa réponse me fit pressentir toute l'horreur du sort qui m'attendoit, en réünissant à mes peines presentes l'idée des nouvelles douleurs dont j'étois menacé. Il m'aprit la rencontre qu'il avoit faite de Gelin, l'entretien qu'il avoit eu avec lui, le peu de lumiéres qu'il en avoit tirées; mais qu'il jugeoit suffisantes, me dit il, pour confirmer la honte de mon Epouse, & pour me faire oublier éternellement cette misérable. Il me parla de son combat, & de l'action de Gelin qui s'étoit jetté sur lui pour l'embrasser, après l'avoir percé d'un coup d'épée. Pour sa mort il ne put m'en aprendre que ce qu'il s'étoit fait raconter lui-même par ses gens depuis qu'il étoit revenu de son évanoüissement. Il demeura quelques momens en silence après ce discours, comme pour reprendre haleine, & il me regardoit d'un œil aussi abattu par la douleur, que par l'épuisement de ses forces. Voilà, mon cher Cléveland, reprit-il, l'état de votre fortune & de la mienne. J'ai cet avantage sur vous, que je touche au moment où l'on perd le sentiment des plaisirs & des peines, & où tout devient égal & indifférent par la mort. Cependant, en faisant réflexion, ajouta-t il, sur ce qui se passe actuellement dans mon cœur,

j'ai

j'ai peine à comprendre que je puisse être aussi insensible qu'on le prétend, lorsque j'aurai perdu le peu de vie qui me reste. C'est de quoi je m'entretenois lorsque vous êtes entré dans cette chambre. Je sçai dans quelle situation je vous laisse; troublé, languissant, accablé de douleur, & privé de la consolation que vous étiez sûr de trouver toujours dans un Frere, qui n'avoit rien de plus cher que vous. Je laisse dans le même état mon Epouse & ma Fille. O Dieu! serai-je tranquile dans votre sein même avec de si tristes souvenirs?

Quoique le témoignage de mes propres yeux m'assurât, autant que son discours, de l'extrême péril où étoit sa vie, je ne lui répondis qu'en l'exhortant à bien espérer de la bonté de son tempérament & de la force des remédes; & malgré les incroyables agitations de ma douleur, je me rendis le maître de tous mes mouvemens. Les efforts que je fis pour étouffer jusqu'à mes soupirs furent si violens, que je sentis plus d'une fois cette espéce de frémissement que je m'imagine que l'ame doit éprouver lorsqu'elle est prête à se séparer du corps. Cependant, un moment de réflexion sur la nécessité dont il étoit pour l'intérêt de mon Frere, de ma Belle-sœur, de mes Enfans, & pour le mien même, de conserver toute la liberté de mon esprit, me fit trouver assez de force pour suspendre ainsi les effets du plus vif & du plus invincible desespoir. Qu'on ne s'imagine point qu'en

qu'en faisant étalage de ma fermeté, j'aye ici en vûë cette fumée qu'on apelle gloire, & l'estime de ceux qui aprendront mes malheurs & ma constance. Hélas ! si je ne l'ai point dit assez, je veux le répéter encore ; je ne demande que leur compassion.

Le Chirurgien du Vaisseau à qui j'ordonnai en particulier de me dire naturellement ce qu'il pensoit de sa blessure, me confirma dans l'opinion que j'en avois formée. Elle est si mortelle, me dit-il, que je ne conçois point comment il a pu vivre un moment après l'avoir reçuë. Tous les intestins sont percez, & vous ne devez espérer à present de le conserver qu'aussi long tems que le Ciel voudra faire un miracle. Je me raprochai du malade après cette sentence. Il prévint ce que j'avois dessein de lui dire, en me priant instamment de lui procurer la vûë de son Epouse & de sa Fille. Je trouvai cette demande si juste, & je craignis si fort qu'il ne fût privé de la consolation de les embrasser pour la derniére fois, que je le quittai sur le champ, pour aller préparer ma Belle-sœur à cette visite. Mes gens, qui me virent passer, me proposérent de mettre à la voile avant la fin de la nuit, de peur que nous ne fussions exposez le lendemain, de la part des Espagnols, à quelques recherches qui pourroient nous causer de l'embarras. J'y consentis. On leva l'ancre aussi-tôt. Je ne m'arrêtai point un instant à donner un ordre, & je ne fus guéres plus long-tems à déclarer à ma Belle-

sœur,

ſœur, qu'il falloit s'armer de courage & de réſolution, pour voir ſon Epoux dans un état auquel elle ne s'attendoit point. Cette courte abſence m'ôta néanmoins la ſatisfaction de recevoir les derniers ſoupirs de mon cher Frere. Il expira avant que je puſſe être de retour dans ſa chambre, c'eſt-à-dire, quatre minutes après que j'en fus ſorti.

Quelque habitude que j'euſſe priſe de dépoüiller, comme j'ai dit, tous mes malheurs de leurs circonſtances, pour n'y conſidérer que ce qu'ils avoient de réel, j'avouë que ç'en fut une bien terrible & bien inſuportable que cette tromperie du ſort, qui ſembloit ne m'avoir éloigné de mon Frere pendant un inſtant que pour ſaiſir auſſitôt cette occaſion de me le ravir. A peine lui avois-je dit quatre mots, depuis que j'avois été averti de ſa bleſſure. Mille ſentimens tendres que la douleur & l'amitié avoient fait naître en confuſion dans mon cœur, s'y trouvoient reſſerrez ſans pouvoir éclater. Je m'étois contraint auprès de lui, pour le ménager dans l'état où je l'avois vû, & je me trouvai obligé en aprenant ſa mort, de me faire encore plus de violence pour ménager ma Belle-ſœur & ſa Fille, & pour les porter à la modération par mon exemple. Je ſortois de ma chambre avec elle, lorſqu'un Valet vint au-devant de moi. Il eſt trop tard, Monſieur, me dit-il, la larme à l'œil, mon Maître vient d'expirer. Ma Belle-ſœur & ſa Fille l'enten-

l'entendirent. Leurs cris , & leurs efforts pour courir , l'une à ſon Epoux., l'autre à ſon Pere , ſurpaſſent toutes mes expreſſions. J'eus une peine infinie à les arrêter , avec le ſecours de quelques-uns de mes gens , & à les faire retourner à ma chambre , où je les laiſſai gémir en liberté. Madame Lallin , & leurs Femmes , y étoient pour s'opoſer à leurs tranſports. Je les priai de prendre ce ſoin , tandis que je me retirai dans un coin opoſé , & que je m'y livrai à cette ſorte de douleur qui eſt le plus mortel poiſon de l'ame , parce que rien ne s'en répand au dehors , & qu'elle s'enyvre en quelque ſorte , en le devorant tout entier.

Cependant après avoir paſſé quelque tems dans cette triſte occupation , je ne pus refuſer de répondre à quelques-uns de mes gens qui entrérent bruſquement dans ma Chambre , en demandant à me parler. Drink , l'un de ceux à qui j'avois donné le plus d'autorité , me dit d'un air effrayé , qu'on apercevoit ſur Mer un ſpectacle épouventable , & qu'il étoit à propos que je ſortiſſe un moment pour en juger moi-même. Je montai ſur le pont ; il étoit encore nuit , mais l'obſcurité ne ſervit qu'à me faire découvrir plus aiſément ce qui ſe preſenta à mes yeux. C'étoit un globe de flammes qui paroiſſoit aſſez éloigné , & qui s'élevoit vers le Ciel avec une activité extrême. Après l'avoir conſidéré long-tems ſans pouvoir m'imaginer ce qui pouvoit lui ſervir d'aliment au milieu des eaux , je me figurai

gurai à la fin que ce devoit être quelque Vaiſſeau où le feu avoit pris, & qui étoit par conſéquent dans le dernier péril. Je donnai ordre auſſi-tôt qu'on tourna la voile de ce côté là pour lui aporter du ſecours. Je fis même tirer quelques coups de Canon, & allumer pluſieurs flambeaux, pour avertir l'Equipage de notre aproche Cette précaution ne fut point inutile. Un moment après nous vîmes paroître deux Chaloupes, remplies chacune de quinze ou ſeize perſonnes qui nous tendoient les bras, en demandans d'un ton pitoyable d'être reçuës à bord, & d'être ſecouruës. Je ne balançai point à leur permettre de monter dans le Vaiſſeau. Ils racontérent leur infortune. Le feu s'étoit mis en effet dans leur Bâtiment, & ils avoient couru riſque d'être conſumez par les flammes. C'étoit des François qui venoient de la Martinique, & qui retournoient à Nantes en Bretagne, où ils étoient nez preſque tous. J'ordonnai qu'ils fuſſent traitez avec humanité. Ils me demandérent quelle route je tenois. Je l'ignorois moi même. Nous n'étions pas encore bien éloignez de la Côte d'Eſpagne. Malgré le trouble de ma douleur, & l'image preſente de la mort de mon Frere, je ne pouvois oublier que mon Epouſe étoit ſans doute à la Corogne, & qu'il dépendoit peut être de moi de me ſaiſir d'elle. L'embarras où me jettoit cette penſée, achevoit de me déchirer le cœur, & je fus longtems avant que d'en venir même à la dé-

libération

libération. J'avois honte de ſentir que l'amour m'interreſſât encore pour elle juſqu'à ce point. Je ſoupirois, je prenois intérieurement le Ciel à témoin de mes peines ; mais je ne pouvois me réſoudre à quitter un lieu où j'avois raiſon de croire qu'elle étoit. Cependant, les derniéres paroles de mon Frere s'étant preſentées à mon eſprit dans toute leur force, le ſentiment de ma honte ſe réveilla tellement, que je pris mon parti tout-d'un-coup. Eloignons-nous, dis-je bruſquement à mes gens, fuyons cette malheureuſe Côte à force de voiles ; gagnons Nantes, puiſque la charité m'oblige, après avoir reçu ces honnêtes François, de les remettre dans leur Païs. C'eſt notre route pour l'Angleterre ; & il m'eſt indifférent d'ailleurs en quel endroit du Monde j'aille achever ma triſte vie. Quoique cette réſolution n'eût point été l'effet d'un raiſonnement tranquile, je m'y confirmai de plus en plus en avançant.

Le vent qui continua de nous être contraire, rendit notre voyage extrêmement long & pénible. Je le paſſai dans un abattement ſi profond, que je ne fis pas même uſage de mon eſprit pour méditer & pour réfléchir. Toute la capacité de mon ame, ſi j'oſe parler ainſi, étoit employée en ſentiment. Il ſe trouva parmi les François que j'avois à bord, quelques perſonnes de mérite, qui étant bien-tôt informez de mes pertes, s'offrirent officieuſement à me conſoler par leur compagnie & par

par leur entretien. Je les priai de rendre ce ſervice à ma Belle ſœur, & ils s'y prirent avec tant d'eſprit & de politeſſe, que leurs ſoins ne lui furent pas tout-à-fait inutiles. Pour moi, qui étois auſſi peu capable de deſirer de la conſolation que d'en recevoir, je me tenois renfermé du matin au ſoir dans le Cabinet qui touchoit à ma Chambre, & je n'y voulois même ſouffrir la preſence de perſonne. J'étois ſans livres; j'avois toûjours fait fort peu de cas de ceux que j'avois en Amérique, & quoiqu'ils euſſent ſervi pendant long-tems à m'occuper, je les comptois preſque pour rien; de ſorte qu'eſpérant d'être bien-tôt en Europe, j'avois négligé d'en prendre ſur le Vaiſſeau, en partant de la Havana. Je n'avois donc, pour me ſoutenir contre le poiſon qui me rongeoit le cœur, que le ſecours inviſible du Ciel, & la force de mon tempérament.

Nous arrivâmes enfin à Nantes. Le bon office que j'avois rendu aux Habitans de cette Ville en recevant leurs Concitoyens dans mon Vaiſſeau, m'y procura un accuëil honnête & plein d'amitié. On m'y offrit d'abord toutes ſortes de plaiſirs & de divertiſſement; mais je ne tardai guéres à déclarer que les marques de joïe m'importunoient; & que dans la diſpoſition où j'étois, la plus grande faveur qu'on pût me faire, étoit de me laiſſer ſeul & en liberté. J'employai les premiers jours à faire enſévelir honorablement mon cher Frere. Hélas! que

que je lui portai d'envie, en lui voyant prendre possession de la paix éternelle dans l'asyle du tombeau.

La misére où la plûpart des François que j'avois amenez se trouvoient réduits par la perte de leur Vaisseau, me fit naître une envie, que j'exécutai avec l'aplaudissement & l'admiration de tous les Nantois. Ce fut de leur faire present du mien. J'étois riche, peu attaché à mes richesses, & extrêmement sensible à la compassion. C'étoit me satisfaire moi-même, que de leur accorder cette faveur. Elle fut regardée néanmoins comme un effet inoüi de générosité. Rien ne me pressoit de me rendre en Angleterre ; je pouvois toûjours y passer facilement de France, où les occasions s'en presentent à tous momens dans tous les Ports. Je récompensai aussi fort libéralement les Matelots qui m'avoient servi depuis la Havana, & je ne retins que six Domestiques, avec les Femmes de ma Belle-sœur & de Madame Lallin.

En abordant en Europe, je fis réfléxion, malgré mon accablement, que j'avois des soins & des mesures à prendre dont rien ne pouvoit me dispenser. Il falloit pourvoir à l'éducation de mes Enfans, & à celle de la Fille de mon malheureux Frere, qui ne devoit pas m'être moins chére que mes deux Fils. Il falloit chercher une retraite pour ma Belle-sœur & Madame Lallin, & leur assurer une honnête subsistance. J'étois assez riche en argent comptant, pour satisfaire

à

à ces obligations, & rien ne pouvoit me causer d'inquiétude de ce côté-là, sur-tout par raport aux deux Dames, à l'égard desquelles il m'étoit facile de m'acquiter en leur laissant à elles-mêmes le choix de leur demeure. Mais quoique je fusse en état de faire élever honnêtement mes deux Fils & la petite Bridge, je ne me déterminai pas aisément sur le lieu ni sur la méthode de leur éducation. Pour la méthode, j'aurois souhaité qu'il m'eût été possible de la régler moi-même, & de faire pour eux ce que ma Mere avoit fait pour moi. Je m'entretins même long-tems de cette idée: mais je ne me trouvois point l'esprit assez tranquile pour une entreprise qui eût demandé toute mon attention & tous mes soins. Je considérois d'ailleurs, que la profonde tristesse qui régnoit dans mon ame, ne pouvoit manquer de se répandre sur mes instructions, & de communiquer peut-être quelque chose de trop sombre & de trop farouche à des Enfans de cet âge. Ajoutez que j'avois apris par mon propre exemple, que les méthodes singuliéres d'éducation, quelques sages qu'on les supose, ne produisent pas toûjours un effet avantageux. Nous sommes faits pour la Société: la droite raison veut donc que les premiéres leçons qu'on nous donne, répondent à cette destination naturelle. Il me semble que c'est en écarter un Enfant, que de le retenir dans la solitude, & de l'empêcher de prendre dès ses premiéres années

les connoiſſances dont il doit faire un parpétuel uſage pendant le cours de ſa vie. Les préceptes de la Philoſophie ſont, à la vérité, de tous les tems & de tous les âges : mais comme on ne peut les regarder dans leur plus grande utilité que comme des aides & des moyens de ſageſſes, c'eſt-à-dire comme des régles qui doivent nous diriger & nous ſoutenir dans l'exercice de nos devoirs, il eſt clair que leur connoiſſance doit être précédée, ou du moins toûjours accompagnée de celle de ces mêmes devoirs ; ſans quoi je ne vois point qu'elle puiſſe produire de fruit raiſonnable & aſſuré. Or, les plus naturels & les plus indiſpenſables par conſéquent de tous nos devoirs, ſont ceux de la ſociété ; & ce n'eſt point par de ſimples ſpéculations qu'on peut s'en inſtruire : ils forment promptement la Science du monde, qui ne s'aprend guéres autrement que par la pratique. Ainſi je concluois, que la méthode la plus utile que je puſſe choiſir pour l'éducation de mes Enfans, étoit de les faire entrer dans le train commun, en les mettant dans une Ecole publique : non que cette voye n'ait peut-être auſſi ſes inconveniens, mais je les trouvois legers, en les comparant avec le grand nombre & la ſolidité de ſes avantages.

Après m'être arrêté à cette méthode, il étoit queſtion de me déterminer ſur le lieu. Je me trouvois en France ; il m'étoit libre d'y demeurer, ou de paſſer en Angleterre. Mais n'ayant pas deſſein de m'éloigner

gner de mes Enfans, j'aurois voulu connoître dans l'un ou l'autre de ces deux Royaumes, une Ville dont le séjour fut également convenable pour eux & pour moi. Il ne falloit pour eux qu'un Collége, ce qui n'étoit pas difficile à trouver : mon embarras rouloit sur moi seul. Après tant de pertes & de malheurs essuyez, dans quel endroit du monde me convenoit-il de chercher un azyle ? Si je ne suivois que le mouvement aveugle d'une douleur incessamment presente, je n'avois plus d'autre azyle à desirer que le tombeau. Je n'étois plus capable de mettre aucune différence d'estime & de goût, entre une demeure & une autre demeure. L'excès de ma tristesse me faisoit regarder tout avec indifférence, pour ne pas dire avec aversion & avec dégoût. Semblable à un malade qu'une fiévre brulante tient attaché au lit de douleur ; le feu qui coule dans ses veines éloigne le sommeil de ses yeux, & ne lui laisse pas goûter un moment de repos : il se tourne mille fois ; il change à tout instant de situation, pour en trouver une qui soulage ses peines cruelles ; il étend ses membres fatiguez vers toutes les parties de son lit ; & il espére en vain dans celle où il s'avance, le soulagement qu'il n'a pu trouver dans celle qu'il a quittée ; chaque posture nouvelle que son inquiétude lui fait prendre, lui paroît toûjours la plus douloureuse & la plus insuportable. Ainsi en ne consultant que l'agitation de mon ame, je ne voyois point de

lieu

lieu ſur la Terre qui pût s'attirer ma préférence, & me faire naître le moindre eſpoir de reméde ou d'adouciſſement pour mes peines.

Mais j'avois peut-être quelque choſe de plus conſolant à attendre de ma raiſon. Quoique les reſſources qu'elle m'offroit fuſſent encore impuiſſantes, je ſçavois du moins par l'expérience du paſſé, que ſi mes maux preſens n'étoient pas abſolument incurables, c'étoit d'elle ſeule que je devois en eſpérer la guériſon. Sans reſſentir encore l'efficacité de ſon ſecours, j'en connoiſſois la force; & je n'ignorois point par quelle voye elle me feroit retrouver le repos, ſi je pouvois prendre aſſez ſur moi-même pour ſuivre ſa direction. La principale difficulté conſiſtoit donc à me mettre en état de l'écouter, & de recommencer peu à peu à goûter ſes principes, que ma douleur n'avoit point détruits, mais dont elle avoit comme ſuſpendu l'uſage. J'avois beſoin pour cela, de choiſir une demeure où je puſſe trouver, ſoit dans le commerce des perſonnes avec leſquelles j'aurois à vivre, ſoit dans le renouvellement de mon ancienne aplication à l'étude, des moyens & des facilitez pour apaiſer la révolte de mes ſens, & pour faire reprendre tout ſon empire à ma raiſon. Il eſt vrai néanmoins, que ma derniére infortune étoit de telle nature, qu'elle demandoit des remédes plus forts que celles qui l'avoient précédée. Tout ce qui ne ſubſiſte plus, peut-être ou-

 blié:

blié : le reſſentiment des outrages, celle de la perte des biens & d'une condition miſerable, s'éteint par la ſucceſſion des années qui en affoiblit le ſouvenir. La perte même des perſonnes chéres, quelques douloureuſes qu'en ayent été les circonſtances, n'eſt point un mal à l'épreuve du pouvoir du tems : les regrets & les deſirs s'enſéveliſſent à la fin avec les eſpérances. Mais l'infidélité d'une Epouſe, avec les noires circonſtances que j'ai raportées, une douleur auſſi juſte que je m'imaginois la mienne, dont la cauſe toujours ſubſiſtante ſe preſentoit ſans ceſſe à ma mémoire, pouvoit-elle ceſſer un moment de m'affliger ? Quel tems ma Raiſon pouvoit-elle choiſir pour arrêter les plaintes continuelles de mon cœur, ou pour ſe faire entendre parmi tant de triſteſſe & de confuſion

Cependant l'eſpoir que je fondois ſur ſon ſecours, fut le ſeul motif qui me fit préférer Saumur à tous les lieux où j'aurois pû fixer ma demeure & celle de mes Enfans. Cette Ville étoit alors dans un haut dégré de ſplendeur, & ſa réputation ne pouvoit être établie ſur deux meilleurs titres, puiſqu'elle la devoit aux Sciences & à la Religion. Elle étoit remplie de perſonnes pieuſes, de Profeſſeurs habiles, & d'une infinité d'Etrangers qui s'y rendoient de tous les Païs Proteſtans pour y puiſer la ſageſſe & la vertu, comme dans leur ſource. Mes Enfans ne pouvoient être élevez dans une meilleure Ecole ; & je crus que

pour moi-même, il y avoit peu de lieux où je pusse me promettre autant de soulagement & de solide consolation. Dans quelque partie du Monde que fût mon Infidèle, mon dessein, comme je l'ai déja dit, n'étoit pas de la chercher. Il me sembloit au contraire, que malgré tout l'amour que je conservois encore pour elle, j'eusse refusé de la voir, si le hazard m'en eût presenté l'occasion. La seule résolution que j'eusse pû prendre par raport à elle, si j'eusse connu le lieu de sa demeure, eût peut-être été de la faire arrêter, sans lui laisser sçavoir que ce fût par mes ordres, & de la faire renfermer dans quelque lieu de sureté, où sa clôture m'auroit répondu pour toute sa vie de la sagesse de sa conduite. Ce n'étoit point un desir de vengeance qui m'inspiroit cette pensée : Qu'elle vive, disois-je, malgré l'amer sentiment de ma tendresse & de ma foi méprisées ; qu'elle soit même aussi heureuse, que sa lâcheté la rend indigne de l'être : Que tout le bonheur qu'elle m'a ravi, se joigne au sien, pour lui en composer un plus parfait ; ou si la justice du Ciel demande qu'elle soit punie, que ce ne soit du moins que par son repentir & par ses remords ! Mais je dois trop à la mémoire du Vicomte d'Axminster, pour souffrir que sa Fille la deshonore, s'il dépend de moi de l'empêcher. Je me saisirai de sa personne, & je la renfermerai dans un lieu sûr, mais commode, où je lui procurerai encore tous les agrémens qui seront en

mon pouvoir. Elle est douce, ajoûtois-je : la mort de Gelin lui fera sans doute ouvrir les yeux sur son crime ; elle ne souffrira point impatiemment la retraite Elle y vivra peut-être contente, & je serai le seul misérable.

C'est ainsi que l'ancienne habitude que j'avois formée de modérer mes passions, me soutenoit encore contre celles qui n'avoient pas pris tout-à-fait l'ascendant sur ma raison. Jamais la haine & la vengeance n'ont eu la force de répandre leur poison dans mon cœur. Il n'y a que la douleur & l'amour qui y ayent disputé l'empire à la sagesse. Mais ces deux tyrans n'y ont fait que trop de ravage, & j'ignore encore quand il plaira au Ciel de me délivrer tout-à-fait de leur pouvoir.

Aussi-tôt que je fus fixé dans la résolution d'aller à Saumur, je communiquai mon dessein à Madame Lallin & à ma Belle-sœur, & je les priai en même tems de penser elles-mêmes à se choisir une retraite. Leur réponse fut plus prompte que je ne m'y étois attendu. Elle fut si unanime, que je ne doutai point qu'elle ne fût concertée. Nous ne vous quitterons point, me dirent-elles presque en même-tems: c'est notre résolution ; & nous vous prions de ne pas vous y oposer. Vous avez besoin d'être consolé ; personne ne vous rendra ce service plus volontiers que nous. Et comme je leur voulois faire entendre que j'étois résolu de mettre mes Enfans dans une Ecole publique,

que, elles me repreſentérent, qu'ils étoient encore trop foibles pour être confiez à des mains étrangéres. Madame Lallin me promit de ſervir de Mere à mes deux Fils, pendant que ma Belle-ſœur s'occuperoit de l'éducation de ſa Fille. Ses inſtances furent ſi preſſantes, que n'ayant point d'objection raiſonnable à lui faire, je m'y rendis ſans difficulté; de ſorte que continuant ainſi à m'aveugler plus que jamais ſur la principale cauſe de mon malheur & de celui de mon Epouſe, je conſentois imprudemment à ce qui devoit ſervir à le perpétuer. Nous convînmes de nous rendre inceſſamment à Saumur & d'y loüer une maiſon où nous vivrions en commun. Quoique mon nom ne fut point aſſez célébre pour m'attirer des diſtinctions, nous réglâmes que j'en prendrois un autre, voulant éviter tout ce qui pourroit ſentir l'éclat, & s'opoſer à l'aplication que je me propoſois d'aporter à l'Etude. Les deux Dames en prirent auſſi d'abſolument inconnus. Nous partîmes de Nantes, immédiatement après la concluſion de la Paix de 1667. entre la France & l'Angleterre; & nous fîmes en peu de tems notre voyage, qui étoit court & facile.

La Paix avoit amené tant d'Etrangers à Saumur, que ce ne fut pas ſans peine que nous trouvâmes une maiſon commode. Mon premier ſoin fut de la meubler de livres, & de tout ce qui pouvoit ſervir à mes nouveaux projets de Philoſophie. Je l'avois choiſie dans un endroit écarté de la Ville,

à deſſein d'y être le maître de mon repos, & de régler à mon gré le tems de ma ſolitude & celui de mes communications au dehors. Je laiſſai le gouvernement de mon ménage & de mes Enfans à mes deux Compagnes ; & renfermé du matin au ſoir dans mon Cabinet, je recommençai à me nourrir de lectures & de réflexions ; cher exercice qui avoit fait toute la douceur des premiéres années de ma vie, & dont je me flâtois de retirer les mêmes fruits. Quoique j'euſſe paſſé pluſieurs années ſans livres, les traces de mes anciennes études ſubſiſtoient encore ; de ſorte que ſans avoir beſoin de remonter aux élémens, il me fut facile de reprendre des voyes que je n'avois jamais perduës de vûë tout-à-fait. Je les repris au point même où je les avois quittées ; c'eſt-à-dire, que comptant toujours ſur la ſolidité des principes dont je m'étois rempli dans ma premiére jeuneſſe, je cherchai dans mes livres & dans mes réflexions, par quel moyen j'en devois faire l'aplication à l'état preſent de mon ame. Cet objet m'occupa pendant quelques ſemaines. J'y réünis tous mes efforts & toute mon attention ; je dis l'attention & les efforts dont j'étois capable : car il faut que je le confeſſe ici ou à ma honte, ou à celle même de la Philoſophie, ma ſolitude extérieure & mon aſſiduité aparente à l'étude, furent d'infidèles images de la diſpoſition intérieure de mon eſprit. Dans le tems que j'a-

vois les yeux attachez ſur un livre, inſenſiblement mon attention s'en éloignoit, pour ſe tranſporter dans tous les lieux où s'étoit paſſée la ſcène de mes pertes & de mes malheurs. Elle ſe fixoit ſur le ſpectacle ſanglant de ma Fille & de Madame Riding, égorgées à mes yeux & dévorées par des Tigres revétus d'une figure humaine ; ſur mes horribles ſouffrances dans les deſerts de l'Amérique ; ſur la mort déplorable de Mylord Axminſter ; ſur l'infidélité & la fuite honteuſe de mon Epouſe ; ſur l'effet funeſte de la générosité & de l'amitié de mon cher Bridge ; enfin, ſur tous les coups cruels que j'avois reçus de la fortune, & par un preſſentiment de l'avenir, ſur ceux que j'avois encore à apréhender. Cette repreſentation terrible n'agiſſoit guéres moins vivement ſur mon cœur, que n'avoit fait auparavant la preſence même des objets ; & lorſque je revenois à moi faute de conſtance & de force pour ſoutenir plus long-tems une ſi triſte conſidération, je me trouvois ordinairement les yeux tout en larmes, & le cœur gros de ſoupirs, qui cherchoient violemment à s'ouvrir un paſſage. S'il m'arrivoit quelquefois de m'attacher d'une maniére plus ferme à ma lecture, j'étois bien éloigné d'en tirer l'utilité que j'en avois attenduë ; les concluſions que j'en déduiſois, ne ſe faiſoient point ſentir à mon ame ; mes méditations étoient ſéches & ſtériles ; j'apercevois des vérités, mais ſans découvrir le raport

qu'elles pouvoient avoir à ma ſituation, & ſans ſçavoir de quelle maniére il falloit les employer pour les rendre propres à me ſervir de remédes. Eſt-ce-là, diſois je quelquefois avec étonnement après quantité d'inutiles réflexions, eſt-ce-là cette ſource de paix & de ſageſſe, où je puiſois autrefois ſi heureuſement ? Sont-ce-là les mêmes principes ſur leſquels ma force & ma tranquilité étoient autrefois ſi bien établies ? Eſt-ce de leur côté, ou du mien, qu'il eſt arrivé du changement ? Je comprends qu'ils ont pû me manquer au beſoin, lorſque le trouble inſurmontable de mon imagination les déroboit à ma vûë ; comment me ſerois-je reſſenti alors de leur influence ? Ils ne pouvoient ni ſe faire apercevoir, ni ſe faire entendre d'une ame qui ne voyoit & qui n'écoutoit que ſa douleur. Mais qui les empêche à ce moment de reprendre ſur elle leur ancien empire ? Je m'éfforce ici de les rapeler ; je les cherche, je les invoque, je leur ouvre un cœur malade & affligé, qui languit en attendant leur ſecours. Pourquoi tardent-ils à le lui faire éprouver ? Que ne lui rendent ils le calme qu'il deſire, ce calme heureux dont il jouiſſoit autrefois, & dont il croyoit leur être redevable ?

L'impuiſſance de mes lectures & de mes réflexions me fit penſer à la fin, qu'il falloit néceſſairement qu'il y eut quelque erreur dans le fond de ma Philoſophie ; & ne pouvant me perſuader que l'inutilité de mes efforts

efforts vint abſolument d'elle, j'aimai mieux croire que c'étoit moi-même qui m'écartois du droit chemin dans mes principes, ou dans ma méthode. Voici de quelle maniére je raiſonnai : La Nature, diſois je, ou pour parler ſans figure, la Sageſſe Divine n'a pu permettre que les hommes fuſſent expoſez à des maux ſans reméde. En leur donnant l'exiſtence, elle s'engage en quelque ſorte à leur donner les moyens de ſe conſerver ; ſans quoi, dans la multitude infinie d'accidens qui peuvent ſans ceſſe leur arriver, ils ſeroient les plus infortunez de tous les Etres, de ſe trouver ſujets à de continuelles douleurs, en même-tems qu'ils ſont partagez de la raiſon, parce qu'il ſembleroit alors qu'elle ne leur ſeroit accordée que pour les ſentir. Auſſi voyons-nous qu'il y a peu de maladies auſquelles la lumiére naturelle, ou d'heureuſes expériences ne nous faſſent découvrir quelque reméde. S'il s'en trouve d'incurables, elles ne doivent point être miſes, non plus que les monſtres, ſur le compte de la Nature ; il ſuffit que, ſuivant les Loix communes, on ne voit guéres d'infirmitez qui ne puiſſent être guéries par le ſecours de la médecine. Ce ſoin de la Providence ne s'eſt-il pas étendu juſques ſur les bêtes ? Nous remarquons tous les jours, qu'elles connoiſſent l'uſage des ſimples, & de quantité de choſes ſalutaires qu'elles prennent pour ſe ſoulager dans leurs maladies. Ainſi la Sageſſe de Dieu a pourvu à la conſerva-

tion de ce qui ſubſiſte, ſans en excepter les animaux privez de raiſon.

Or ſi cette diſpoſition paroît juſte & néceſſaire à l'égard du corps, cette partie de notre être, qui eſt ſans contredit la plus baſſe, & qui ne tire ſa dignité que de ſon union avec notre ame ; croirons-nous, ſans offenſer la ſageſſe & la juſtice de notre Auteur, qu'il ait négligé la plus noble de nos deux ſubſtances, juſqu'à lui refuſer des ſecours qu'il accorde à la plus mépriſable ? La douleur, & toutes les autres paſſions violentes, ſont proprement les maladies de nos ames. Une fiévre empeſtée ne cauſe point plus de ravage dans la maſſe du ſang, que ces tyrans ne répandent de deſordre dans la raiſon. Seroit-il poſſible qu'il n'y eût point de reſſource contre leurs cruelles attaques, & que le plus douloureux de tous les maux fût un mal incurable ? Il ne l'eſt point, ajoutois-je, ou je n'ai qu'une fauſſe idée de la juſtice du Créateur. Si je réüſſis donc ſi mal à me délivrer de ma douleur, je ſuis certain que c'eſt ma faute, ou celle du reméde que j'employe : la mienne, s'il eſt vrai que je me ſois égaré dans ma méthode, ou dans quelqu'un de mes principes ; celle du reméde, ſi la guériſon de l'Ame ſurpaſſe peut-être le pouvoir de la Philoſophie, & ſi le Ciel attache un ſi grand effet à quelqu'autre cauſe.

Mais, reprenois-je, quel ſujet ai-je de me défier de la Philoſophie ? N'eſt ce pas elle qu'on a regardée dans tous les tems, comme

comme la régle des mœurs, & la modératrice des paſſions ? Les plus grands hommes n'ont-ils pas eu recours à elle, lorſqu'ils ont eu quelque choſe à guérir ou à réformer dans leur cœur ? Lui ſupoſoient-ils un pouvoir qu'elle n'a point ; & ſe ſeroient-ils trompez comme moi, en ſe promettans d'elle un ſecours qu'elle ne pouvoit leur donner ? Là-deſſus je pris la réſolution de remonter ſur mes propres traces, pour commencer un nouvel examen de mes principes & de toutes mes anciennes connoiſſances. La fidélité de ma mémoire me rendoit cette entrepriſe facile. Je me fis une étude, pendant quelques jours, de rapeler ce que j'avois apris par les inſtructions de ma mere, ou par mes lectures ; & ce que j'avois penſé moi-même juſqu'alors de plus raiſonnable en matiére de bonheur & de ſageſſe.

Je pris les choſes juſques dans leur origine Je me ſituai dans le premier moment où l'on peut ſupôſer qu'un homme commence à faire un libre uſage de ſa raiſon. N'ayant rien de plus preſent que lui-même, c'eſt ſur ſon propre être que ſa premiére attention doit tomber. Il en examine la nature ; il reconnoît qu'elle eſt compoſée. Deux ſubſtances différentes, & d'inégale dignité dans leur eſſence, ſe trouvent unies, & comme confonduës, pour produire des actions qui leur ſont communes. Chacune des deux, conſidérée en elle-même, n'eſt capable de rien moins que des

opérations de l'autre : & réunies ensemble, elles produisent une même opération. Notre corps se remuë, il marche ; il agit, c'est à quoi il est propre par sa nature ; cependant, il ne se remuëroit point sans le concours de l'ame, qui n'est pas capable de mouvement. Notre ame reçoit les sensations de la douleur & du plaisir ; c'est aussi sa nature : cependant, elle ne les recévroit point sans le concours & l'entremise du corps, qui n'est point capable de sentir.

Voilà donc deux parties du même Etre, qui sont nécessaires l'une à l'autre. Le corps, n'exécutera rien, sans le secours de l'ame ; & sans l'entremise du corps, l'ame demeurera dans une continuelle apathie. Cette dépendance mutuelle établit-elle leur égalité ? Non. Je vois, au contraire, que le corps ne contribuë aux actions qui lui sont communes avec l'ame, que d'une maniére basse & grossiére, c'est-à-dire, par de simples mouvemens : s'il a quelque autre propriété qui lui soit particuliére, elle n'est pas plus noble ; c'est uniquement celle de recevoir un nombre borné de figures & de combinaisons, avantage si mince, qu'il ne mérite pas même le nom de perfection. D'un autre côté, j'aperçois dans l'ame tous les caractéres d'une véritable grandeur. Quel nom donnerai-je à cette faculté admirable qu'elle a de connoître, de juger, & de sentir ? C'est elle-même qui s'étudie, qui se contemple, qui

qui se replie sur sa substance, & qui en démêle la nature & les proprietez. Malgré la dépendance où elle est du corps, elle s'en dégage assez pour le considérer comme un être tout différent d'elle, inférieur à elle, & qui n'a rien de plus recommandable que l'honneur de lui être uni pour composer un tout avec elle. Elle le pénétre, elle le mesure, elle l'aprécie ; elle le trouve si méprisable, qu'elle ne met guéres de différence entre n'être point, & n'être comme lui qu'une vile & insensible portion de matiére.

De-là, si elle s'attache à considérer tout ce qu'elle est capable d'apercevoir, elle découvre bien-tôt que, si elle tient à un corps matériel par des loix qu'elle ne comprend point encore, elle tient d'un autre côté à quelque chose de plus relevé & de plus digne d'elle. Pour peu qu'elle fasse usage du pouvoir qu'elle a de réfléchir, elle parvient aux idées de l'ordre, & à celles des perfections & des vertus ; & sentant que ce qu'elle aperçoit n'est point elle-même, elle conclud, que ce qui se represente si parfaitement à elle, doit avoir une réelle existence, puisque le néant ne sçauroit être aperçu. Une découverte de cette importance la rend d'abord inquiéte & incertaine : elle se demande ce qu'elle doit penser d'un être qui ne se manifeste à elle qu'en partie, mais par une voye si lumineuse & si sublime. Son attention augmente. Elle reconnoît sans peine, qu'il doit être

plus-

plus parfait qu'elle, puisque c'est lui qui l'éclaire. Mais n'a-t-elle pas d'autre liaison avec lui, que celle d'une perception simple & passagére ? Comment s'est-il fait du moins, qu'elle ne l'ait pas euë plutôt ? Là, elle veut se replier sur le passé, pour examiner le progrès de ses connoissances ; & elle reconnoit avec étonnement, qu'elle ne fait que commencer à connoître.

C'est ici que son admiration redouble, avec sa surprise. Elle n'a pas besoin de beaucoup d'efforts, pour découvrir en même tems l'époque toute récente de son existence. Mais de qui l'a-t-elle reçûë ? Elle voit manifestement qu'elle ne se l'est pas donnée. Qui l'aidera à connoître l'Auteur & la source de sa vie ?

Elle sort d'elle-même, pour cette interressante recherche. Son attention s'attache sur tout ce qui l'environne. Que d'objets se presentent à elle, & avec quelle avidité veut-elle tout aprofondir ! Cependant elle trouve bien-tôt, que son examen aura moins d'étenduë qu'elle n'a pensé. Dans tout ce qu'elle aperçoit, il ne s'offre rien qui soit capable d'éclaircir ses doutes. Cet immense composé qu'on apele Monde, ne l'arrête qu'un moment ; car, avec un peu d'attention sur la moindre de ses parties, elle aprend à juger de toutes les autres. Elle n'y voit que de la matiére, c'est-à-dire, une substance grossiére & insensible, dont toutes les différences ne consistent que dans la variété de ses configurations & de ses mou-

mouvemens, & précisément de la même nature que celle de son corps qu'elle a déja reconnuë & méprisée. Elle sent trop sa noblesse, pour attribuer son origine à une cause si vile.

Il est vrai que parmi ces parties de matiére qui ne lui paroissent capables que d'un mouvement passif & aveugle, elle en aperçoit quelques unes qui semblent se mouvoir avec plus de choix & de liberté. Elle remarque que leurs actions sont trop variées, & en même tems trop liées & trop réguliéres dans leur variété, pour ne pas partir d'un principe de connoissance & de raison. Leur figure d'ailleurs est exactement semblable à celle de son propre corps : elles lui paroissent tendres vers les mêmes choses, & être sensibles aux mêmes besoins. Elle en conclut, qu'elles n'agissent pas seules; qu'elles sont accompagnées de quelque chose qui lui ressemble : enfin, qu'elles sont, comme son corps, l'envelope de quelque être plus noble qu'elles. Heureuse découverte ! Ne seroit-ce pas à quelqu'un de ces êtres nobles & immatériels qu'elle seroit redevable de son existence ? Ils pensent, ils sentent, ils refléchissent comme elle; n'auroient-ils pas pû lui communiquer ce qu'ils possédent ?

Mais s'ils lui sont semblables, comme elle n'en sçauroit douter, pourquoi joüiroient-ils d'un pouvoir qu'elle sent bien qu'elle n'a point ? En suposant même qu'ils l'eussent effectivement, de qui l'auroient-ils

reçû ? car il n'eſt que trop clair qu'ils n'auroient pu ſe le donner. Non plus qu'elle, ils ne demeuroient pas long-tems dans la dépendance humiliante d'un corps, s'ils pouvoient diſpoſer d'eux-mêmes, & changer quelque choſe à leur condition. Il faut donc qu'elle abandonne l'examen de ce qui eſt autour d'elle, comme une conſidération inutile à ſes recherches. Elle ſe trouve placée dans le monde, mais elle comprend trop bien qu'elle n'en vient point, & qu'elle ne ſçauroit raporter ſon origine à ce qui eſt inférieur à elle, ou à ce qui n'étant tout au plus que ſon égal, n'a pu commencer non plus qu'elle d'exiſter ſans une cauſe.

Cependant, elle tire un fruit précieux de cette excurſion qu'elle a faite au-dehors. En parcourant la matiére dont ce vaſte Univers eſt composé, il lui ſemble qu'elle y a remarqué quelque choſe qui s'eſt attiré comme naturellement ſon admiration. Ce n'eſt point le fond de la matiére même, elle lui a paru également mépriſable dans toutes ſes formes : mais que doit-elle penſer de cet ordre étonnant qui éclate dans l'arrangement de ſes parties ? Quelle juſteſſe de raports ! Quelle régularité de proportions ! Quel exact enchaînement de cauſes & d'effets ſubordonnez ! d'un autre côté, quelle grandeur dans la diſpoſition générale du deſſein ! Quelle noble ſimplicité dans l'exécution ! Quelle uniformité conſtante dans ſa durée ! Qui a rendu la matiére

matiére capable de former ainsi le plus magnifique & le plus ravissant de tous les spectacles ? Quelque desir que l'Auteur d'un si bel Ouvrage puisse avoir de se tenir caché, il est impossible qu'on ne le reconnoisse pas à sa marque ; il faut que sa puissance soit infinie, pour avoir tiré d'une substance aussi vile que la matiére, le fond de tant de productions admirables. Sa sagesse ne doit point être plus bornée que sa puissance, pour s'être representée d'une maniére si frapante dans l'ordre & la distribution de son ouvrage. Enfin, sa bonté doit être égale à sa Puissance & à sa sagesse, pour avoir pris plaisir à répandre sur les Créatures tant de splendeur & d'ornemens.

Ici l'ame philosophe, que je supose toujours attentive, sent réveiller toute la capacité qu'elle a de comparer & de réfléchir. Elle rapelle avec une joye avide, les premiéres idées qui ont donné lieu à ses recherches ; & elle commence à voir sensiblement qu'elles se réalisent. Cet Etre inconnu, qu'elle n'apercevoit que par les notions vagues de l'ordre & des perfections, se dévoile & se fait connoître à elle d'une maniére presque sensible. Ses incertitudes ne sçauroient durer plus long-tems. Elle tient ce qu'elle a cherché ; c'est l'Auteur de la Nature, c'est le sien, c'est la source de la vie, le principe de toute lumiére, c'est la régle de l'ordre, de la sagesse, de la bonté, de la justice, de toutes les per-

fections & de toutes les vertus : ou plûtôt, c'est l'ordre même ; son essence est la sagesse, la justice & la bonté. Il est toute vertu, toute perfection & toute excélence.

Un Philosophe qui a pû s'élever une fois jusqu'à cet heureux point de connoissance, se flâte avec raison, d'avoir atteint au plus haut dégré de lumiére, où son ame soit capable de parvenir. Tout le reste n'en est plus que le dévelopement & l'exercice. Il ira desormais de science en science, c'est-à dire de certitude en certitude. Quelle vaste carriére s'est ouverte devant lui ! Le voilà d'abord assuré de la vérité de toutes ses idées, & de l'infaillibilité de ses jugemens, s'il les porte avec une considération attentive. Etant l'ouvrage d'un Etre dont la sagesse & la bonté sont infinies, il n'apréhende point que les qualitez qu'il a reçuës de sa main soient des presens trompeurs. Le même fond d'intelligence qui l'a rendu capable de ces grandes idées, d'ordre, de justice, de bonté & de sagesse, ne sçauroit l'abandonner dans les examens moins difficiles : il a trouvé des principes ; il va se faire une occupation tranquile & agréable de l'étude des conséquences.

Premiérement, il examine de nouveau la nature de son Ame, pour y démêler avec plus de clarté les traits du Créateur. S'il en a reconnu de si divins dans la matiére, à quoi doit-il s'attendre dans une substance infiniment plus relevée ? En effet, il y en aperçoit deux, qui lui paroissent d'une

grandeur

grandeur avec laquelle rien ne peut entrer en comparaiſon. L'un eſt cette faculté même de penſer, par laquelle elle eſt capable de connoître, & de multiplier à l'infini ſes connoiſſances ; faculté ſi noble, que lui-même qui la poſſéde ſe trouve embarraſſé à l'expliquer. Il voit mieux ce qu'elle n'eſt pas que ce qu'elle eſt. Elle n'eſt rien d'aprochant de la matiére ; toute la varié-té poſſible des figures & des mouvemens de la matiére, ne produira rien qui reſſemble à une penſée. Elle n'eſt pas non plus l'harmonie, l'ordre, la juſteſſe & la perfection qui réſultent d'un certain arrangement des parties de la matiére : car ſi cette harmonie & cette perfection ont une exiſtence propre & réelle, il eſt clair qu'elle eſt dépendante de celle de la matiére ; & l'Ame ſent trop bien que la ſienne ne dépend de rien de matériel. La répugnance même, & le chagrin qu'elle reſſent de ſe voir aſſujettie à ſon corps dans quelques-unes de ſes opérations, eſt une preuve naturelle qu'elle ne lui doit rien, & qu'elle ne lui eſt unie que par des loix qui la contraignent. D'ailleurs, ſi l'Ame n'étoit que l'ordre, l'harmonie & la perfection du corps, comment ſeroit-elle plus grande que l'étenduë de ce corps ? Sa grandeur devroit répondre exactement aux parties du corps auquel elle apartiendroit. Or l'Ame ſe ſent plus grande que toute la maſſe de la matiére réünie ; elle s'éléve infiniment au-deſſus d'elle, elle en voit les bor-

nes :

nes : elle n'eſt donc rien qui apartienne à la matiére. Mais qu'eſt-elle donc ? Peut-être eſt-elle réſervée à une plus parfaite connoiſſance d'elle-même dans un autre tems ou dans un autre état : mais elle eſt ſûre du moins, qu'elle penſe ; avantage ineſtimable ; qui ſuffit pour établir ſa dignité & la grandeur infinie de ſon Auteur.

Ce premier trait d'un Ouvrier divin eſt ſans doute le plus éclatant ; mais il n'eſt pas le ſeul qui ſoit digne de lui. Le Philoſophe n'a qu'à ſe conſulter un moment : qu'aperçoit-il ? Je me trompe, car il ceſſe ici d'apercevoir ; mais il ſent dans le fond de ſon être une ſecrette inclination, un penchant actif, qui le porte, il ne ſçait encore à quoi. Comment pourra-t-il définir ce ſentiment ? C'eſt l'exigence de quelque beſoin inconnu, qui demande d'être rempli. Si ce n'eſt point une douleur, c'eſt du moins la privation d'un plaiſir néceſſaire. Il manque d'un bien, ſans lequel il ne peut être tranquile ; il y tend ſans ceſſe, ſollicité à le chercher par un mouvement involontaire, & comme entraîné par un aſcendant irréſiſtible.

Il reconnoît donc, non-ſeulement qu'il eſt capable de deſirs, mais qu'il en a d'invincibles & de plus étendus que ſes connoiſſances. Cette réflexion ne ſert d'abord qu'à l'allarmer. Ce n'eſt pas tout-d'un-coup, qu'il pénétre dans la ſage diſpoſition du Créateur. Il regarde d'abord ſes deſirs comme un aveu naturel & une marque humiliante

liante de l'imperfection de ſon être ; & il en eſt d'autant plus affligé, qu'il ne comprend pas même quel peut être leur objet & leur terme. Nuages importuns, qui ne ſont propres qu'à troubler la ſérénité de ſon ame ? Diverſion chagrinante, qui retardera les progrès de ſes connoiſſances, & qui l'empêchera de faire un uſage tranquile de la capacité qu'elle a de penſer ! S'il n'oſe ſe plaindre de ſon Auteur, & ſoupçonner ſa bonté ou ſa ſageſſe ; il gémit du moins de ſa condition, il perd quelque choſe de l'opinion qu'il avoit de ſa propre grandeur, & pour en ſauver en quelque façon les reſtes, il prend le parti de réprimer & d'éteindre s'il peut ſes deſirs, pour ſe livrer par l'exercice d'une faculté plus noble, à la contemplation de la vérité. Mais ſon erreur ne ſçauroit durer long-tems. A peine a-t-il fait quelques pas vers la vérité, qu'il la reconnoît pour l'objet même de ſes deſirs. Il ne peut s'y tromper ; ſon cœur s'enflamme à meſure qu'il s'en aproche. Son inquiétude ſemble prête à ſe fixer, & ſes beſoins à ſe remplir. Il lui ſemble qu'elle ſoit faite pour lui, ou du moins lui pour elle. Il eſt vrai que plus il s'avance à ſa découverte, plus ſon ardeur augmente pour la découvrir parfaitement. Mais ce redoublement de deſirs n'a plus rien d'incommode & d'affligeant ; c'eſt la ſituation d'un homme qui joüit d'un grand bonheur, dont il ne peut ſe raſſaſier : il eſt heureux, & il veut l'être encore davantage.

vantage. Ainſi le Philoſophe trouve une ſource nouvelle de contentement & d'admiration dans ce qui cauſoit ſa peine. Ce qu'il regardoit comme une imperfection dans ſon être, lui paroît un nouveau trait des perfections infinies de ſon Auteur. Non-ſeulement il voit qu'il a été fait par lui, mais il ſent encore qu'il n'a été fait que pour lui. Ses deſirs ſe trouvent aſſortis, pour ainſi parler, à ſes idées. Par ſes idées, il le connoît comme l'Auteur de ſon être; & il ſe porte à lui par ſes deſirs, comme à ſon ſouverain bien & à l'Auteur de ſa félicité.

Un homme qui vit dans l'eſclavage des ſens, & qui n'a peut-être jamais fait attention aux deux grandes facultez de ſon Ame, n'eſt point capable de concevoir la joye que ces ſublimes & interreſſantes découvertes répandent dans l'Ame d'un Philoſophe. Non, il n'en eſt point capable : car s'il l'étoit, il en ſeroit jaloux, & il ne tarderoit guéres à mépriſer toute autre joye. Auſſi eſt ce de ce point qu'il faut commencer à marquer l'heureux cours d'une vie raiſonnable & véritablement Philoſophique. Quiconque a connu ſon Auteur, & s'eſt bien connu ſoi même, ne fait plus, s'il le veut, que des pas certains vers le bonheur & la ſageſſe. La voye lui eſt ouverte, il eſt ſans ceſſe à la vuë du terme. Dirigé par ſes lumiéres en même-tems qu'il eſt pouſſé par ſes deſirs, il n'eſt pas plus capable de s'égarer par ignorance, que de s'arrêter

rêter par langueur. Si ſa qualité d'Homme l'oblige à quelque relation avec les Créatures de ſon eſpéce, il ſçait juſqu'où s'étend ce devoir. Il en prend la régle dans la ſource meme de l'ordre & de la juſtice, qu'il contemple inceſſamment. Les devoirs du ſang, tels que la tendreſſe & l'attachement pour ſes proches ; ceux de l'humanité, tels que la bonté, la douceur, l'oubli des injures, la compaſſion pour les peines ; ceux de la raiſon, comme l'égalité d'Ame, la conſtance, le mépris du ſuperflu, & l'uſage modéré du néceſſaire, ſont autant de conſéquences qui coulent naturellement de ſes principes, & qui forment le ſiſtême de ſa morale. Il copie en quelque ſorte ſon Auteur, & il s'agrandit en imitant les ſouveraines perfections par leſquelles il ſe communique à lui. D'ailleurs, le commerce des hommes n'eſt point un obſtacle à la ſageſſe pour celui qui l'aime & qui tend ſincérement à elle. Il trouve au contraire de l'utilité à les connoître. N'ai-je pas dit qu'ils portent tous la marque du Créateur ? Le Philoſophe l'aperçoit, quoiqu'ils la défigurent. Cette vuë ſert à nourrir ſes deſirs. Il tourne à ſon profit juſqu'aux effets de leurs paſſions déréglées : leurs arts, leurs ſciences, qui ſont pour la plûpart les inventions de l'intérêt ou de la vanité, il les fait ſervir à ſes deſſeins, comme autant de ſecours qui étendent ſes connoiſſances. Ce ſont des effets excélens d'une mauvaiſe cauſe, qu'il

rectifie

rectifie de plus en plus par l'uſage qu'il en fait faire, & qu'il raméne ainſi à leur véritable deſtination. Enfin, il tire un avantage conſidérable de la vuë même des foibleſſes & des folles agitations des hommes. La comparaiſon qu'il en fait avec la vigueur & la tranquilité continuelle de ſon ame, ſert à l'attacher de plus en plus à ſes principes. Elle lui rend ſon bonheur plus cher, & le fruit de ſes recherches plus précieux. Il ſe dévouë ſans réſerve à la ſageſſe par cette double raiſon de l'aimer ; qu'elle le rend heureux, & qu'il ne voit hors d'elle que des inſenſez & des miſérables.

Que lui manque-t-il après cela pour mériter le nom de Sage ? Réuniſſons toutes nos connoiſſances naturelles, & toutes les forces de notre raiſon, pour nous en faire une plus juſte idée. Quelqu'un lui donnera peut-être plus d'étenduë, mais je doute qu'on puiſſe s'en former une plus ſublime. C'eſt dans cet heureux état que le Philoſophe doit être également inſenſible, & aux maux qui ne peuvent le lui faire perdre, & aux biens qui peuvent lui venir d'une autre cauſe : les premiers doivent être trop foibles pour lui cauſer les émotions de la douleur ; & ceux-ci doivent lui paroître trop mépriſables, pour lui faire goûter un vrai ſentiment de plaiſir. A la vérité, l'ordre de la nature aſſujettit ſon ame aux organes du corps ; il eſt impoſſible qu'elle ſe défende de le voir, lorſque les yeux

yeux s'ouvrent ; qu'elle n'entende point, lorſque les nerfs de l'oreille ſont ébranlez ; & qu'elle s'empêche de ſentir auſſitôt qu'il ſe paſſe quelque mouvement extraordinaire dans la portion de la matiére à laquelle elle eſt comme attachée. Mais ce ſentiment eſt-il capable de diminuer ſa grandeur & d'affoiblir ſa liberté ? Elle le rejette lorſqu'elle le reconnoît indigne d'elle. Elle le reçoit du moins ſans s'y arrêter & ſans y conſentir. Plus ſa dépendance du corps lui paroît incommode & humiliante, plus elle y trouve dequoi ſe conſoler, par la certitude qu'un état ſi violent ne ſçauroit être d'une longue durée. Comment en douteroit-elle ? elle connoît trop bien les Loix invariables de l'ordre primitif & éternel. L'ordre de la nature n'en eſt qu'une exception. Elle eſt même aſſurée que l'un doit tenir à l'autre par quelque lien ſecret, quoiqu'il ſoit encore obſcur pour elle ; & elle compte ſur un tems de manifeſtation & de lumiére, où les obſcuritez & les exceptions venans à ceſſer, elle verra tout retourner à ſa fin, & rentrer paiſiblement daas l'ordre général. Elle ſe ſent donc faite pour un autre état ; elle y touche déja par l'ardeur de ſes deſirs, & par la certitude de ſes eſpérances ; & conſtamment indifférente pour tout ce qui ne ſçauroit empêcher qu'elle n'y parvienne un jour, elle mépriſe le plaiſir, elle compte pour rien la douleur, elle voit ſans s'émouvoir l'agitation de tout ce qui

l'environne : elle verroit de même le renversement de la nature & l'entiére destruction de l'Univers.

Tels sont les fondemens sur lesquels j'avois cru ma force & ma constance établies. Telles avoient été les premiéres leçons de mon enfance. Mes études, les exemples & les instructions de ma Mere, avoient roulé continuellement sur ces principes. Ils m'étoient devenus comme naturels, à force de les avoir entendus & de m'être efforcé moi-même de les tenir sans cesse presens à ma mémoire. En effet, leur impression s'étoit fait sentir à mon cœur, tant qu'ils n'y avoient point trouvé d'obstacle qui pût les empêcher de se faire sentir librement. Ils avoient servi de régle à ma vie pendant qu'elle étoit tranquile. Je m'étois cru Philosophe ; & peut-être l'étois-je véritablement, avant que d'être arrivé à un certain degré de misére & d'infortune. Mais c'étoit cette pensée même qui me confondoit, & qui me rendoit la Philosophie suspecte. Car pourquoi m'abandonnoit-elle lorsqu'elle m'étoit devenuë le plus nécessaire ? Quelle idée devois-je prendre d'un reméde, dont l'utilité disparoissoit au moment de la maladie ? Cependant, je ne pouvois disconvenir que les principes dont je venois de faire un nouvel examen, n'eussent toujours la même solidité. Il n'y a rien de certain dans le monde, disois-je, sur quoi l'on puisse compter, si ce qui me paroît invinciblement

établi

établi par des raiſonnemens ſi clairs, n'eſt qu'un ſophiſme & une malheureuſe illuſion. Si c'eſt à la vraye ſageſſe que je me ſuis attaché conſtamment, que ne me fait elle donc recueïllir les fruits qu'elle promet? Et ſi c'eſt l'erreur que j'ai pris pour la vérité, que je ſuis à plaindre d'etre tout à la fois tourmenté par la douleur, & abandonné par la raiſon.

Il me vint à l'eſprit qu'il y avoit peut-être auſſi de l'injuſtice dans mes plaintes, parce qu'il me ſemble que ce n'étoit point aſſez de connoître l'excélence d'un reméde, & que pour en faire une ſage aplication, il falloit connoître en même-tems la nature du mal. J'examinai là-deſſus avec ſoin en quoi conſiſtoit proprement la douleur. Je reconnus bien-tôt qu'étant un pur ſentiment de l'ame, & ne pouvant ſe repreſenter par des idées, elle ne ſçauroit être mieux définie que par le mot même de *Douleur* qui ſert à l'exprimer; car c'eſt la définir d'une maniére bien obſcure & bien imparfaite, que de l'apeler ſimplement une averſion de l'ame, comme font quelques Philoſophes. En général, puiſque nous ignorons la nature même de l'ame, il n'eſt pas raiſonnable de prétendre expliquer ce que c'eſt qu'un ſentiment. Or s'il eſt impoſſible de connoître en quoi conſiſte la douleur, il eſt clair que ce n'eſt pas directement ſur elle que ſe doit faire l'aplication du reméde. Cette méthode bleſſeroit la raiſon. De-là il me fut aiſé de con-

clure que c'étoit à sa cause qu'il falloit nécessairement remonter.

Je n'entrai point dans la discussion de toutes les voyes différentes par lesquelles le sentiment de la douleur peut être communiqué à l'ame : toutes mes réflexions se raportoient à mes seuls besoins. Il étoit constant que la mienne ne venoit que de la perte ou de l'infidélité de ce que j'avois eu de plus cher, & des circonstances terribles qui avoient toujours accompagné mes malheurs. Telle étoit la cause de la maladie de mon ame. Je me demandai alors s'il étoit vraisemblable que la Philosophie pût couper cette source de mes maux ? En la suposant capable de ce miracle, je conçus qu'elle ne pouvoit l'opérer que de trois maniéres. L'une étoit d'ôter au spectacle de mes infortunes, qui m'étoit sans cesse present, cette force dominante avec laquelle il agissoit sur moi, qui, ne se bornant point à me pénétrer du plus vif sentiment de douleur, me forçoit quelquefois à pousser des cris involontaires, dont je ne m'apercevois que par l'étonnement de ceux qui demeuroient avec moi & qui paroissoient effrayez de les entendre. Quelle aparence que la Philosophie pût produire un effet si merveilleux ? Le Ciel même l'auroit-il pû, sans changer la nature des choses ? Il y a de la contradiction qu'on puisse perdre sans regret ce que l'on aime : mais si l'on aime avec la passion la plus tendre & la plus parfaite,

parfaite, si ce qu'on aime si parfaitement, on le perd par la plus cruelle de toutes les morts, ou par la plus noire perfidie; quel pouvoir arrêtera les transports & les larmes que ces redoutables coups doivent nécessairement exciter? L'action d'un feu dévorant n'est pas plus prompte ni plus infaillible. Je comprenois bien que par le secours de la Philosophie j'eusse pû réüssir peut-être à me garantir des excès de l'amour & de l'amitié; mais ayant ouvert une fois mon cœur à ces deux passions, je ne voyois pas moins clairement, que tous leurs effets étoient comme nécessaires, & que des malheurs qui tiroient leurs forces de ces deux causes, surpassoient le pouvoir de la Philosophie.

La seconde voye qu'elle pouvoit prendre pour le soulagement de ma douleur, étoit de me communiquer du moins autant de force pour soutenir mes infortunes, qu'elles en avoient pour se faire sentir. Belle & flâteuse idée! Hélas! puisqu'elle plaît à la raison, que n'agit-elle donc aussi sur le cœur? L'expérience, plus puissante que tous les raisonnemens, m'aprenoit sans cesse, que ce n'est point de ses idées que l'ame doit attendre du secours contre ses sentimens. Il ne me sembloit pas même possible de m'imaginer une nouvelle situation de mon ame, dans laquelle je pusse supposer qu'elle se trouvât plus tranquile. Un accroissement de force & de lumiéres ne pouvoit être qu'une augmentation de mes

peines, parce que ç'eût été un nouveau degré de captivité pour les ſentir.

Enfin, le troiſiéme moyen étoit de détourner infailliblement mon attention des principales cauſes de ma douleur, & de faire prendre, pour parler ainſi, le change à mon ame, en l'accoutumant peu-à-peu à s'occuper d'un autre objet. Cette voye de guériſon me parut d'abord badine & frivole, & je la rejettai plus promptement encore que je n'avois fait les deux premiéres. Cependant j'y revins à la fin, comme à la plus ſolide, lorſque j'eus fait réflexion qu'elle étoit la ſeule poſſible. Il eſt certain, diſois-je, que mes malheurs ſont d'une nature à ſe faire ſentir néceſſairement à mon ame auſſi long-tems qu'elle s'attachera à les conſidérer. Il ne l'eſt pas moins, qu'elle ne peut tirer, ni d'elle-même, ni de la Philoſophie, aſſez de force pour réſiſter à ce ſentiment; & qu'elle doit renoncer par conſéquent à toute eſpérance de repos & de bonheur, tant qu'elle le conſervera. Mais qui m'empêche d'eſpérer que ſon attention pourra prendre un autre objet, qui la fera paſſer peu-à-peu à un autre ſentiment? Ce grand changement ne ſçauroit être ſans doute l'ouvrage d'un moment; mais il eſt clair qu'il peut arriver par degrez. Oüi, ajoutai-je, c'eſt un ſervice que la Philoſophie eſt capable de me rendre, & que je veux attendre d'elle. J'étois peut-être ſur le point de la condamner injuſtement. Ce que je demandois d'elle eſt

effecti-

effectivement impoſſible, parce qu'il eſt contraire à la Nature : mais ce qu'elle m'offre ici eſt infiniment raiſonnable. Elle peut ſe rendre maîtreſſe de mon eſprit, en le rempliſſant peu-à-peu des véritez ſublimes qu'elle propoſera à ſa conſidération ; le cœur, qui n'a que des mouvemens aveugles, ſe tourne infailliblement vers les objets de l'eſprit. Le mien deviendra donc tranquile, lorſque je ſerai occupé d'une méditation paiſible ; & je retrouverai ainſi le repos, le bonheur & la ſageſſe.

Cette réflexion me réconcilia pour quelques momens avec la Philoſophie. Je me flâtai qu'elle produiroit ſon effet ſur moi, du moins à l'avenir ; & je paſſai, de cette eſpérance, à la penſée que c'étoit dans ce ſens ſans doute qu'il falloit expliquer les éloges qu'on lui a donnez dans tous les tems, & le pouvoir qu'on lui attribuë de guérir les maladies de l'Ame. Mais le Ciel, qui me préparoit des remédes plus certains, & plus convenables à mes maux, permit que cette penſée fût ſuivie d'une nouvelle réflexion qui me replongea dans mes incertitudes, & qui me fit reprendre d'elle une auſſi mauvaiſe opinion que jamais. Elle me guérira donc, diſois-je, en détournant mon attention de mes peines. Mais ſi c'eſt-là tout le pouvoir qu'elle a ſur nos Ames, repris je tout-d'un coup, quel eſt ſon avantage particulier ? Je ne vois dans cet effet rien qui lui ſoit propre, & que je ne puiſſe attendre également des Sciences

les plus communes. Que dis-je ? Il n'y a point d'occupation vaine & méprisable, qui ne doive le produire beaucoup plus infailliblement ; car la representation d'une Comédie, par exemple, un Concert harmonieux d'instrumens de Musique, une partie de chasse ou de bonne chére ; en un mot tout ce qui sera capable de faire une forte impression sur mes sens, le sera beaucoup plus de s'attirer l'attention de mon esprit, que de séches & ingrates spéculations qui n'ont pas le pouvoir de se faire sentir par elles-mêmes à mon cœur. Voilà donc, continuai-je avec une espéce de courroux, à quoi se réduit cette vertu tant vantée de la Philosophie, & ce souverain empire qu'elle s'attribuë sur ses passions ! Impuissant fantôme, que j'ai révéré trop long-tems, & dans lequel j'avois placé follement toute ma confiance ! Non, non, ajoutai-je ; je ne serai plus le joüet d'une fausse & inutile sagesse. Si je me suis persuadé avec raison, que la bonté du Ciel doit un reméde aux maladies de l'ame ; j'ai dû penser aussi, que ce ne sçauroit être un reméde vague & sans force, qui ne peut rien opérer par lui-même. J'en demande un qui guérisse à coup sûr ; & puisque la Philosophie n'en est pas capable, je me défie d'elle, & je rejette desormais son secours.

J'aurois gagné beaucoup à reconnoître ainsi l'impuissance de toutes les spéculations Philosophiques, si j'eusse découvert en même-tems quelque ressource solide sur laquelle

quelle j'eusse pû fonder de plus sûres espérances. Mais en rejettant un infidèle apui, mes peines & mon embarras ne diminuoient point. Ils devoient croître au contraire, parce que n'ayant rien à substituer au fantôme que j'avois détruit, je demeurois en quelque sorte plus désarmé & moins défendu. Aussi passai-je les jours suivans dans un abattement qu'il m'est impossible de décrire. Tout m'étoit à charge, tout sembloit conspirer à augmenter mon ennui. Les Livres que j'avois aimez jusqu'alors avec idolâtrie, me devinrent odieux & insuportables. Je les regardois comme autant d'imposteurs qui m'avoient séduit par des fausses promesses, & qui m'abandonnoient cruellement au besoin. Je ne mis plus le pied dans mon cabinet, pour éviter leur presence, me figurant, lorsque je me trouvois au milieu de ma Bibliothéque, que j'y étois comme environné d'une multitude d'Amis perfides. Je n'aurois pas souffert patiemment qu'on eût prononcé devant moi le nom de *Platon* & de *Senéque*, & je formai plus d'une fois la pensée de brûler leurs Ouvrages. Mon unique occupation pendant sept ou huit jours, fut de me promener seul dans un assez grand Jardin qui apartenoit à ma Maison, & de m'y ensévelir dans un abîme de méditations sombres & funestes. Madame Lallin & ma Belle-sœur marquoient beaucoup d'inquiétude pour ma santé & d'attention sur toutes mes démarches; mais je leur fis con-

noître que leurs ſoins me gênoient, & j'exigeai abſolument qu'elles n'interrompiſſent point mes profondes rêveries & ma ſolitude.

Il y a peu de perſonnes qui, dans le recit d'une avanture telle que je vais la raporter, ne ſe cruſſent obligez par amour pour leur réputation, d'en déguiſer quelques circonſtances. Pour moi qui ai toujours fait profeſſion de croire que le bien ou le mal d'une action doit ſe tirer du principe qui fait agir, & qu'il n'y a par conſéquent que le motif qui deshonore, je n'ai point honte de me laiſſer voir tel que je ſuis au Public, & de lui faire l'aveu ingénu de mes fautes. C'eſt aſſez que je puiſſe me rendre cet honorable témoignage, que mon cœur a toujours ſuivi par inclination la vertu & la ſageſſe; & que s'il s'eſt trompé quelquefois dans ſon objet, il n'a jamais manqué de droiture dans ſes intentions.

Loin de trouver dans la ſolitude de mon Jardin le ſoulagement que j'y cherchois, ma douleur s'accrut tellement par mes triſtes réflexions, que je tombai en peu de jours dans la plus dangereuſe & la plus terrible de toutes les maladies. Je ne puis la faire mieux connoître qu'en la nommant, *une horreur invincible pour la vie.* C'eſt une eſpéce de délire frenétique, qui eſt plus commun parmi les Anglois que parmi les autres peuples de l'Europe. Mais quoique cette raiſon le faſſe regarder comme une maladie propre à notre Nation, il n'eſt pas

moins

moins ſurprenant que j'en aye reſſenti des atteintes ſi preſſantes, moi qui avois paſſé pluſieurs années dans des climats éloignez, & qui me trouvois d'ailleurs en France, où l'air eſt ſi pur, que nos Anglois le vont prendre pour remède contre cette noire diſpoſition de l'ame. J'aurois peine à expliquer par quels degrez je parvins au dernier excès de la folie & de l'aveuglement : mais ce qui paroîtra incroyable à mes Lecteurs, je regardai pendant quelques jours mes tranſports furieux comme l'effet de la plus haute ſageſſe, & je ne crois pas que j'aye fait dans toute ma vie de raiſonnemens plus méthodiques que ceux qui me conduiſirent juſqu'au bord du plus affreux précipice.

Ce fut le troiſiéme jour après que j'eus fait divorce avec mes Livres, que je reſſentis le premier accès de la maladie dont je parle. Il fut ſi vif & ſi preſſant, que ſi j'euſſe eu un poignard à la main, dans le premier moment, je me ſerois percé le cœur ſans réflexion. Cependant, comme il s'étoit fait tout-d'un-coup une grande révolution dans mes eſprits, je ne fus pas long-tems à m'apercevoir qu'il venoit de m'arriver quelque altération extraordinaire. Cette penſée m'ayant rendu plus attentif, je démêlai auſſitôt ce qui ſe paſſoit dans mon ame, quoique ce ne fût encore qu'une impreſſion aveugle & involontaire. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que cette découverte ne m'allarma point. Le deſordre de mes humeurs avoit déja corrompu ma raiſon. Je me fa-

miliarisai en un moment avec l'image de la mort ; & si j'eus quelque étonnement, ce fut d'avoir attendu si tard à prendre le parti de mourir qui me sembloit aussi doux que nécessaire. Je cherchois le reméde des maladies de l'ame, disois-je ; le voilà découvert. Il est simple, il est court, il est tel que mes maux le demandent. Quel aveuglement m'empêchoit de le découvrir plutôt ? Oüi, reprenois-je : il a tous les caractéres qui peuvent prouver son excélence. Il est facile, il est present à tous les malheureux, son effet est certain, & je n'y vois d'ailleurs rien d'amer ni de rebutant. Combien de chemins peuvent en un moment me conduire à la mort ? Il ne me reste qu'à choisir le plus sûr & le plus abregé.

Ma mémoire ne manqua point de me fournir quantité d'exemples, qui servirent encore à confirmer ma résolution. Je considérois que les plus grands hommes avoient eu recours à cette voye pour se délivrer de leurs peines. Dira-t-on que c'étoit défaut de sagesse & de vertu dans *Caton*, défaut d'esprit dans *Démosthène*, ou de courage dans *Mitridate* & dans *Marc-Antoine* ? Il est donc certain, concluois-je, que le courage, l'esprit, la vertu & la sagesse, ne se trouvent point blessez par une mort volontaire. Or, ce qui s'accorde si bien avec les plus belles qualitez de l'ame qui sont des presens du Ciel, ne sçauroit être un mal ; ce doit même être une vertu. En effet, les lumiéres de la raison ne nous portent-elles

pas-

pas à desirer la mort ? L'ame la plus tranquile & la plus malheureuse doit gémir dans l'esclavage du corps. C'est un état violent de pesanteur & d'obscurité qu'elle doit souhaiter de voir finir. Les liens qui la tiennent captive sont durs, humilians, injustes, & contraires à l'ordre. Avec quelle ardeur doit-elle desirer de les rompre !

Quoique la résolution que je pris de mourir, ne fit que s'affermir à chaque instant, & que je ne trouvasse rien qui s'y oposât dans ma raison, j'eus assez de force pour différer de quelques jours l'exécution de mon dessein. Le motif de ce délai fut tout différent de ce qu'on croiroit pouvoir s'imaginer. Je n'avois point d'autre vuë que de justifier cette étrange démarche à mes propres yeux par de nouvelles réfléxions, & de me convaincre de plus en plus que le Ciel même ne la condamneroit point. Je me fis une violence infinie pour obtenir ce retardement de moi même. Chaque moment que j'ajoutois à ma vie, en différant celui de ma mort, me sembloit une espéce de larcin que je faisois à mon repos & à mon bonheur. J'employai quatre jours entiers à faire un nouvel examen des raisons que j'avois de mourir. Il ne me parut point qu'elles eussent rien perdu de leur force. La seule objection qui m'arrêta pendant quelque tems fut celle-ci : Mon ame se trouve renfermée dans un corps par la volonté du Souverain Auteur de mon être. Il ne la retient point dans cette captivité sans raison.

raiſon. Je ne puis comprendre le ſecret de ſes vuës impénétrables ; mais je ſuis ſûr qu'il ne ſçauroit ſe conduire par d'autres régles que celles d'une Juſtice & d'une Sageſſe infinies. Je dois donc les reſpecter, même ſans les connoître. Il a marqué la durée de mes jours ; je viole ſes ordres, ſi j'en précipite la fin. Oüi, répondis-je, après une longue méditation, je les viole ſans doute, ſi je ſuis perſuadé qu'ils ſubſiſtent, autant que je le ſuis qu'il les a portés : mais s'il les a changés lui-même, ou du moins s'il les interpréte autrement pour moi que pour le commun des hommes, dois-je moins de reſpect à ſes derniéres volontez que je n'en devois aux premiéres ? En permettant que je ſois tombé dans l'extrêmité de l'infortune & de la douleur, il m'a excepté du nombre de ceux qu'il condamne à vivre long-tems. Il eſt impoſſible qu'étant infiniment bon par eſſence, il ſe faſſe un plaiſir de me voir traîner une vie miſérable. L'excès même de mes peines eſt un témoignage clair & intelligible qu'il me permet de mourir.

Il ne me reſtoit, après cette concluſion, que de choiſir le genre & le moment de ma mort. Ces deux articles me cauſérent peu d'embarras. Je réſolus de me ſervir de mon épée pour me percer le cœur, & de ne pas remettre le tems de l'exécution plus loin qu'à l'après-midi du même jour. Il y avoit dans le Jardin pluſieurs allées profondes, & écartées du corps de la maiſon : je choiſis celle

celle qui me parut la plus favorable à mon deſſein. Un Cabinet de verdure, qui étoit dans le plus obſcur enfoncement, devoit être le Théâtre de mon action ſanglante. J'examinai avec ſoin, ſi je pouvois m'aſſurer de n'y être aperçu de perſonne. Au reſte, je pris ce petit nombre de meſures avec une tranquilité ſurprenante. Je ne me ſentois ni trouble ni empreſſement. Mes grandes douleurs étoient comme ſuſpenduës par un effet anticipé de ma réſolution. Pour le peu de tems qu'elles avoient à durer, ce n'étoit plus la peine qu'elles ſe fiſſent ſentir. Quand on eſt prêt de ſortir d'un rigoureux eſclavage, on n'arrête guéres les yeux ſur les maux qu'on a ſoufferts, ou ſur les chaînes qu'on va quitter; on n'eſt plus ſenſible qu'aux douceurs de la liberté.

Je pris donc paiſiblement le chemin de la maiſon, & comme l'heure de dîner aprochoit, je crus que pour éviter toute affectation, il falloit encore une fois prendre place à table avec ma Famille. Les deux Dames remarquérent que je paroiſſois plus tranquile que je ne l'avois été depuis longtems. Elles m'en témoignérent quelque choſe; ma réponſe les confirma dans leur opinion. Je les quittai à l'ordinaire, & n'étant monté à ma chambre que pour prendre mon épée, je me rendis auſſi-tôt au Jardin. Mon cœur continuoit d'être dans une paix profonde; je n'avois pas même d'inquiétude pour la vie à venir. Je ne me ſentois coupable de rien à l'égard du Ciel,

&

& quelque obſcur que fut mon ſort après la vie que j'allois perdre, je tirois des idées générales de la Juſtice & de la bonté de mon Créateur, une eſpéce d'aſſurance qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi dans la nouvelle condition où j'allois entrer. J'arrivai au Cabinet de verdure. Je m'aſſis tranquilement dans le coin le plus enfoncé. Je tirai mon épée hors du fourreau, & j'en conſidérai un moment la pointe avec un regard fixe & attentif. Je ne puis cacher que je ſentis un leger frémiſſement qui ſe répandit dans tous mes membres; mais loin qu'on puiſſe lui donner le nom de crainte, il ne ſervit qu'à me faire faire une réfléxion conſolante ſur le bonheur de mon ame, qui touchoit au moment de ſa liberté. Je ſoûris même de la foibleſſe de mon corps, & le regardant avec dédain : Ton régne eſt paſſé, lui dis-je, rentre dans la pouſſiére dont tu es ſorti. Si j'ai beſoin encore un moment de ton ſecours, c'eſt pour te faire ſervir toi-même à notre ſéparation éternelle. Auteur de mon être, ajoutai je en fermant les yeux & en faiſant comme un effort pour me replier ſur moi-même, prends pitié de ta Créature, & dirige mes premiers pas dans l'obſcurité où je vais entrer. Tu es par-tout, mon ame ne ſçauroit manquer de tomber dans ton ſein.

J'avois le bras levé. Il eſt certain qu'il n'y avoit plus qu'un inſtant d'intervale entre ma vie & ma mort. Ciel! par quel miracle arrêtâtes-vous la pointe de mon épée, qui

qui devoit déja être dans le lieu de mon cœur ? Un bruit, que j'entendis à quelques pas du Cabinet, me fit baisser la main tout-d'un-coup, & cacher derriére moi mon épée, de peur d'être aperçu. C'étoit mes Enfans. Madame Lallin & ma Belle-sœur, qui avoient cru me trouver plus tranquile qu'à l'ordinaire en dînant, les avoient envoyez après moi, pour contribuer par leurs caresses & par leur badinage à m'entretenir dans ce nouvel air de tranquilité. Ils s'aprochérent, & m'embrassans l'un après l'autre avec les marques d'une tendre affection, ils me prirent les mains, en me faisant quelques questions puériles & innocentes, suivant la portée de leur âge. Je les laissai faire d'abord, & je demeurai dans une espece d'inaction, causée par mon incertitude & ma surprise. Cependant, comme ils continuoient à me carresser & à m'interroger, mon attention se tourna sur eux. Je les regardai pendant quelque tems, avec cette tendre complaisance que la Nature réveille aisement dans le cœur d'un Pere. Le plus âgé ne passoit pas huit ans, & ils avoient tous deux les graces les plus aimables de l'enfance. Ils vont me perdre, disois-je en moi-même ; ils demeureront après moi sans protection & sans suport, abandonnez par une Mere dénaturée, & privez de leur malheureux Pere. Que deviendront ils ? Ma Belle-sœur & Madame Lallin ont marqué jusqu'à present de la tendresse pour eux, mais qui me répondra qu'elles

la

la conſerveront lorſque je ne ſerai plus ? Un ſimplement mouvement d'amitié fera-t'l dans elles, ce que la Nature n'a pu faire dans leur Mere ? O Dieu ! pourquoi permettiez-vous que je les miſſe au monde ? Un homme auſſi infortuné que moi n'eſt-il pas une eſpéce de monſtre dans la ſociété des autres hommes? Comment votre Sageſſe & votre Bonté peuvent-elles ſouffrir que la race s'en perpétuë ?

Ces réfléxions venans à ſe joindre avec le noir poiſon qui circuloit dans mes veines & qui infectoit mon ame, me conduiſirent peu à peu à une des plus affreuſes penſées qui ſoient jamais tombées dans l'eſprit humain ; & ce qui paroîtra ſans doute incroyable, c'eſt qu'avançant toûjours de raiſonnement en raiſonnement, je ne tirai point de concluſions qui ne me paruſſent tenir manifeſtement aux principes les plus juſtes & les mieux établis. J'ai réſolu de mourir, diſois-je, pour finir une vie qui eſt trop malheureuſe pour être ſuportée avec patience. Je ſuis convaincu non-ſeulement que le Ciel aprouve ma réſolution, mais que c'eſt lui-même qui me l'inſpire. Or s'il m'eſt permis de me donner la mort, pour mettre fin à des maux incurables, ne me le feroit-il pas de même de me la donner pour prévenir des maux inévitables ? Supoſons un moment, que je ne me trouve que dans ce dernier cas, c'eſt à-dire, menacé d'une multitude de malheurs extrêmes & infaillibles ; il eſt évident

dent que tout ce que je puis faire aujourd'hui pour me délivrer d'un mal present, je le pourrois alors pour me garantir d'un mal futur. Ce cas eſt préciſément celui de mes Enfans. Ils ne ſont pas nez pour être plus heureux que moi. Leur deſtinée eſt trop claire. N'euſſent-ils à craindre que la contagion de mes infortunes, ils doivent s'attendre à une vie triſte & miſérable. Quel meilleur office puis je donc leur rendre, que de leur fermer l'entrée d'une carriére de douleurs, en terminant leurs jours par une prompte mort? Ils paſſeront avec moi à une condition plus heureuſe. Ils mourront avec leur Pere. Si je regarde la mort comme un bien, pourquoi ferois-je difficulté de la partager avec mes chers Enfans?

En finiſſant ce funeſte raiſonnement, je les pris tous deux dans mes bras, aſſis encore comme j'étois; & penchant la tête contre leurs viſages, je les ſerrai chacun de leur côté contre le mien. J'agiſſois ſans réfléxion, & par le ſeul inſtinct de la Nature. Je demeurai quelque tems dans cette ſituation, ſans que mon eſprit fût arrêté à rien de certain, & ſans oſer faire le moindre mouvement pour exécuter la ſanglante réſolution que je venois de prendre. Mon cœur, que je ſentois ſi libre & ſi tranquile un moment auparavant, s'étoit apeſanti tout-d'un coup; & par un effet de ce changement dont je ne m'apercevois point encore, il ſortoit de tems en tems des larmes de mes yeux. Cependant, lorſque je vins à faire attention

attention à l'incertitude où j'étois, je la regardai comme une foiblesse. Je me levai tout-d'un-coup. C'en est fait, m'écriai-je; je mourrai, & ils mouront tous deux avec moi. Je suis leur Pere; le soin de leur bonheur me regarde: une vaine pitié ne m'empêchera point de leur procurer le seul bien qu'ils peuvent recevoir de moi. Je prononçai ces paroles avec un trouble qui ne me permit point de faire attention qu'ils avoient assez raison pour en comprendre le sens; de sorte que me voyans à la main mon épée nuë, que je leur avois cachée jusqu'alors, ils sortirent tout effrayez du Cabinet. C'est ici qu'on aura peine à décider lequel est le plus admirable, de ma folle & opiniâtre cruauté, ou du respect & de la soumission de mes pauvres Enfans. Irrité de les voir fuir, je les rapelai d'un ton menaçant; & ces timides & innocentes victimes, qui etoient accoutumées à respecter mes moindres ordres, ne balancérent point de retourner sur leurs pas. Ils vinrent en pleurans jusqu'au Cabinet; s'arrêtans seulement à la porte, ils se mirent à genoux tous deux, comme pour me demander la vie, qu'ils voyoient trop clairement que j'avois dessein de leur ôter. Je ne resistai point à ce spectacle. J'avouë qu'il m'émut jusqu'au fond du cœur. Il n'y a ni sagesse, ni folie, qui puisse endurcir contre les sentimens de la Nature. Mon épée tomba d'elle même de mes mains; &, loin de penser plus long-tems à égorger mes chers Enfans, je sentis que j'aurois

sacrifié

ſacrifié mille fois ma vie pour défendre la leur. Je me livrai tout entier à ce dernier mouvement. Venez, petits infortunez, leur dis-je en ouvrant tendrement les bras bras ; venez embraſſer votre malheureux Pere : Venez, ne craignez rien. Le deſordre de mes ſens avoit altéré ma voix, & je m'efforçois inutilement de retenir mes larmes. Ils vinrent à moi. Je les tins long-tems ſerrez, avec un tranſport de tendreſſe paternelle. Ils ſe raſſurérent. Le plus jeune que j'apelois *Thoms*, & pour lequel j'avois toûjours marqué un peu de prédilection, me demanda avec l'ingénuité de ſon âge, pourquoi je l'avois voulu tuer ? Cette queſtion, prononcée d'un ton tendre & timide, acheva de me percer le cœur. Je ne lui répondis qu'en l'embraſſant de nouveau ; & je ne fus capable pendant quelques momens, que de verſer des pleurs & de pouſſer des ſoupirs.

Cependant, comme mon imagination s'étoit remplie pendant pluſieurs jours, du deſſein & des préparatifs de ma mort ; quelque changement que je vinſſe d'éprouver il étoit difficile que ces horribles idées puſſent s'effacer tout-d'un-coup, & m'abandonner entiérement. J'en ſentis le péril, ſi elles venoient à ſe renouveler de toute leur force ; & voulant mettre du moins mes Enfans en ſureté, je leur ordonnai de ſe retirer & de retourner au logis. Ils me quittérent, ſans oſer ajoûter un ſeul mot.

Etant demeuré ſeul, je rapelai tout ce qui

qui venoit de m'arriver. Je fus d'abord incertain ſi je devois en remercier le Ciel comme d'une faveur, ou me le reprocher comme une foibleſſe. En ſupoſant que ce fuſſent des raiſonnemens ſolides qui avoient produit ma reſolution de mourir, il n'y avoit point à douter que le ſentiment contraire qui en avoit empêché l'exécution, auſſi-bien par raport à mes Enfans qu'à moi-même, ne fût un défaut de courage & une véritable lâcheté. Mais ſi l'ancien principe de la Philoſophie de ma Mere, que tous les mouvemens de la Nature ſont droits & apartiennent à l'Ordre; ſi ce principe, dis je, cher & ſacré à ma mémoire, qui m'avoit ſervi ſi ſouvent de régle de conduite, étoit auſſi juſte qu'il me l'avoit toûjours paru, quelle opinion devois-je avoir de mes derniers raiſonnemens, lorſqu'ils ſe trouvoient directement opoſez aux plus néceſſaires & aux plus vifs de tous les mouvemens de la Nature? Il n'y avoit point de milieu entre ces deux alternatives: il falloit reconnoître néceſſairement, ou que ma raiſon m'avoit trompé, en me faiſant prendre un parti qui bleſſoit la Nature; ou que les inſpirations de la Nature étoient injuſtes & contraires à l'Ordre, ſi elles l'étoient à la raiſon qui eſt elle même l'exemplaire & la régle de l'Ordre. De quelque côté que je fiſſe pancher la balance, ce ne pouvoit être qu'après un long examen; & cette diſcuſſion étoit trop importante & trop délicate, pour en faire l'ouvrage d'un moment. Je remis donc à méditer

diter de nouveau ſur cet obſcur Problême, dont la déciſion devoit entraîner celle de ma vie ou de ma mort. Mais, quoique le but de ce délai fut de ne rien entreprendre avec une précipitation condamnée par la Sageſſe, il me fut aiſé de ſentir qu'il s'étoit fait quelque changement dans le fond de mes diſpoſitions. Soit que la noire mélancolie dont j'avois été poſſédé, commençât d'elle-même à ſe diſſiper : ſoit que la tendreſſe paternelle eût cauſé une forte révolution dans mes humeurs, je m'aperçus que s'il me reſtoit quelque envie de mourir, elle n'étoit plus ſi impétueuſe & ſi difficile à modérer.

Quand elle eût été beaucoup plus preſſante, il m'eût été impoſſible de la ſatisfaire le même jour. Mes Enfans étoient retournez au logis, ſuivant mes ordres. Leur frayeur s'étoit ſi bien peinte ſur le viſage, que les deux Dames en avoient aperçu les marques. Elles les avoient interrogez ; & quoi qu'elles n'euſſent pû tirer d'eux la vérité de l'avanture, qu'ils eurent la diſcrétion de cacher, je ne ſçai par quel motif, elles en avoient aſſez découvert pour concevoir de l'inquiétude. Leur affection pour moi les fit accourir au Jardin. Je les entendis qui s'avançoient dans l'allée ; & ne doutant point d'abord qu'elles ne vinſſent ſur le raport de mes Enfans qui avoient pû les inſtruire de tout ce qu'ils avoient vû, je penſai avec quelque confuſion au perſonnage que j'allois faire à leur arrivée. J'eus le tems de cacher

mon

mon épée. Elles entrérent dans le Cabinet. J'attendis qu'elles commençaſſent à s'exprimer. Les marques de leur inquiétude furent obligeantes ; mais j'eus lieu de m'aſſurer qu'elles ignoroient le deſordre où je m'étois trouvé, & j'affectai de les entretenir de maniére à leur en ôter le ſoupçon. Il n'a jamais été connu que de mes Enfans, qui en ont toûjours conſervé le ſouvenir, & de Mylord Comte de *Clarendon*, à qui j'ai fait enſuite cette confidence dans les communications mutuelles d'une tendre amitié ; de ſorte que c'eſt un de mes plus intimes ſecrets, que je révéle ici au Public.

Fin du Tome quatriéme.

